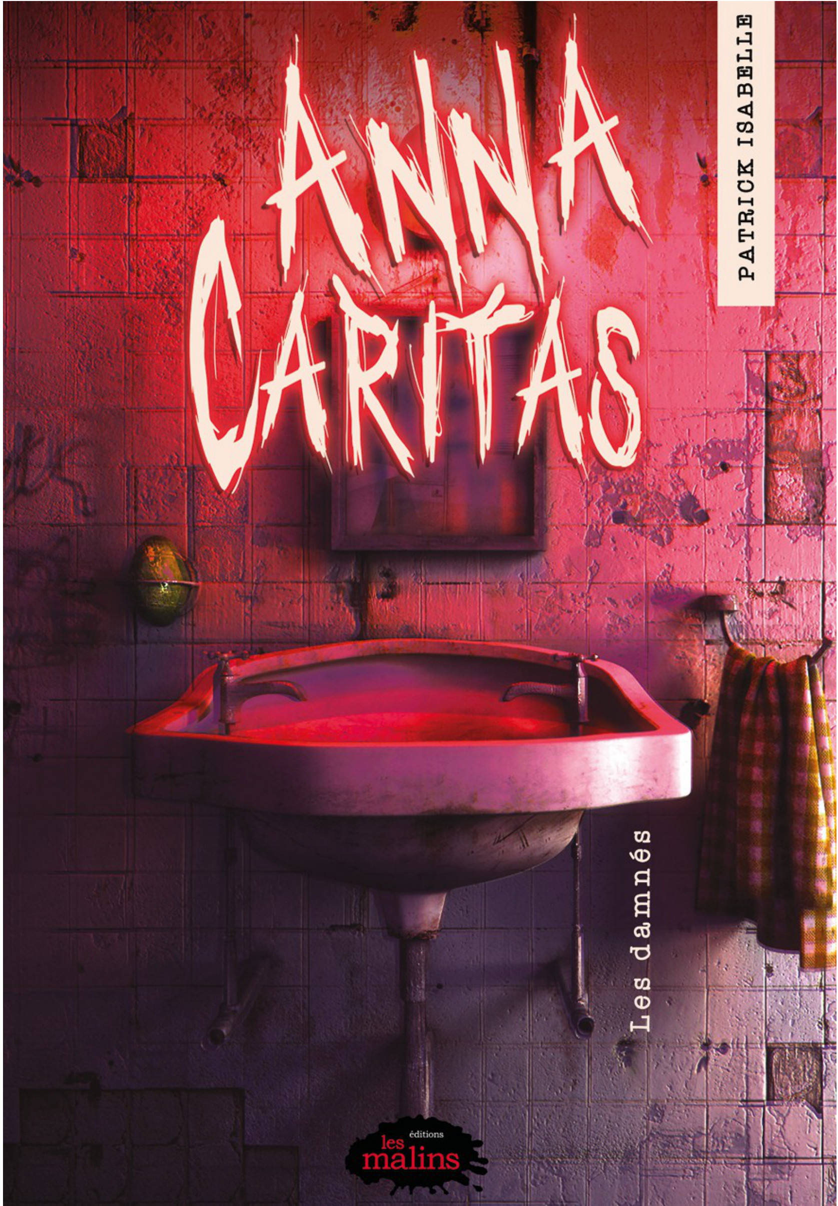


ANNA CARITAS
PATRICK ISABELLE
Les damnés
éditions les malins

ANNA CARITAS

PATRICK ISABELLE



Les damnés

éditions les malins

Québec
Crédit d'impôt livres
Gestion SODEC

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion Sodec

info@lesmalins.ca

Éditeur : Marc-André Audet
Éditrice au contenu : Katherine Mossalim
Auteur : Patrick Isabelle
Directrice artistique : Shirley de Susini
Photomontage et conception de la couverture : Shirley de Susini
Mise en page : Diane Marquette
Correcteurs : Elyse-Andrée Héroux, Jean Boilard
Crédit image originale : Ahmad Turki

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2018
Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada, 2018

ISBN : 978-2-89657-694-4

Imprimé au Canada

Les éditions Les Malins inc.
Montréal (Québec)

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES

ANNA CARITAS

Les damnés

Il y a des gens qui dérangent, malgré eux. Marianne Roberts en fait partie. Avant son retour à Saint-Hector, notre petite ville semblait bien tranquille. Pourtant, j'ai l'impression qu'à partir du moment où elle a posé le pied sur le terrain du collège Anna Caritas au printemps dernier, tout s'est mis à mal aller.

Personne ne l'avait vue dans les parages depuis le décès de son père, la rock star John Roberts, et de sa belle-mère, Dakota. Si les circonstances entourant leur mort sont restées mystérieuses, la disparition de Marianne a semé le doute chez les Hectoriens, élevant celle-ci au rang de légende. Aux yeux de tous, son départ ne faisait que confirmer son implication dans le meurtre de la vedette du rock et de sa femme.

Je n'y ai jamais cru. Marianne gardait souvent mes petites sœurs avant les événements, et malgré son apparence étrange et les rumeurs qui circulaient à propos des Roberts, ma mère disait toujours que la jeune fille était une perle rare. Moi, du haut de mes onze ans, j'étais secrètement amoureux d'elle.

Son retour a créé une onde de choc. Personne ne s'y attendait. Personne n'en a compris la raison. Après deux ans et demi, Marianne Roberts est revenue au collège pour poursuivre ses études, comme si rien ne s'était passé, dans la consternation générale.

C'est à ce moment que tout s'est enclenché.

Cette semaine-là, Justin Chen s'est jeté du toit de l'école, sans raison apparente. Mes amis et moi, nous étions là. Marianne aussi. Nous avons tout vu. Même s'il a survécu à sa chute, sa tentative de suicide n'a fait qu'ajouter de l'huile sur le feu. Plusieurs ont sous-entendu que, sans le retour de Roberts, rien de tout cela ne serait arrivé… Bien que ça m'apparaisse injuste, il faut admettre que le hasard a un drôle de sens de l'humour.

Cette semaine-là, mon meilleur ami Anthony et moi nous sommes rendus chez Sabrina Viau pour une fête improvisée. Gabrielle, sa petite amie, avait insisté pour qu'on y aille. Tous ceux et celles qui y étaient n'avaient que deux choses en tête : le saut dans le vide de Justin Chen et la réapparition de Marianne Robert à Saint-Hector. Devant tant de questions sans réponses, Sabrina a eu la brillante idée de sortir une vieille planche Ouija afin d'interroger l'au-delà.

Rien n'aurait pu nous préparer au cauchemar qui s'est ensuivi.

Rien.

Nous avons libéré quelque chose d'inhumain ce soir-là… Quelque chose qui a déclenché une suite d'événements horribles et qui a installé le chaos dans la ville. Je n'aime pas repenser à ça. Ça hante toujours mes nuits. Je ne peux m'empêcher de

penser que si Marianne n'était pas revenue, cette séance de spiritisme n'aurait jamais eu lieu.

Si Marianne n'était pas revenue, Laurie ne serait pas morte happée par une voiture en tentant de fuir la maison de Sabrina.

Si Marianne n'était pas revenue, Maddox n'aurait pas perdu la tête.

Si Marianne n'était pas revenue, Sabrina n'aurait jamais été aux prises avec les démons qui l'ont possédée.

Si Marianne n'était pas revenue, peut-être que la ville n'aurait jamais été mise à feu et à sang…

Et pourtant, sans son aide, jamais nous n'aurions réussi à nous débarrasser de l'entité qui hantait Sabrina Viau. C'est grâce à elle que nous avons sauvé notre amie. Parce que les rumeurs étaient vraies : Marianne Roberts flirtait avec la sorcellerie. La personne que j'essayais d'éviter à tout prix a fini par devenir notre unique recours.

Si Anthony a été réticent depuis le début, Gabrielle et moi nous sommes lancés corps et âme dans le paranormal, tous les deux à la fois fascinés et obsédés par Marianne Roberts. J'étais terrifié par ce qui se passait : les incendies, la profanation de l'église, les phénomènes étranges à Anna Caritas et un peu partout dans la ville… même les chats se sont mis à disparaître un par un. Je me suis laissé prendre au jeu.

Et je me suis laissé croire que j'aimais Marianne.

Je me réveille souvent avant l'aurore, mes draps inondés de sueur. Mes rêves sont truffés de visions macabres qui me ramènent sans arrêt à cette nuit-là, sur le terrain du ciné-parc abandonné. Je m'explique toujours mal ce que nous avons vécu, mais je sais que sans Marianne, Sabrina aurait été anéantie par le démon qui la tourmentait…

J'ai croisé Sabrina à quelques reprises durant l'été. Chaque fois, elle a fait comme si elle ne me connaissait pas. Elle a peut-être honte de ce qui s'est passé. Peut-être ne se souvient-elle de rien. Marianne m'a conseillé de ne plus y penser, de tourner la page. Je n'y arrive pas. Il y a des choses qui ne peuvent s'oublier. Au-delà de l'exorcisme de Sabrina, des recherches que nous avons faites sur l'occulte, des événements monstrueux qui ont ravagé la ville, je ne peux pas laisser de côté ce que j'ai vécu avec Marianne Roberts. En fermant les yeux, j'arrive encore à sentir ses lèvres sur les miennes.

Deux mois se sont écoulés. L'été s'est installé à Saint-Hector, apportant sa

tranquillité habituelle. Dans quelques jours, l'école va rouvrir ses portes et les pensionnaires vont envahir de nouveau la ville et les chambres de l'aile est d'Anna Caritas… Ma vie va reprendre là où elle s'est arrêtée, quelque part au printemps dernier avant le retour de Marianne.

Je voudrais pouvoir mettre tout ça derrière moi. Je voudrais simplement retrouver ma routine, ma petite vie normale. Je ne sais pas ce que cette nouvelle année scolaire me réserve, mais j'espère juste qu'elle se déroulera sans anicroche. Ça ne devrait pas être difficile…

Après tout, que peut-il arriver de pire ?



— Temps mort ! Temps mort !

Je lève les yeux de ma feuille en soupirant. Le coach de l'équipe adverse a le visage rouge et gesticule furieusement en direction de l'arbitre qui accepte le temps mort. Les Warlocks, l'équipe Midget AA de Saint-Hector, est en train de blanchir ses adversaires et, à moins d'un miracle, la partie est sur le point de se terminer onze à zéro.

Je profite de ma pause pour caler ce qu'il reste d'eau dans ma gourde. Il fait tellement chaud, le dos de mon t-shirt est mouillé de haut en bas. Si je ne savais pas que l'école commence lundi, je jurerais qu'on est au début de l'été. Pourtant, août tire à sa fin et dans deux jours, je revêtirai mon nouvel uniforme d'école afin de me rendre à mes premiers cours.

Il y a foule dans les estrades. Plus que d'habitude. J'ai passé mon été assis ici, à noter les moindres faits saillants des matchs, et jamais je n'ai vu autant de monde. Ça paraît que les pensionnaires sont de retour. Depuis hier, il y a des embouteillages sur la route 33. Ce qui est non seulement rare, mais un signe indéniable que des étrangers sont en ville. C'est la même chose à Noël lorsque les parents reviennent à Saint-Hector pour arracher leur progéniture aux griffes du pensionnat.

Les élèves qui se sont installés hier profitent de leurs dernières journées de liberté pour assaillir les endroits publics de notre patelin perdu. On les reconnaît immédiatement.
Ils détonnent du reste des Hectoriens. Leurs vêtements ont l'air trop propres, trop neufs. Ils sentent le parfum cher et la grande ville à plein nez. Les filles sont parfaitement maquillées, et les garçons sont si bien coiffés qu'on les croirait tout droit sortis d'un magazine de mode.

Pour eux, cette partie de baseball est une mauvaise blague. Ils ne sont pas là pour encourager les Warlocks ni pour profiter des hot-dogs délicieux de Joe Black, le roi de la poutine, qui tient son stand fidèlement comme tous les étés. Ils sont là pour rire de nous… de notre petite vie tranquille de village en banlieue de la banlieue. Ce n'est un secret pour personne : les élèves qui sont acceptés en résidence à Anna Caritas font partie de l'élite de la province. La plupart sont issus de milieux aisés et ne connaissent que la richesse depuis l'enfance.

Je reconnais quelques-uns d'entre eux. Ils sont plus vieux que moi, des

secondaires IV ou V probablement. Il y a de nouveaux visages aussi. De nouveaux arrivants, fraîchement débarqués à Saint-Hector. Ce sont ceux qui semblent s'amuser le plus. Ils ne savent pas encore qu'en dehors de ce week-end de liberté, ils devront demeurer sous le joug des bonnes sœurs qui dirigent le pensionnat d'une main de fer. Parce que, si l'école s'est libérée de sa mission catholique depuis quelques années, les religieuses continuent à assurer la gestion de l'établissement et de ses résidences. Bientôt, ils porteront tous le même uniforme que moi. Ils ne se distingueront que par leur appartenance à l'école.

Quand Anthony et moi sommes entrés à Anna Caritas, en première secondaire, la ségrégation naturelle entre les locaux et les pensionnaires nous avait paru un peu extrême. À l'aube de ma troisième année au collège, je sais à quoi m'attendre. Nous ne sommes, après tout, que de petits Hectoriens ayant gagné notre place à l'école grâce à une entente entre la ville et la direction. Nous ne sommes pas, et nous ne serons jamais, de véritables élèves dignes de la réputation du collège.

Ça vaut toujours mieux que de fréquenter la polyvalente, située à des kilomètres de Saint-Hector. Ma mère en mourrait s'il fallait que je me fasse expulser du collège et que je sois obligé de me taper une heure d'autobus tous les matins pour aller étudier dans la pire école de la région. Seuls les cas les plus désespérés se voient forcés de le faire. Heureusement, je ne suis pas de ceux-là.

La partie de baseball reprend son cours. Huitième manche. Saint-Hector est au bâton. J'essaie de retrouver ma concentration et de noter le jeu du mieux que je peux. Ça devient de plus en plus difficile d'ignorer Sabrina Viau qui est assise quelques rangs plus bas avec Rosalie et Demetra, ses nouvelles meilleures amies. Chaque fois qu'elle s'esclaffe, son rire est l'équivalent d'une claque au visage. Un rappel qu'elle n'est plus mon amie et qu'elle ne veut plus rien savoir de moi… Un rappel que je me sens de plus en plus seul dans cette ville.

Troisième prise. Troisième retrait. Si l'autre équipe ne marque pas onze points, j'aurai terminé ma journée et je pourrai m'en aller chez moi pour me prélasser dans la fraîcheur humide du sous-sol de la maison.

J'étire ma jambe un peu. Même si le médecin a retiré mon plâtre, elle continue de me démanger sans arrêt, comme si des milliers de fourmis l'envahissaient aussitôt que je demeure immobile plus que cinq minutes. Je secoue ma main droite qui commence à être tannée d'écrire sur les minuscules formulaires de la ligue, lorsqu'une bouteille d'eau vitaminée, couverte de condensation, apparaît devant moi.

— Salut, William !

Ça me prend quelques secondes avant de la reconnaître.

— Gab ? Gabrielle ! ! !

J'essaie de me lever pour l'enlacer, mais ma jambe cède sous mon poids. Gabrielle Vanier saute par-dessus l'estrade où je suis assis et prend place à côté de moi en m'entourant de ses bras.

— C'est ta mère qui m'a dit que j'te trouverais ici.

J'agrippe la bouteille qu'elle m'offre et je prends une énorme gorgée du liquide rouge fruité. Deuxième balle. Je la note sur ma feuille en observant Gabrielle du coin de l'œil. C'est étrange de la voir à mes côtés. Ça ne fait que deux mois que je ne l'ai pas vue, mais j'ai l'impression que ça fait des années. Elle a quelque chose de différent, je ne saurais dire quoi. C'est peut-être juste une impression.

Gabrielle me parle, mais je n'entends pas ce qu'elle me dit car la foule réunie dans les estrades applaudit à tout rompre. Le lanceur vient de retirer le joueur au bâton sur une troisième prise. Je note rapidement le retrait et me retourne vers Gab qui me sourit nerveusement.

— Quoi ? Qu'est-ce que t'as dit ?

— Rien. Rien. Concentre-toi sur ton travail, je te parlerai après.

Tout à coup, ça me saisit. Les sueurs froides dans mon dos. La sensation désagréable d'être observé… un vertige bizarre que je m'explique toujours aussi mal. Je scrute les estrades, le parc. Je lance un regard derrière moi.

Personne. Personne ne m'observe.

— Ça va, Will ? T'es genre tout blême…

Je hoche la tête en essayant de chasser cette sensation. *C'est dans ma tête, tout ça. Il faut que ce soit dans ma tête.* Ça m'arrive rarement durant le jour. C'est peut-être seulement le fait que Gabrielle soit là.

Au bout d'un moment, ça finit par s'estomper et je peux enfin me détendre un peu. Je ne comprends pas pourquoi la présence de Gabrielle me rend aussi nerveux. Je m'accroche à la bouteille froide et je bois une nouvelle gorgée de l'eau rouge que Gab m'a offerte. Je déteste quand ça m'arrive en public. J'ai beau essayer de ne pas être parano, c'est difficile de ne pas paniquer quand ça me prend d'assaut.

Le match se termine sur un attrapé spectaculaire par le joueur au champ centre. Troisième retrait. Les Warlocks ont de nouveau gagné. Ça ne les hisse pas au top du classement, mais c'est sans doute suffisant pour qu'ils terminent bons deuxièmes.

J'inscris le score final en haut de ma feuille et je la range dans le cartable officiel de la ligue avant de me retourner vers Gabrielle.

— Tu m'attends une minute ? Faut que j'aille porter ça.

— Ben oui, c'est sûr.

Je dévale les estrades en direction de Serge, le responsable de la ligue de baseball de Saint-Hector, qui est en train de discuter avec le coach des Warlocks. Il a l'air heureux, comme d'habitude. Ma mère dirait qu'il n'y a pas une once de méchanceté dans cet homme-là. Il s'occupe des loisirs de la ville depuis des années. Tout le monde connaît Serge. Tout le monde l'aime.

— Tenez. Il y a toujours un match demain matin ?

— William, William ! Toujours aussi assidu, mon gars ! Oui, demain matin, c'est le dernier match de la saison Bantam AAA… et ton dernier match, me semble. Non ?

— Ouais.

— T'es sûr que tu peux pas faire le championnat ? J'devrais pas te dire ça, mais l'aut' fille qu'y ont engagée… est pas ben bonne.

— Désolé, Serge ! Je recommence l'école lundi pis ma mère veut rien savoir…

— Dommage.

Serge me serre la main avec vigueur avant de retourner à sa conversation avec le coach. Je replace la ganse de mon sac sur mon épaule et je me dirige d'un pas lent vers les estrades. Gabrielle est en train de parler avec Sabrina, sous les regards hébétés de Demetra et Rosalie.

En arrivant un peu plus près, je réalise avec stupéfaction qu'elles sont en grande conversation sur la température.

— Y fait chaud, hein ?

— Mets-en, c'est dégueulasse !

Les quatre filles se tournent vers moi. Je leur fais un petit signe de la main en souriant maladroitement.

— Hey ! que je dis.

Aucune d'elles ne me rend mon salut. Sabrina se contente de me dévisager comme si j'avais une crotte de nez collée dans le front. Je décide de lui rendre son

regard méprisant. Constatant le malaise, Gabrielle a la brillante idée de conclure la rencontre.

— Bon ben… on se voit à l'école lundi, j'imagine ! Bye.

Gab m'attrape le bras et m'entraîne loin des estrades en ricanant nerveusement.

— *Oh my God !* Ça, c'était bizarre ! s'exclame-t-elle.

Je n'arrive pas à croire qu'elle lui a adressé la parole. Gabrielle a passé la fin de l'année scolaire à se morfondre parce que Sabrina refusait de lui parler.

Je réalise tout à coup ce que Gabrielle a de changé. Ce n'est pas juste ses cheveux, qu'elle a teints en noir durant l'été. C'est ce qu'elle dégage… Comme une espèce de confiance en elle que je ne lui connaissais pas. Jamais je ne l'ai vue aussi sûre d'elle. Aussi rayonnante. On dirait qu'elle s'est métamorphosée durant les vacances.

Nous marchons vers la sortie du parc, à la jonction de l'Avenue et de la rue Principale. Je me laisse guider par elle, un peu mal à l'aise qu'elle marche si près de moi, ses deux mains autour de mon bras.

Ma jambe flanche soudain et je pousse un petit grognement de douleur.

— Oh ! Will ! Ta jambe, j'y pensais même pus !

— C'est correct… Ça fait juste un peu mal si je la force trop. Je devrais utiliser la canne que le docteur m'a donnée, mais j'ai l'air d'un vrai cave à me promener avec ça dans la rue !

Gabrielle ralentit sa cadence pour m'entraîner sur la rue Principale qui grouille de vie. Stationnées ici et là, des voitures luxueuses semblent étinceler sous le soleil. Gab est prise d'un fou rire avant de déclarer :

— Ouaip… ça sent le début de l'école !

— On va où, comme ça ?

— Madeleine ?

Je hoche la tête en guise d'approbation. Je ne me rappelle pas la dernière fois que je suis entré au café Chez Madeleine. Ça doit faire des années. Ma mère a toujours aimé fréquenter le petit restaurant, mais avec mes deux petites sœurs qui sont incapables de tenir en place plus que trente secondes, elle s'en prive. Moi, je n'ai jamais été assez riche pour me payer un repas là-bas.

Une serveuse que je ne connais pas nous lance un regard découragé lorsqu'elle

entend la clochette sonner au-dessus de la porte. L'endroit est presque désert, mais, à en juger par les assiettes sales et les tasses à moitié vides qui traînent toujours sur les tables, l'affluence du brunch vient à peine de se terminer.

— Assoyez-vous où vous voulez, je suis à vous autres dans trente secondes ! nous dit la dame aux cheveux rouges.

Il fut un temps où personne d'autre que Madeleine ne nous aurait accueillis ici, mais celle-ci ne travaille apparemment plus le samedi.

Nous nous installons à une petite table isolée dans le coin du café. Il n'y a pas de climatiseur, mais heureusement, les portes coulissantes qui servent de vitrine sont grandes ouvertes et une petite brise vient envahir l'espace.

La serveuse vient se planter devant notre table, son calepin à la main, sans nous dire quoi que ce soit. Au bout d'un moment, Gabrielle lui dit :

— Je vais prendre un bol de café au lait pis une frite.

— On a pas d'frites à c't'heure-là, lui répond-elle sur un ton acerbe. J'peux t'amener un ordre de patates à déjeuner, si tu veux.

— OK.

La dame se retourne vers moi.

— Euh… juste un thé glacé, s'il vous plaît.

Elle attrape les menus et tourne les talons comme si elle avait peur d'attraper une maladie en restant près de nous trop longtemps.

— Café au lait, hein ? C'est nouveau ?

— C'est ça que ça fait, un été en ville…

— Ta grand-mère va bien ?

— Elle est correcte. Mais je pense qu'elle commence à en perdre des bouts. Toi ? Ton été ?

Je fixe la rue au loin. Je ne sais pas quoi lui dire. Comment lui avouer que j'ai eu un été de merde ? Comment lui dire que je lui en veux d'être partie, de m'avoir abandonné à mon sort ?

Je hausse les épaules.

— Bof… c'est plate, Saint-Hector, pendant les vacances… surtout tout seul, avec une jambe dans le plâtre en plus !

— T'as même pas vu Anthony ?

Sa question me déstabilise, mais me confirme ce que je craignais depuis le début : elle et lui, c'est terminé.

— Pas vraiment. Il a passé l'été à jouer au volley-ball, je sais pas trop où. Toi ? Tu…

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase que la serveuse dépose devant nous nos boissons ainsi qu'une énorme assiette remplie de petites patates à déjeuner. Gab la remercie en attrapant une patate entre ses doigts.

— Ça fait qu'il t'a rien dit ? me lance-t-elle. Y a juste sacré son camp ? Pffffft ! C'est tellement du Anthony tout craché !

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Gabrielle porte le bol de café à ses lèvres et le dépose sur la table, le regard évasif. Peu importe ce qui est arrivé entre elle et lui, je sens que c'est encore dur pour elle.

— Y m'a dit qu'il avait besoin d'un break. *Out of nowhere!* On était ensemble, dans ma chambre, on était bien… pis PAF ! Y m'a dit ça… C'est pour ça que je suis partie. Je voulais pas passer mes vacances à l'éviter partout. Je pensais pas qu'y ferait la même affaire.

— Ouin, ben y est parti lui aussi… comme Marianne.

Son nom. Juste dire son nom me fait mal.

Gabrielle baisse la tête.

— Je sais… elle me l'a dit la dernière fois que je l'ai vue. Elle était triste, j'pense, après ce qui s'est passé entre vous deux.

— Elle t'a raconté ça ?

— Elle m'a dit que vous vous étiez embrassés.

— C'est tout ?

— Elle m'a dit plein d'autres choses… mais c'est pas à moi de te dire ça, Will. Tu comprends ?

Un silence désagréable vient de s'immiscer entre nous. Intérieurement, je sais que Gab a raison de ne pas vouloir me dévoiler ce que Marianne a bien pu lui confier… mais je voudrais au moins avoir une explication.

— William, si je voulais te voir avant que l'école commence, c'est parce que t'es important pour moi.

Je n'ai pas envie de lui répondre. Une conversation qui débute ainsi, ça n'augure rien de bon. Où est la Gabrielle avec qui j'ai passé mon secondaire II ? La fille qui se trouve devant moi n'a rien d'elle. J'ai l'impression d'être face à une inconnue qui lui ressemble vaguement.

— Will, promets-moi que… Je veux que tu… Ah ! Je sais pas comment te dire ça !

— Quoi ? Me dire quoi ?

— Je m'inquiète pour toi. J'pense que si tu fais pas attention, y va t'arriver des choses vraiment pas l'fun…

— Pourquoi tu dis ça ?

Elle semble hésiter avant de me dire :

— Je l'sais, c'est tout. Je comprends pas encore trop comment j'y arrive… Mais l'année passée, si j'avais suivi mon intuition, on en serait pas arrivés là ! Te souviens-tu de ce que la tante de Marianne m'a dit ?

— Que t'avais le quatrième œil…

— Ouin. Ben je commence à le maîtriser. Je l'sais que ç'a l'air fou, Will… crois-moi ! Mais je pense que… que t'es en danger… qu'on n'a pas tout réglé avant la fin de l'année.

Je suis incapable de penser. Son regard est tellement intense, on dirait même qu'elle tremble. On dirait qu'elle y croit. Après ce que nous avons vécu, je suis prêt à admettre qu'il y a des choses dans la vie qui sont plus grandes que nous… que certaines d'entre elles sont inexplicables et franchement terrifiantes… mais un don de voyance ? Un quatrième œil ? Je ne suis pas convaincu.

Mon téléphone vibre dans ma poche. C'est ma mère qui vient de m'envoyer un texto :

PEUX-TU ARRÊTER ACHETER DU LAIT EN T'EN VENANT, SVP ?

Je range mon cellulaire et je sors un billet de cinq dollars de mon short, que je dépose sur la table pour payer mon thé glacé.

— C'est ma mère. Faut que j'rentre.

Gabrielle me regarde avec un air triste. Je suis sur le point de me lever

lorsqu’elle pose sa main sur la mienne en plongeant ses yeux dans les miens.

— Promets-moi de faire attention, OK ? Méfie-toi !

— Mmm-mmm, OK.

Gab fouille dans son sac pour trouver son portefeuille, mais je suis déjà sur le bord de la porte. Il y a une commotion sur la rue Principale. Les gens se précipitent vers l’école avec des visages horrifiés. La serveuse, qui est juste à côté de moi, porte sa main à sa bouche.

— Doux Jésus, qu’est-ce qui se passe, encore ?

Au loin, au-delà de l’église, un épais nuage de fumée s’élève à l’horizon. Gabrielle se faufile entre moi et la serveuse pour pousser la porte vers l’extérieur. Nous restons figés là, sur le trottoir, devant Chez Madeleine, les yeux fixés sur le spectacle irréel qui nous est offert.

Sans crier gare, Gab m’attrape par la main et m’entraîne en direction du collège. Je cours péniblement derrière elle en me retenant pour ne pas hurler. Chaque pas envoie une douleur lancinante dans ma cuisse, qui remonte le long de ma colonne pour venir frapper mes tempes.

— Anna Caritas brûle ! murmure-t-elle, apeurée.

Mais lorsque nous arrivons à la jonction de la rue Principale et de la route 33, nous passons à travers la foule de personnes qui se sont entassées sur le terrain de l’église et nous constatons que le collège est intact. Ce que nous voyons est beaucoup plus terrifiant.

De l’autre côté de la route, en face de l’église, le cimetière de Saint-Hector est en feu. Les pierres tombales sont enrobées de flammes orange et bleu, desquelles s’élève une épaisse fumée noire… comme si la pelouse de l’immense terrain venait de s’embraser par magie.

Comme si l’enfer venait de s’ouvrir sur la ville.

DEUX

C’est la première fois que je croise autant de voitures de police dans le centre-ville de Saint-Hector en me rendant au collège. Il y a de la nervosité dans l’air, c’est palpable. Depuis samedi, la ville semble être au cœur d’une zone sinistrée. Il s’est toujours passé des choses étranges dans notre patelin, en particulier le printemps dernier, mais jamais personne n’aurait pensé que quelqu’un irait jusqu’à mettre le feu au cimetière.

Les pompiers ont réussi à maîtriser les flammes rapidement, mais le mal avait déjà été fait. Le gazon verdoyant qui foisonnait sur le grand terrain n’existe plus. Les pierres tombales continuent cependant de se dresser de façon macabre, noircies par l’incendie. On dirait le décor glauque d’un mauvais film d’Halloween.

— Ça recommence, m’a dit Gabrielle sur un ton grave alors que nous quittions la scène du crime.

Je ne peux m’empêcher de penser qu’elle a peut-être raison. Marianne nous a dit que ce n’était pas terminé avant de disparaître de Saint-Hector pour l’été. « On a fait ce qu’y fallait faire, Walker. Le reste, ça nous regarde pas. Oublie tout ça », m’a-t-elle conseillé. Oublier tout ça… Plus facile à dire qu’à faire !

J’aurais voulu commencer l’année scolaire dans des circonstances plus accueillantes. Je ne suis même pas rendu sur le terrain d’Anna Caritas que je peux déjà sentir l’agitation qui s’en dégage. Le cimetière, après tout, se trouve directement à côté du collège. Seul le chemin du Couvent les sépare. Ça fait tellement partie du décor qu’on finit par oublier qu’il est là, mais le terrain a toujours appartenu à la communauté religieuse qui a bâti l’école au début du siècle dernier. D’abord la profanation de l’église au printemps, et voilà que quelqu’un profane le cimetière. Ne reste plus qu’à s’attaquer à l’ancien couvent pour terminer le carnage du « triangle sacré » de Saint-Hector.

Il doit y avoir une bonne explication. Difficile d’imaginer qui peut bien avoir fait ça. C’est aussi inexplicable que l’impression d’être observé qui m’assaille de nouveau depuis quelques jours. La seule chose qui pourrait connecter ces deux événements, c’est la rentrée scolaire, et je préfère penser que l’incendie du cimetière n’a rien à voir avec moi. J’ai beau être frustré contre Marianne Roberts, je dois au moins lui donner ça. Elle a raison. La police n’a qu’à faire son travail.

Moi, tout ce que je veux, c’est que la journée se déroule normalement.

J’ai déjà chaud. J’ai beau avoir roulé les manches de ma chemise, sous mon

débardeur gris, et avec la cravate aux couleurs d'Anna Caritas, j'étouffe. Je suffoque sous le soleil brûlant qui s'abat sur la rue Principale. Ce serait sans doute moins pire si je n'étais pas aussi serré dans mon pantalon. Ma mère a insisté pour m'en procurer une paire avec une taille plus grande, sous prétexte que je suis en pleine croissance… mais comme j'ai passé la majeure partie de l'année dernière à flotter dans mes vêtements d'école, j'ai insisté pour qu'elle m'en achète à ma taille... Je n'aurais pas dû. À quel point ai-je pu grandir en seulement un mois ? Même mes souliers m'apparaissent trop serrés. Plus je marche, plus j'ai l'impression que mes orteils vont défoncer la pointe de mes espadrilles neuves. Il faut dire aussi que ma démarche est pénible. J'ai laissé ma canne dans l'entrée de la maison pour éviter d'avoir l'air d'un demeuré à ma première journée d'école. Deuxième erreur. Je me suis fracturé la jambe, il n'y a rien de honteux là-dedans !

Je jette un coup d'œil à mon téléphone. Je suis en avance, ce qui est plutôt rare. Ça ne fait que confirmer que ma ponctualité déficiente est généralement la faute d'Anthony. En temps normal, mon ami serait venu me rejoindre chez moi et nous aurions fait le chemin ensemble. Il en a toujours été ainsi, depuis notre rentrée en première secondaire. Même s'il habite complètement à l'est de la ville, dans les quartiers riches de Saint-Hector, Anthony a toujours insisté pour se taper avec moi la longue marche jusqu'à l'école. Ça nous permettait de passer un peu de temps ensemble, ses parents étant assez stricts sur ses allées et venues en dehors du sport et de ses études. Au moins, nous avions ces moments-là.

Il m'a texté hier, pour la première fois depuis longtemps.

YO WILL ! I'M BACK ! HÂTE DE TE VOIR DEMAIN.

Je ne lui ai pas répondu tout de suite. À quoi s'attendait-il ? À ce que je passe mon été à attendre à côté de mon téléphone au cas où il me texterait ? Je lui en veux. Je lui en veux d'avoir sacré son camp sans cérémonie, sans m'avoir dit que Gab et lui étaient « en pause ». Je sais que la fin de l'année a été dure pour notre amitié. Après tout, il n'a jamais vraiment voulu se mêler à Marianne Roberts. Il ne me l'a jamais avoué clairement, mais je me doute bien qu'il ne l'apprécie pas autant que moi. Les membres de son équipe de volley-ball ont dû lui raconter un tas de conneries sur Marianne. Il est gentil, Anthony, mais il est facile à convaincre.

Peut-être m'en voulait-il de m'être rapproché autant de sa blonde ? Pourtant, même si j'aime beaucoup Gabrielle, je n'ai jamais été attiré par elle. C'est une amie. Une bonne amie. J'irais même jusqu'à dire que, depuis cette soirée-là chez les Viau, c'est ma meilleure amie. Ça ne va pas, et ça n'ira jamais, plus loin que ça. Anthony devrait le savoir. Quelle espèce de meilleur ami serais-je si je m'intéressais à sa copine ?

J'ai fini par lui répondre, évidemment.

JE T'ATTENDS CHEZ NOUS DEMAIN MATIN ?

NON. PEUX PAS DEMAIN. JE T'EXPLIQUERAI.

OK…

C'est tout. Après un été complet à ne m'envoyer que des GIF ridicules et quelques photos aléatoires des endroits qu'il visitait avec son équipe de volley de plage, nos retrouvailles se sont résumées à deux textos. C'est décevant, mais venant d'Anthony, il ne faut pas que je m'en fasse trop. Mon meilleur ami n'a jamais été bavard, et il n'est pas du genre à étaler ses émotions plus qu'il ne le faut. Encore heureux que ses parents lui laissent avoir un cellulaire… signe indéniable qu'il a dû terminer son secondaire II avec une bonne moyenne.

Je ressens toujours quelque chose d'étrange quand je m'avance sur le terrain de l'école. L'impression d'être tout petit devant l'immensité de l'établissement en pierres… cette bâtisse imposante qui semble détonner avec la verdure environnante. À part le cimetière et la petite maison où habitent les religieuses, derrière le collège, Anna Caritas se dresse seul au milieu d'un vaste terrain gazonné. Quelques arbres gigantesques ici et là, quelques pins. Sinon, seul un immense parterre de fleurs vient décorer le devant de l'école, au milieu de l'allée asphaltée qui mène à l'entrée principale. En son centre, on peut lire « Collège Anna Caritas » sur la plaque de bronze encastrée. En plus petit, gravée sous les armoiries de l'école, la devise de l'établissement : « *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas*[1]. »

Il y a du monde partout… Des parents stressés venus reconduire leur enfant à sa première journée au secondaire, de jeunes gens de tous âges qui se retrouvent après les vacances, des enseignants, quelques religieuses. Même monsieur Valcourt, le directeur de l'école, déambule devant les deux grandes portes en bois pour accueillir les élèves.

Je scrute les environs en poursuivant mon chemin à travers la pelouse. Je voudrais apercevoir la vieille auto brune de Marianne stationnée quelque part parmi les VUS et les voitures luxueuses qui s'alignent le long de la route, du côté est de l'école. Elle n'est nulle part en vue. Je commence à penser qu'elle ne reviendra pas. J'aurais dû demander à Gabrielle si elle était au courant, si elle avait eu de ses nouvelles, mais avec l'incendie, ça m'est complètement sorti de la tête.

J'ai envie de voir Marianne. Je ne devrais pas, je le sais, mais c'est plus fort que moi. Chaque fois que je pense à elle maintenant, je me revois dans sa bagnole alors qu'elle m'attirait vers elle pour me rendre mon baiser. « Je ne peux pas. » C'est ça qu'elle m'a dit. Je suis conscient qu'elle est plus vieille que moi et qu'elle a un passé douloureux dont elle parle rarement. Peu importe ce qu'elle a pu faire ou ce qu'elle refuse de me dévoiler, je n'arrive pas à comprendre
en quoi ça l'empêche de sortir avec moi. Un baiser comme celui que nous avons échangé, ça veut dire quelque chose. J'ai peu d'expérience avec les filles… presque

aucune, en fait… mais je n'ai pas rêvé. Elle ne m'aurait pas embrassé comme ça si les sentiments que j'ai pour elle n'étaient pas réciproques.

J'arrive enfin au pied des marches en pierres qui mènent à l'entrée secondaire de l'aile ouest. Ma jambe me fait tellement mal que j'ai l'impression que ma fracture n'a jamais guéri. J'ai à peine le temps de déposer mon sac à bandoulière et de desserrer mon nœud de cravate que la porte s'ouvre à la volée.

— WILL !

Anthony se précipite vers moi en souriant démesurément, les bras ouverts. Je ris nerveusement alors que mon ami me serre dans ses bras. Je pense que c'est la première fois qu'il fait ça. C'est bizarre. Je lui rends son étreinte en lui donnant une tape dans le dos.

— *Man!* C'est-tu moi ou t'as grandi pendant l'été, toi ? me lance-t-il en m'étudiant de la tête aux pieds.

— Ça se peut.

— T'as l'air en forme ! Pis t'es pus dans le plâtre, c'est déjà ça ! Comment tu vas ?

— Ça va, ça va…

On reste plantés là, à s'observer en souriant bêtement. Je ne sais pas quoi lui dire. Je le vois, il est juste là, devant moi, mais il m'apparaît soudainement étranger. Comme j'ai eu le même sentiment face à Gabrielle, je me dis que c'est peut-être juste le temps et la distance qui me jouent des tours. Pourtant, c'est bien lui. Il a beau être parfaitement bronzé, plus baraqué qu'avant, ses cheveux ont beau avoir allongé et paraître maintenant plus châtains que bruns, il s'agit bel et bien de mon meilleur ami qui cherche à attraper mon regard avec ses yeux pâles.

On finit par s'asseoir dans les marches. Il reste encore une quinzaine de minutes avant que la première cloche sonne. Anthony fouille dans son sac et en sort sa cravate qu'il commence à nouer autour de son cou.

— J'arrive pas à croire que l'été est déjà fini, *man*… Ça a passé ben trop vite ! Ça fait juste une heure que j'suis là pis j'ai déjà hâte aux vacances de Noël !

— Une heure ?

— Ouais… Béchard voulait me voir avant que la journée commence. Il m'a demandé si je voulais être capitaine de l'équipe de volley.

— Wow. Tu dois être content !

— C'est cool, oui. Mais Maddox va être *pissed* !

— C'est pas plus le basketball, sa force à lui ?

— Bah ! Mad est compétitif dans tout… pis y est en secondaire quatre, ça fait qu'en théorie, le poste aurait dû lui être offert avant moi… mais avec son attitude à la fin de l'année passée… Béchard aimait mieux pas prendre de chance.

Anthony regarde au loin, perdu dans ses pensées. Le volley-ball, c'est toute sa vie depuis notre entrée à Anna Caritas. Être nommé capitaine, c'est sans doute un honneur pour lui. Mais il est difficile d'oublier à quel point Maddox a changé drastiquement l'an passé. Il est devenu ténébreux. Limite méchant. Je ne le connais pas vraiment, en partie parce que pendant ses deux premières années au collège, il était pensionnaire. Or, malgré le fait que ses parents demeurent désormais dans une grande maison complètement à l'est de la ville, Maddox n'a jamais complètement fait le saut du côté des Hectoriens. Si, pendant un moment, il s'est mêlé davantage à nous, il a gardé son petit cercle d'amis exclusifs parmi les pensionnaires.

Je prends mon cartable dans mon sac pour en retirer les documents que j'ai reçus par la poste il y a deux semaines. Mon nouvel horaire détaillé pour l'année devrait se trouver parmi eux. Anthony enfonce sa main dans la poche de son pantalon et en sort une feuille pliée en huit qu'il tente de défroisser malhabilement. Il l'examine avant de jeter un coup d'œil à la mienne par-dessus mon épaule.

— *Fuck !* On n'est même pas dans le même groupe !

— Je m'en doutais un peu… J'ai pas été accepté en enrichi comme je voulais.

— Je veux ben, mais là on n'a AUCUN cours ensemble !

— J'ai aucun cours avec Gab non plus.

Le visage de mon ami se transforme. J'ai juste eu à prononcer le nom de Gabrielle pour qu'Anthony se referme sur lui-même, en une fraction de seconde.

— Tu lui as parlé ? me demande-t-il.

— Je l'ai vue samedi… j'ai passé une partie de l'après-midi avec elle.

— OK… Elle était comment ?

J'hésite à lui avouer que je l'ai trouvée différente. Je pourrais lui dire qu'elle avait l'air bien, qu'elle avait changé ses cheveux, qu'elle buvait du café au lait comme dans les films et qu'elle était vraiment fâchée contre lui. Si je voulais vraiment tourner le fer dans la plaie, je lui parlerais du don de voyance qu'elle croit posséder et de comment elle m'a demandé de me méfier… Mais quelque chose en

moi me dit que ce n'est pas ce qu'il a envie d'entendre. Je le connais trop bien, Anthony, comme si c'était mon frère, et à voir l'expression sur son visage, il a encore de la peine à cause de la tournure des événements. Je décide donc de lui dire une demi-vérité, question de l'épargner.

— Elle avait l'air triste…

Anthony hausse les épaules. Son silence parle plus que n'importe quelle réplique. Au bout d'un moment je me tourne vers lui :

— Pourquoi tu m'as rien dit ?

— Après toute l'affaire avec la Viau, j'me suis dit que… j'avais peur que… *Man*, Will ! J'étais sûr que t'allais prendre son bord. C'est con, hein ?

— T'es mon meilleur ami, *dude* ! J'aurais jamais fait ça !

— Will… si Marianne t'avait demandé de te rouler dans bouette, tu l'aurais fait sans te poser de questions ! Toi pis Gab, vous êtes devenus tellement hypnotisés par elle que j'existais même pus.

— J'aurais jamais fait ça, quand même !

J'essaie d'être convaincant, mais je me pose également la question. Même si Anthony est venu nous prêter main-forte vers la fin, il a quand même agi en bébé gâté à un certain moment. Son attitude envers Gabrielle… envers nous… était quasiment méprisante. S'il était venu vers moi, est-ce que je lui aurais pardonné de vouloir quitter Gab ? Je n'en suis pas certain.

Je décide de changer de sujet rapidement. La journée s'annonce déjà assez pénible sans qu'elle débute sur un malaise entre lui et moi.

— Penses-tu qu'y vont vouloir nous changer de casier, comme l'année passée ?

— Je sais pas. Moi, je m'suis arrangé avec Béchard, tout à l'heure, pour avoir ma case à côté du gymnase.

Je me sens con. Ça ne devrait pas me déranger de ne pas être le voisin de casier d'Anthony, même si c'était le cas durant les deux dernières années. Pourtant, ça me fait quelque chose qu'il ait fait ça sans m'en parler. Je me sens trahi au profit de son maudit volley-ball.

La cloche sonne.

Anthony me lance un regard piteux, le même qu'il me sert chaque fois qu'il a quelque chose à se faire pardonner.

— Je m'en vais au 204, me dit-il.

— Moi, au 411.

Nous rentrons dans l'école en silence, suivis par une horde d'élèves surexcités. Rendu au deuxième étage, Anthony me donne une tape sur l'épaule en me souriant tristement avant de m'abandonner dans la cage d'escalier pour se rendre à l'autre bout de l'école.

Je me sens seul tout d'un coup. La journée commence mal.

TROIS

Mon prof de français s'appelle Benjamin Scott. C'est lui qui sera le tuteur attitré de mon groupe pour toute l'année. Il a l'air jeune et plutôt sympathique, ce qui me change considérablement de madame Veilleux, qui était responsable de mon groupe l'an passé. Il insiste pour que nous l'appelions monsieur Ben, premier signe qu'il est nouveau ici et qu'il ne se doute aucunement que jamais la direction n'acceptera que nous soyons aussi familiers avec un enseignant. Pour l'instant, ça semble amuser les autres élèves de la classe.

Monsieur Ben nous a assigné chacun un bureau qui demeurera notre place officielle pour tous les cours de français et les périodes d'étude. Comme d'habitude, je suis le dernier nommé sur la liste en ordre alphabétique. Je me retrouve donc assis au fin fond de la classe, près de la fenêtre. Devant moi, monsieur Ben a laissé un pupitre libre. Je me demande bien pourquoi.

Du quatrième étage, j'ai une vue spectaculaire sur Saint-Hector et sur la rue Principale qui s'allonge au loin, ce qui risque de nuire considérablement à ma concentration au cours de l'année.

Dans la classe, je reconnais quelques élèves. Il y a deux filles qui ont fréquenté la même école primaire que moi, mais que je ne connais pas vraiment, ainsi que quelques gars qui étaient dans mon groupe l'an passé. Sinon, le reste de mon groupe est constitué de pensionnaires et de quelques nouveaux visages.

Nous écoutons monsieur Ben nous expliquer que, lorsque le signal sera donné par l'interphone, nous devrons tous nous rendre *calmement et en silence* à l'auditorium pour la première assemblée de l'année.

Soudain, la porte de la classe s'ouvre et mon cœur s'arrête.

C'est Sabrina Viau, qui tient une feuille dans ses mains et qui dévisage notre prof avec son petit air supérieur. Elle lance un rapide coup d'œil à la classe et soupire discrètement. Monsieur Ben interrompt son exposé pour lui souhaiter la bienvenue.

— Tu dois être Sabrina. Sœur Denise m'a averti que tu arriverais en retard. Tu peux aller t'asseoir à ta place, juste là, du côté de la fenêtre.

Sabrina marche lentement en direction du pupitre qui se trouve juste devant le mien. Tout le monde la regarde, mais elle ne semble pas s'en incommoder. Elle dépose son sac lourdement sur le bureau et, avant de s'asseoir, elle lève les yeux sur

moi avec un mélange d’étonnement et de mépris. Mon cœur bat à toute vitesse. De tous les élèves à Anna Caritas, il fallait que Viau atterrisse dans le même groupe que moi ! Je n’arrive pas à croire que je vais passer la prochaine année à devoir fixer le derrière de sa tête blonde et faire semblant que je ne la connais pas.

La voix de sœur Viviane se fait entendre dans le vieil interphone. Elle nous annonce que nous pouvons nous diriger vers l’auditorium. Monsieur Ben nous ordonne de laisser nos effets personnels dans la salle de classe et, aussitôt, le local est envahi par le son désagréable de vingt-cinq chaises qui raclent le plancher en même temps.

Lorsque nous arrivons à l’auditorium après avoir dévalé les quatre étages d’escaliers, sœur Denise nous attend en compagnie de sœur Viviane, qui travaille au secrétariat, et de sœur Catherine, qui s’occupe de la bibliothèque.

Sœur Denise, l’air sévère, nous accompagne jusqu’à la première rangée de sièges en bois. Nous sommes les premiers arrivés. Sur la scène, en retrait du lutrin en bois massif à l’effigie de l’école, sont assis le directeur Valcourt, notre prof d’éducation physique monsieur Béchard, Marcel, le vieux concierge de l’école, et sœur Murielle, la supérieure de la congrégation qui gère toujours l’école. Debout à côté d’eux se tient un grand homme en uniforme de police.

— Pas de niaisage, crache sœur Denise. Avancez ! Remplissez toutes les places, vous n’êtes plus en maternelle !

Je suis le cortège d’élèves de mon groupe qui s’enfonce dans la première rangée et je me retrouve assis au centre. Aussitôt, un autre groupe pénètre dans l’auditorium et peu à peu, la salle se remplit. Du bout de mon banc, je regarde les autres élèves entrer. La dernière classe de secondaire III s’aventure entre les rangées, Anthony à sa tête. J’essaie de croiser son regard, mais il ne regarde pas dans ma direction. Il est en pleine conversation avec deux gars que je ne connais pas.

Je scrute la salle à la recherche de Gabrielle. Elle ne semble pas être là. Ça m’inquiète. Ce n’est pas son genre de rater la première journée d’école. Je m’attendais à la voir ce matin, à mon arrivée… Si je n’étais pas installé si près de la scène, je me risquerais à la texter.

Au bout de quelques minutes, les élèves de quatrième et de cinquième secondaire font leur entrée et bientôt, l’auditorium est rempli à craquer. Malgré la consigne de demeurer en silence, les chuchotements envahissent rapidement la salle. Je lance un dernier regard vers Anthony, mais il parle avec Maddox et Lohan qui sont assis dans la rangée juste derrière lui. Pendant une seconde, j’ai l’impression que Lohan me dévisage. Je me retourne subitement

lorsque monsieur Valcourt s'avance et prend place derrière le lutrin, l'air solennel. Il nous examine quelques secondes jusqu'à ce que le silence se fasse.

Le directeur ajuste le micro et le raclement de sa gorge retentit dans les haut-parleurs de l'auditorium.

— Chers étudiants, chères étudiantes de deuxième cycle. En cette première journée, c'est un grand bonheur pour moi de vous souhaiter la bienvenue dans notre belle école !

Nous applaudissons poliment.

— Depuis des décennies, le collège Anna Caritas est fier d'accueillir et de former l'élite de demain. Peu importe que vous résidiez dans notre établissement ou que vous habitiez la région, si vous êtes ici ce matin, c'est parce que vous avez votre place parmi nous. Plus que jamais, je vous encourage à cheminer ensemble. Les liens que vous formez lors de votre passage au collège vous suivront toute votre vie. J'en suis la preuve vivante. Je vous invite aussi à montrer l'exemple aux élèves du premier cycle. Montrez-leur le genre d'êtres humains exceptionnels qu'ils peuvent aspirer à devenir. Ce n'est pas en s'engageant dans des rivalités inutiles entre pensionnaires et résidents qu'ils se sentiront inclus. Tendez-leur la main. Guidez-les. Si nous demeurons unis face à l'adversité, nous pouvons prouver au monde entier qu'Anna Caritas est non seulement un des meilleurs établissements scolaires du pays, mais d'abord et avant tout une école où l'on peut apprendre à devenir des citoyens respectables et respectés.

Monsieur Valcourt fait une courte pause pour accentuer l'effet dramatique de son discours. Au même moment, la porte de l'auditorium s'ouvre en laissant entrer l'écho d'un rire dans la salle. Je me retourne juste à temps pour voir Gabrielle pénétrer dans l'auditorium au pas de course, accompagnée de Marianne Roberts. Les deux filles figent de stupeur en constatant que la cérémonie est déjà commencée, mais elles n'ont pas le temps de réagir que la porte se referme bruyamment derrière elle.

Tous les regards se tournent vers l'entrée en même temps. Tout le monde cherche à savoir qui vient de déranger le discours du directeur. Gabrielle porte une main à sa bouche et éclate de rire, suivie par Marianne. Puis elles se précipitent vers les deux premiers sièges libres, sous le regard réprobateur de sœur Denise et les murmures qui se répandent parmi les élèves.

Monsieur Valcourt se racle la gorge pour ramener l'attention sur lui et poursuit son allocution. Moi, je n'arrive pas à suivre ce qu'il dit. Mon cœur bat vite et je me sens tout drôle, comme si j'étais sur le point de m'évanouir. Je ne m'attendais pas à ce que ça me dérange autant de revoir Marianne… mais ce qui me trouble le plus,

c'est que Gabrielle et elle soient arrivées ensemble.

— … Nous prenons notre réputation très au sérieux, ici, à Anna Caritas. De tels comportements sont non seulement interdits, ils sont impardonnables. Quiconque sera surpris à vandaliser ou à agir contre les règles de vie de l'école sera suspendu sur-le-champ. Nous ne pouvons tolérer qu'un ou une d'entre vous vienne salir notre nom. En allant à l'encontre des valeurs d'Anna Caritas, c'est tous vos camarades et vos enseignants que vous blessez. Pour la plupart d'entre vous, ce début d'année scolaire marque votre retour au collège. Vous connaissez donc nos politiques de vie étudiante. Pour les quelques nouveaux visages, je vous conseille fortement d'en prendre connaissance le plus tôt possible. Monsieur Marcel Beaulieu, juste ici à ma droite, s'occupe de l'entretien de l'école depuis plus de vingt-cinq ans. En son nom, je vous demande de contribuer à préserver la propreté légendaire des lieux. Si vous êtes témoin d'une inconduite, n'hésitez pas à en faire part à un adulte responsable. Aucune incartade ne sera tolérée. Maintenant… Certains d'entre vous ont vécu des moments douloureux, l'an passé. Sœur Denise, la responsable de la vie sociale de l'école, se joint à moi pour vous assurer que si vous avez besoin de parler à quelqu'un, nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour vous guider… Je laisse maintenant la parole à l'inspecteur Bujold de la Sûreté du Québec, qui aurait quelques mots à vous dire.

Monsieur Valcourt recule et fait signe à l'homme en uniforme de prendre sa place devant le micro. Le directeur se met à applaudir. Aussitôt, tous les élèves l'imitent. L'inspecteur s'avance d'un pas lourd et décidé. Lorsqu'il se met à parler, les applaudissements s'évanouissent et la voix grave du policier résonne dans la salle.

— Bonjour, commence-t-il. Je m'appelle Carl Bujold et je suis inspecteur pour la Sûreté du Québec. Comme vous le savez sûrement, la municipalité de Saint-Hector a été victime, samedi dernier, d'un acte de vandalisme grave. Nous, à la Sûreté du Québec, prenons ce genre de crime très au sérieux. Tout porte à croire qu'il ne s'agit pas d'un cas isolé. Au printemps dernier, plusieurs crimes de même nature nous ont été signalés par la police locale et, bien qu'ils soient toujours en train d'enquêter avec vigueur, devant la gravité des événements, nous venons leur prêter main-forte. C'est pourquoi, à partir de ce matin, nous établissons des quartiers temporaires dans les bureaux de l'hôtel de ville pour un temps indéterminé. Si l'un d'entre vous a entendu ou a été témoin de quelque chose… s'il vous plaît… venez nous rencontrer. Merci.

Le directeur reprend sa place derrière le micro et pose les deux mains de chaque côté du lutrin. Il prend une grande respiration et se remet à parler.

—Je vous demande d'être patients encore quelques minutes, ensuite vous

pourrez retourner en classe. À la suite de plusieurs incidents malencontreux, l'équipe de direction ainsi que la congrégation des sœurs de la Charité de Sainte-Anne, en collaboration avec le comité de parents et le conseil d'administration du collège, avons pris la décision d'apporter certains changements majeurs au règlement de l'école.

Ses paroles créent un effet instantané. Tout le monde se met à chuchoter, saisi par la panique.

— S'il vous plaît, s'il vous plaît ! Un peu de calme ! Ces nouvelles mesures ont pour but d'améliorer la qualité de vie des étudiants ainsi que leur sécurité. À partir de maintenant, il sera interdit de…

Un claquement assourdissant retentit, et puis POUF ! c'est le noir complet.

L'auditorium est plongé dans une noirceur opaque. Je ne vois plus rien. J'entends juste la commotion autour de moi, la rumeur effrayante de trois cents élèves qui se mettent à parler en même temps.

QUATRE

Ma vue s'habitue à peine à la noirceur qu'un buzz électrique se fait entendre. Tout à coup, les lumières de secours s'allument et diffusent un éclairage rougeâtre de chaque côté de l'auditorium. Je regarde autour de moi pour essayer de voir ce qui se passe, mais l'alarme éclate à travers la salle de spectacle.

C'est le chaos.

Monsieur Valcourt se met à crier à tout le monde d'évacuer. De la scène, il gesticule démesurément pour faire comprendre à tous les élèves qu'il faut sortir de l'auditorium dans le calme. Je me lève aussitôt. Au fond, près de la porte d'entrée, sœur Denise dirige l'évacuation. J'aperçois Marianne et Gabrielle qui se faufilent par l'issue. D'instinct, je m'élance à leur poursuite, mais je suis aussitôt stoppé par la fille qui était assise à côté de moi et qui me rentre dedans de plein fouet.

— OUCH ! crie-t-elle par-dessus l'alarme en se frottant le front.

Elle me lance un regard exaspéré en pointant du doigt derrière moi. Je me retourne pour constater que le reste de ma rangée a déjà emprunté la sortie de secours située à côté de la scène. Trop tard, je n'arriverai pas à rattraper Gab et Marianne. Je me dépêche de rejoindre l'extérieur après avoir laissé passer le vieux concierge, Marcel, sur qui s'appuie sœur Murielle qui marche péniblement.

Le soleil m'aveugle temporairement. Je me demande si Anthony est déjà sorti ou s'il est encore pris à l'intérieur, au milieu des élèves qui se bousculent pour fuir l'alarme tonitruante qui continue de retentir sur le terrain de l'école.

Un bref tour d'horizon et je réalise que je suis derrière le collège. Un peu plus loin, le grand chêne au pied duquel nous avons si souvent passé nos pauses se dresse majestueusement. Avec ce qu'Anthony m'a dit ce matin, j'ai bien peur que nos midis à végéter ensemble avec Gabrielle deviennent chose du passé. Ça me frappe : plus rien ne sera pareil à présent.

— Excuse-moi…

Je sors de ma rêverie. Alors que les élèves et le personnel continuent de s'éparpiller sur le terrain de l'école, je suis planté là comme un zombie sans remarquer que la fille que j'ai percutée à l'intérieur se tient juste à côté de moi.

Je croise son regard et je suis immédiatement sonné, comme si tout autour de moi venait de disparaître. Même l'alarme semble avoir diminué d'intensité. Ses

grands yeux bleus me transpercent… La seule personne qui m'a fait cet effet-là dans ma vie, c'est Marianne Roberts. Ça me déstabilise sur le coup, mais je me secoue.

— Hey… Salut.

Je ne la connais pas. Je ne crois même pas l'avoir déjà vue avant. Il faut dire qu'avec nos uniformes, ça devient parfois difficile de nous différencier. Mais personne n'a les cheveux roux comme ça à Anna Caritas. Ils ont presque l'air rouges et, sous les rayons du soleil, on dirait qu'ils s'enflamment.

— Salut, me dit-elle. T'es dans mon groupe, je pense… avec monsieur Ben ?

— Oui, oui, ça se peut.

D'un geste plein d'assurance, elle me tend la main.

—Je m'appelle Emily. C'est ma première journée ici.

— William, que je réponds en lui serrant la pince. William Walker.

Nos mains restent liées pendant une éternité. Elle me l'agrippe vigoureusement et la secoue comme si j'étais un président ou quelqu'un d'important. Emily… Quel genre de fille serre la main de ses camarades de classe ?

—Je sais pas trop ce qu'il faut qu'on fasse en cas d'évacuation…

— Ah ouin, j'imagine, hein ? Euh… ben, suis-moi ! C'est pas très compliqué. Faut juste s'éloigner du collège le plus possible et se diriger vers le devant de l'école pour attendre la suite.

— OK… et c'est où, ça, le devant de l'école ?

J'éclate de rire. Son visage pâle s'empourpre et elle baisse les yeux en souriant timidement. Je lui fais signe de ne pas s'en faire et de me suivre. Nous marchons en suivant les autres pour contourner la bâtisse. Au loin, déjà, le son des sirènes commence à parvenir jusqu'à nous. Il ne semble pas y avoir de fumée en vue, c'est déjà ça de gagné. Cependant, à voir l'expression de panique qu'affichait monsieur Valcourt quand il criait aux gens de sortir, il ne s'agit pas d'un simple exercice d'évacuation. Il avait l'air presque choqué par la panne de courant.

Le silence entre Emily et moi devient gênant. J'essaie de trouver quelque chose d'intelligent à dire, mais tout ce qui sort de ma bouche c'est :

— Ça fait que… t'es nouvelle, hein ?

— Ouais, c'est ça.

Échec lamentable. Je retente ma chance.

— T'es pensionnaire ?

— Non. C'est ça que mes parents voulaient, mais y avait plus de place.

— Ça fait que t'habites à Saint-Hector ?

— Ouaip… Mes parents ont loué l'appartement au-dessus de la buanderie, sur le chemin des Français.

Je connais cette buanderie, même si je n'y ai jamais mis le pied. Le chemin des Français est la prolongation de la rue Principale. Gabrielle habite à deux pas de là avec sa mère. Ce n'est pas le plus beau coin de Saint-Hector. Les maisons sont vieilles et, pour la plupart, mal entretenues. La majorité des jeunes qui résident dans les édifices à logements du sud de la ville ne fréquentent pas Anna Caritas. Plus jeunes, Anthony et moi évitions toujours de passer par là, entre autres parce que Lalancette et sa bande patrouillaient dans les environs, et ils étaient toujours d'attaque pour nous faire passer un mauvais quart d'heure. On a tous été soulagés quand on a su qu'ils avaient été refusés au collège.

— T'allais où, avant ?

— Je… en fait j'allais nulle part. J'ai passé trois ans en voilier avec mes parents, c'est ma mère qui nous faisait l'école.

Ah. C'est ce genre de fille là, que je me dis. Le genre de fille dont les parents ont les moyens de voyager pendant trois ans autour du monde sur un bateau. Le genre de fille qui a grandi dans la ouate et qui a toujours eu tout ce qu'elle désirait. Le genre de fille qui aurait eu sa place au pensionnat, avec le reste des gosses de riches. Une partie de moi est déçue. Une autre partie se demande pourquoi ses parents ont choisi le pire quartier de la ville pour venir s'installer à Saint-Hector.

— Trois ans en voilier, hein ? Wow !

— Bof, c'est pas aussi cool que ça a l'air… Toi ? T'es pensionnaire ?

— Moi ? Ha ! ha ! ha ! Non ! Moi, je suis né ici.

— Oh.

— C'est correct, tu peux dire c'que tu penses. J'le prendrai pas mal.

— Non, non… c'est pas ça. C'est juste que… ben… peut-être que tu pourrais me faire connaître un peu la place ? Ça fait juste trois jours qu'on a emménagé et j'ai aucune idée des endroits *cool* où aller.

Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire à nouveau.

— C'est Saint-Hector… Y a aucun endroit *cool* où aller ! Fais-moi confiance là-dessus !

Nous rejoignons le reste des élèves qui s'entassent le long de la route 33 et qui regardent avec intérêt l'arrivée de deux camions de pompiers. Sur la rue Principale, les curieux commencent à sortir des commerces pour zieuter ce qui est en train de se passer. Une horde de véhicules d'urgence, pour une seconde fois en quelques jours, c'est assez rare par ici.

— Will ! Je te cherchais.

Anthony arrive derrière moi et m'attrape par les épaules en fixant le collège comme si c'était la chose la plus fascinante qu'il avait vue de sa vie.

— L'année commence raide ! lance-t-il avec le sourire.

— Mets-en ! Valcourt était su'l'bord de la crise cardiaque ! Fausse alerte, tu penses ?

— Bah ! Ces vieilles bâtisses-là, c'est toujours la même affaire ! Rappelle-toi l'année passée quand l'alarme de feu est partie toute seule, genre dix fois dans la même semaine ! Si Valcourt avait pu expulser tout le monde, cette fois-là, j'pense qu'il l'aurait fait !

J'avais oublié ça. Par contre, quand c'est arrivé au printemps dernier, jamais le courant n'a été coupé. Même lors des pires tempêtes hivernales, l'électricité d'Anna Caritas tient bon, à notre plus grand désarroi.

— Est-ce que ça va être long, tu penses ? me demande Emily.

— Naaan, ça devrait pas. Si y avait le feu quelque part, on le verrait.

Anthony regarde vers Emily en haussant les sourcils.

— Salut, lui dit-il. Moi, c'est Anthony.

— Emily, lui répond-elle en continuant de fixer l'école.

Si elle m'a serré la main avec enthousiasme quelques minutes plus tôt, elle semble se foutre éperdument de mon meilleur ami. C'est à peine si elle lui a adressé un regard depuis qu'il est arrivé.

Je suis tellement occupé à inspecter les environs que je ne vois pas Maddox s'approcher de nous avec Lohan et Justin. J'espère qu'ils passeront tout droit, mais ils s'immobilisent. Maddox esquisse un sourire mesquin en nous dévisageant.

— J'vois que t'as retrouvé ton p'tit *chum*, Anthony !

— Écrase, Mad ! lui répond mon meilleur ami.

— Relaxe, *man* ! C'est juste une *joke*. T'as l'air en *shape*, Walker !

— C'est William, mon nom.

J'ai le goût de le frapper. Je ne sais pas pourquoi, ça me prend soudainement. Son petit air arrogant, son ton méprisant, son attitude de vedette… ça me pue au nez ! Pourtant, la première fois que je l'ai rencontré, il m'avait semblé plutôt sympathique, malgré le fait qu'il soit un ancien pensionnaire et le joueur étoile des C.A.C. Malabars. Je m'étais dit que si Anthony était ami avec lui, il ne pouvait pas être complètement taré. Mais plus le temps a passé, plus il m'est apparu désagréable.

Justin Chen s'avance vers moi et me présente son poing fermé en replaçant une mèche de ses cheveux longs derrière son oreille.

— Ça va, William ? Tu te souviens de moi ?

Si je me souviens de lui ? J'étais là le jour où il s'est jeté en bas du toit de l'école. J'ai beau avoir vu des objets flotter de façon inexpliquée autour de moi et exorciser un démon au milieu d'un ciné-parc abandonné… le saut dans le vide de Justin Chen, ça demeure une des choses les plus bizarres dont j'ai été témoin dans ma vie.

Voyant que je ne lui rends pas son *fist bump*, Justin me donne un coup « amical » sur l'épaule.

— Salut, Justin, que je lui dis froidement. Salut, Lohan.

Lohan me salue timidement de la main. Il a l'air mal à l'aise de se trouver là, comme si on l'avait forcé à venir nous voir. Justin continue de me fixer, c'en est presque gênant.

— Faudrait ben que vous passiez nous voir bientôt au local des Malabars. On a notre propre petit *stash* secret, si tu vois ce que j'veux dire.

Je ne jouerai jamais avec les C.A.C. Malabars. Non seulement je n'ai aucun talent au basketball, mais je ne suis pas capable de blairer la majorité des joueurs de l'équipe. Ils sont tous trop grands, trop beaux, trop vieux… trop intimidants. Je connais ma place à l'école, et elle n'est pas au sein de l'élite sportive, encore moins des pensionnaires.

Je n'ai pas le temps de répondre. En voyant Marianne et Gabrielle arriver, j'ai le souffle coupé. J'ai un mauvais pressentiment. Ce n'est pas une bonne idée de

mettre Maddox face à Marianne. L'an passé, il nous a clairement fait comprendre que c'était inconcevable que nous la fréquentions.

Marianne s'avance d'un pas décidé, la tête haute, tandis que Gabrielle semble vouloir s'enfuir en courant. Ça me traverse l'esprit que c'est peut-être la première fois qu'elle revoit Anthony depuis le début de l'été. J'ai envie de prendre Emily par la main et de l'emmener loin, très loin de cette scène. Qu'est-ce qu'elle va penser de moi après ça ?

Maddox suit mon regard et, en apercevant Marianne, il se tourne vers Justin pour siffler entre ses dents.

— *Witch alert ! Witch alert !*

Marianne s'arrête devant le groupe et fusille Maddox des yeux. Elle est tellement froide que j'ai l'impression que le vent se lève autour d'elle. Ça semble amuser Maddox au plus haut point. Il forme une croix avec ses deux index et se tortille en criant :

— Nooon ! S'il vous plaît ! *Vade retro ! Vade retro !*

Lohan et Justin explosent de rire, rapidement suivis par Maddox qui, visiblement, se trouve hilarant. Marianne continue de le confronter en silence, les bras croisés. Moi, je suis hypnotisé par elle. Elle a l'air d'avoir maigri depuis le mois de juin. Ou peut-être qu'elle a simplement grandi un peu, dur à dire. Ses cheveux ont allongé, du moins. J'essaie de déceler une mèche rebelle qu'elle aurait teinte d'une couleur différente, mais on dirait qu'elle a laissé tomber ce style. Elle a toujours les yeux crayonnés de noir, par contre, ce qui ne fait qu'accentuer leur vert perçant.

Marianne fait un pas en direction de Maddox, qui recule instinctivement comme s'il avait soudainement peur d'elle.

— T'sais, Gauvin, tu peux ben dire ce que tu veux. Ça impressionne personne. Pour moi, tu vas toujours être le p'tit gars qui pleurait en secondaire un parce que ses ti-z-amis avaient dessiné des pénis sur sa face pendant qu'y dormait.

Maddox fronce les sourcils et regarde Marianne méchamment. J'oubliais que Maddox, étant plus vieux que nous d'un an, a connu Marianne à sa première année à Anna Caritas. Il était là quand les policiers l'ont escortée hors de l'école à la suite du décès de son père dans des circonstances obscures.

Justin agrippe Maddox par l'épaule.

— Viens-t'en, Mad. On n'a pus rien à faire, ici.

Maddox repousse la main de son ami d'un coup sec en continuant de soutenir le regard amusé de Marianne. On dirait qu'il cherche quelque chose à répliquer, mais il reste figé là, complètement sous le choc de ce qu'elle vient de lui balancer.

Lohan et Justin se retirent tranquillement de reculons, espérant que Maddox les suive. Lohan semble plus mal à l'aise que tout à l'heure. Même s'il n'a probablement jamais parlé à Marianne Roberts de sa vie, les rumeurs à son sujet ont dû parvenir à ses oreilles. C'est sans doute suffisant pour qu'il craigne de se retrouver en sa présence.

Maddox ouvre la bouche, mais avant qu'il puisse dire quoi que ce soit, Marianne s'avance un peu plus près de lui.

— Dégage, Gauvin ! Tu sais de quoi j'suis capable…

Il se dépêche d'aller rejoindre ses deux acolytes qui sont déjà à quelques mètres de nous. Avant de baisser la tête et de continuer son chemin, il se retourne et me lance un regard haineux, comme si tout ça était de ma faute.

Marianne les observe en train de s'éloigner pendant un moment, puis elle se tourne vers Emily, Anthony et moi. Gabrielle, qui a préféré rester en retrait, vient nous rejoindre timidement. Si je l'avais trouvée confiante et sûre d'elle-même deux jours auparavant, elle me donne plutôt l'impression de vouloir s'effacer aujourd'hui.

— Salut, vous autres ! s'exclame Marianne comme si rien ne s'était passé. Mon Dieu, changez d'air, on dirait que vous venez de voir un fantôme !

C'est pourtant l'effet que ça me fait… Qu'elle soit devant moi ainsi me semble irréel. J'ai passé mon été à penser à elle, à rejouer dans ma tête le moment où nous nous sommes embrassés dans sa voiture. La voir en chair et en os, aussi belle et mystérieuse, me déstabilise.

Anthony, de son côté, a les yeux rivés sur Gabrielle. Les mains dans les poches, le dos courbé, il contourne Emily et moi pour se retrouver à côté d'elle.

— Est-ce que je peux te parler, deux minutes ? lui souffle-t-il, la voix chevrotante.

Gab lève les yeux vers lui. Juste le regarder a l'air douloureux pour elle. Elle hoche la tête et les deux s'en vont sans nous porter la moindre attention. Je ne sais pas pourquoi, je panique à l'idée de les voir s'éloigner.

Emily tend la main vers Marianne.

— Salut. Moi, c'est Emily.

Marianne me jette un coup d'œil espiègle. J'ai l'impression qu'elle lit en moi comme dans un livre ouvert. Elle lui serre la main poliment.

— Enchantée, Emily. Moi, c'est Marianne. Première journée ?

— Oui, répond-elle en riant nerveusement. Ça commence bizarre, j'trouve.

— Ah ! À Anna Caritas, tout est toujours un peu bizarre, tu vas voir…

Je ne sais plus où me mettre. J'aurais tant de choses à dire à Marianne, tellement de questions à lui poser. Je ne veux pas la mettre au pied du mur devant Emily. D'un autre côté, c'est un peu déplacé de laisser la nouvelle seule alors qu'on vient à peine de faire connaissance.

Marianne, qui semble déceler mon malaise, me sourit tristement en me donnant un petit coup du revers de la main sur la poitrine.

— T'as l'air bien, Walker… J'suis contente de t'voir. On se jase après l'école ?

— Ouais, OK.

— OK… Salut, vous deux ! À plus !

Marianne nous laisse. Je sens mes jambes faiblir, on dirait que le sol est en train de s'écrouler sous mes pieds. Comment quelqu'un peut-il me rendre si heureux et si triste en même temps ?

Emily attend que Marianne soit disparue parmi la foule d'élèves pour se tourner vers moi et me dire :

— Wow ! C'est ton amie, elle ? Elle est tellement belle !

— Ouais… Bon… « amie », c'est un grand mot. Disons que je la connais. Elle gardait mes petites sœurs quand j'étais au primaire.

Ce n'est pas faux. Je n'ai pas menti. Je préfère lui dire cela plutôt que lui raconter tout le reste. C'est plus simple comme ça.

— Elle a l'air *cool*, quand même !

— Elle est… spéciale. Mettons que si tu veux que tes trois prochaines années ici se passent bien, tu devrais éviter de répéter ça à quelqu'un d'autre.

— Qu'est-ce qu'elle voulait dire quand elle a dit : « Tu sais de quoi j'suis capable » ?

Je ne sais pas quoi lui répondre. En fait, je n'en ai aucune idée. Il y a tant de choses que je ne connais pas à propos de Marianne Roberts.

Les pompiers et les policiers commencent à sortir de l'école. Au loin, monsieur Valcourt parle avec l'un d'eux en gesticulant furieusement. Au bout d'un moment, notre directeur se dirige vers sœur Denise, qui se trouve devant le parterre de fleurs avec la majorité du corps enseignant de l'école.

Un grand garçon surgit derrière nous et pose ses mains sur les yeux d'Emily. Celle-ci sursaute en poussant un petit cri aigu. Elle se retourne immédiatement vers lui et lui donne une bonne poussée. Il trébuche en ricanant.

— Niaiseux ! Tu m'as fait peur !

— Je l'sais ! s'écrie-t-il en riant de plus belle.

Il est plus grand qu'elle. Plus grand que moi. Ses boucles châtaines vont dans tous les sens et encadrent parfaitement son visage pâle qu'on dirait sculpté dans du plâtre. Sa voix est grave et radiophonique.

Il prend Emily dans ses bras. Son sourire est si large qu'il a l'air de poser pour une pub. J'ai l'impression de l'avoir déjà croisé quelque part, mais je n'arrive pas à me rappeler où. Tout ce que je sais, c'est que, à côté de lui, je n'ai aucune chance avec elle.

Emily se défait de son étreinte et pointe son pouce dans ma direction.

— J'te présente William. Sans lui, je serais sûrement encore en train d'errer sur le terrain de l'école à me demander où aller.

Le grand gaillard me serre la main vigoureusement en continuant de me sourire comme c'était le plus beau jour de sa vie.

— Hey ! Salut, William ! Moi, c'est Emrik. Emrik Roch.

— Salut, Emrik Roch ! T'es son *chum* ?

— Ha ! ha ! Non, vraiment pas ! J'suis son frère.

Emily éclate de rire. Je me sens stupide. Évidemment que c'est son frère ! Ce serait fou qu'elle se soit déjà fait un *chum* à sa première journée !

— Je vous dérange pas plus longtemps, dit Emrik. Je voulais juste être sûr que t'étais correcte.

— Franchement, pour qui tu m'prends ?

— J'te connais, c'est tout ! *Hasta pronto !*

Emrik s'élance sur le trottoir en direction du cimetière. J'ai soudainement un

intérêt particulier pour mes souliers. Emily doit me prendre pour le pire des abrutis.

— T'es pas le premier à penser ça, me confie-t-elle. On a beau être jumeaux, on ne se ressemble pas pantoute. Tout le monde nous prend pour un couple !

— Vous êtes jumeaux ?

— Han han. J'aurais aimé mieux avoir une sœur, mais ça a l'air que j'suis pognée avec lui !

Je ris nerveusement. Elle me fait un sourire magnifique. Ses grands yeux bleus scintillent. Je viens à peine de la rencontrer et déjà, j'ai envie de passer plus de temps avec elle. Au moins, nous sommes dans le même groupe. C'est suffisant pour me rassurer à propos de l'année qui s'en vient. Ça rachète le fait que ni Anthony ni Gabrielle ne sont dans mes cours.

Devant l'école, les professeurs sont en train de former une ligne droite. Sœur Denise, un porte-voix devant la bouche, nous somme d'aller nous mettre en rang face à notre tuteur respectif qui nous dictera la suite des choses. Bruyamment, tous les élèves se mettent en mouvement et bientôt, le devant du collège est envahi par des centaines d'adolescents surexcités.

Emily m'entraîne à travers la foule. Monsieur Ben se trouve tout près de l'entrée de l'aile ouest. D'où nous sommes, je peux déjà constater que la majorité de ma classe se tient en file devant lui. Nous rejoignons le rang à la hâte au milieu des chuchotements. Tout le monde se demande comment va se dérouler le reste de la journée.

Monsieur Ben passe à côté de nous en comptant tout bas le nombre d'élèves pour s'assurer que nous sommes tous présents. Il revient se positionner face à nous et tape dans ses mains pour attirer notre attention.

— OK, lance-t-il en projetant sa voix. Les cours sont suspendus pour la matinée. Au signal de sœur Denise, nous allons CALMEMENT retourner dans notre local pour que vous puissiez récupérer vos choses. Les pensionnaires sont priés de rejoindre leurs espaces de vie communs jusqu'à nouvel ordre. Les autres peuvent rentrer chez eux. Sauf avis contraire, les cours vont reprendre cet après-midi à l'heure prévue. Est-ce que tout le monde a bien compris ?

Au fur et à mesure que les tuteurs informent les élèves, les voix s'élèvent de partout. Tous semblent sous le choc. Les cours sont suspendus ? C'est une première depuis que je fréquente le collège.

Un élève en avant de moi s'écrie :

— Est-ce qu'on sait ce qui est arrivé ?

Tout le monde se tait en attendant la réponse de notre prof. Monsieur Ben soupire et déclare :

— La direction veut juste s'assurer que tout est en ordre… Il semblerait que l'alarme a été déclenchée manuellement. On cherche encore à comprendre ce qui a pu se passer. Pour l'instant, je vous demande de montrer l'exemple et de ne pas traîner inutilement dans l'école. OK ?

Sœur Denise se dirige vers nous. Nous regardons en silence les premiers groupes pénétrer dans le collège par l'entrée de l'aile ouest. La religieuse chuchote quelque chose à l'oreille de monsieur Ben. Celui-ci fronce les sourcils avant de nous faire signe de le suivre, alors que sœur Denise poursuit son chemin vers le rang suivant, mené par l'austère madame Garcia.

Arrivés au quatrième étage, nous nous dépêchons de récupérer nos effets personnels. J'en profite pour jeter un coup d'œil à mon téléphone. Rien. Seulement quelques textos d'Anthony, envoyés une heure plus tôt, probablement juste après l'évacuation.

WTF ? REJOINS-MOI À NOTRE SPOT.

MAN T'ES OÙ ?

WILL ? ? ?

Je fourre mon cellulaire dans la poche arrière de mon pantalon et j'enfile la bandoulière de mon sac autour de
mon cou. Je passe à côté de Sabrina qui discute avec monsieur Ben devant le tableau blanc.

— Moi, je peux pas retourner chez nous à pied, lui dit-elle, inquiète.

— Reste avec moi, on va aller voir où tu peux t'installer en attendant…

Je souris en apercevant Emily qui m'attend à la sortie du local. Elle me propose de faire un bout de chemin avec moi, si ça me tente. Je hausse les épaules de façon désinvolte, histoire de paraître relax, mais de l'intérieur, je jubile. Au diable Anthony, Gab et Marianne ! Ils m'ont abandonné tout l'été, alors c'est à mon tour de ne penser qu'à moi.

Nous arrivons devant l'escalier qui mène au premier étage de l'aile ouest quand Emily m'arrête en m'attrapant le bras.

— Je vais juste aller aux toilettes vite vite. Tu m'attends ?

— Ouais, pas d'problème. Je vais être ici.

Je m'adosse au mur de béton pendant qu'elle s'enfonce dans le corridor de

droite, vers les toilettes des filles qui se trouvent à côté des laboratoires de science. Quelques élèves de mon groupe me saluent d'un mouvement de la tête en passant devant moi avant de dévaler les marches. À ma gauche, le reste des élèves de ma classe se dirigent vers l'aile est pour aller rejoindre les unités de vie des pensionnaires en passant par les vestiaires de la palestre.

Je vois monsieur Ben et Sabrina sortir de la classe, quand tout à coup, je réalise que quelqu'un est en train de hurler. Un frisson me parcourt la colonne vertébrale. C'est un hurlement de panique… de terreur.

Je tourne le coin du corridor juste à temps pour voir Emily sortir des toilettes à reculons, une main sur la bouche. Alors qu'elle tombe sur le plancher, je me rue vers elle. Derrière moi, un bruit de pas précipités, sans doute monsieur Ben et Sabrina. Mon prof crie quelque chose, mais je n'entends pas. Je m'arrête près d'Emily dont le visage est inondé de larmes. Elle respire difficilement entre ses sanglots.

— Emily ? Emily, ça va ?

Elle a l'air horrifiée. J'essaie d'attraper son regard, mais elle ne fait que secouer la tête en gardant ses yeux exorbités fixés sur la porte des toilettes des filles. Monsieur Ben arrive en courant à notre hauteur, suivi par Sabrina Viau qui reste en retrait en nous dévisageant.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? nous demande-t-il, en panique.

Il s'accroupit de l'autre côté d'Emily en posant une main dans son dos. Il lui demande ce qu'elle a, si elle va bien. Elle est tétanisée. Notre tuteur lève les yeux en direction de Sabrina et, d'un geste de la main, lui ordonne d'aller chercher de l'aide.

Je me redresse. Pendant que monsieur Ben essaie de calmer Emily, je m'approche lentement de la porte des toilettes. Mon cœur bat si violemment que j'ai l'impression qu'il s'apprête à défoncer ma poitrine. Je pousse la porte froide avec ma main et j'enclenche le petit mécanisme qui la garde ouverte.

— Qu'est-ce que tu fais ? me lance monsieur Ben, toujours agenouillé à côté d'Emily.

Je ne lui réponds pas. J'entre dans la toilette sans faire de bruit, comme si j'avais peur qu'on entende le son de mes pas sur le carrelage. J'ai à peine dépassé le demi-mur que j'entrevois quelque chose à ma gauche.

Mes jambes flanchent et je me retrouve par terre. Dans la panique, j'essaie de reculer en faisant aller mes mains sur le plancher, mais je suis au pied du mur.

Impossible de m'éloigner. Je voudrais crier, mais je n'en suis pas capable. Ma tête tourne. J'ai mal au cœur.

Monsieur Ben s'élance vers moi en disant quelque chose sur un ton médusé, puis il voit à son tour. Ses bras tombent le long de son corps.

— Oh… Mon Dieu…, murmure-t-il.

Devant nous, le corps inanimé du vieux Marcel est pendu au plafond par les pieds. Il se balance au ralenti de gauche à droite. De son cou entaillé, quelques gouttes de sang s'écoulent pour finir dans l'immense flaque rouge qui brille sous les néons.

Il est mort, que je pense.

Il est mort.

Ses yeux sont grands ouverts, mais il n'y a plus une ombre de vie dans son regard. Le vieux concierge ne fait que fixer le vide, la tête à l'envers, la bouche béante semblant vouloir crier au secours. Sur sa chemise bleu pâle, quelqu'un a pris le temps de tracer grossièrement un symbole avec du sang… avec son sang à lui.

Pendant que les pleurs d'Emily continuent de parvenir jusqu'à moi, une pensée macabre m'envahit : C'est *quelqu'un* qui a fait ça.

CINQ

— William ? William, mon grand, faut que tu t'lèves…

J'aime quand ma mère prend sa voix douce pour me réveiller. Ce qu'elle ne sait pas, c'est que ça fait déjà au moins deux heures que je me tourne et me retourne dans mon lit, incapable de fermer l'œil.

Je ne lui réponds pas tout de suite. La chaleur de sa main posée sur moi me fait du bien. J'aurais envie qu'elle me prenne dans ses bras, qu'elle me berce en me jouant dans les cheveux, comme quand j'étais petit. Mais je ne suis plus un enfant. C'est un luxe dont seules mes petites sœurs peuvent encore profiter. Moi, je suis l'homme de la maison. Maman me l'a dit si souvent que j'ai fini par le croire.

Je grogne un peu pour lui faire comprendre que je vais me lever d'une minute à l'autre. Ça semble la satisfaire. J'attends qu'elle ait quitté ma chambre pour me dresser dans mon lit. Derrière le rideau opaque, la lumière bleutée du matin me confirme qu'il pleut encore. Ça fait deux jours que la météo nous fait subir son mécontentement. *Tant mieux,* que je me dis. Je n'ai pas envie qu'il fasse beau. On dirait que les nuages gris me donnent la permission d'être de mauvaise humeur.

Je tire le rideau péniblement et je laisse la brise froide me caresser le visage. Ça m'apaise un peu. Je suis tellement fatigué, tellement cerné qu'en passant mes mains sous mes yeux, je peux sentir le creux qui s'y est formé. J'ai l'impression que mes globes oculaires vont bientôt sortir de leurs orbites. C'est presque douloureux.

Sans même prendre la peine d'enfiler un t-shirt, je descends les quelques marches pour me rendre dans la salle de bain. Je verrouille la porte, histoire qu'aucune de mes sœurs n'y fasse irruption. Ma mère prendrait la peine de cogner avant d'entrer. Pas elles.

La céramique est froide sous mes pieds. L'air est froid. Je frissonne en essayant d'uriner sans éclabousser autour de la cuvette. Ma mère déteste ça. Elle le reprochait souvent à mon père avant qu'il nous quitte. Je ne sais pas pourquoi je me rappelle ça. Ça va bientôt faire huit ans qu'il a disparu de ma vie. Je me souviens à peine du son de sa voix ou de son odeur. Plus les années passent, plus ça s'estompe. Pourtant, ces petits souvenirs anodins me reviennent de temps à autre. Il me manque, malgré tout.

J'asperge mon visage d'eau glaciale avec laquelle j'ébouriffe mes cheveux. J'essaie de les coiffer avec le bout de mes doigts, mais rien à faire. Ils sont rendus trop longs pour que je réussisse à les faire tenir sur ma tête, mais ils ne sont pas

assez courts pour que je puisse les négliger. J'ignore quelle mouche m'a piqué pour que je décide de les laisser allonger ainsi. Jusqu'à présent, c'est un désastre. Si seulement j'avais hérité de la chevelure de ma mère, je ne serais pas là à me battre contre mon reflet. Il fallait que je me retrouve avec les cheveux cendrés et indomptables de Stephan Walker. J'abandonne. Je fais aller mes doigts dans mon toupet pour l'éparpiller devant mes yeux.

J'ai une sale gueule. Il faudrait que je prenne une douche, que je me lave, que je me rase, ne serait-ce que pour faire disparaître les quelques poils de mon visage qui repoussent toujours de plus en plus vite. Je n'en ai pas la force. De toute façon, personne à Anna Caritas ne va me reprocher mon apparence…

Je n'ai pas envie d'y retourner. Pas envie d'être confronté aux autres élèves. Tout le monde a dû entendre l'histoire maintenant. Ça a dû se répandre aux quatre coins du collège comme une traînée de poudre. C'est toujours comme ça à Anna Caritas. À Saint-Hector en général. Peu importe ce que les gens ont entendu, jamais ils ne pourront comprendre ce qu'Emily et moi, nous avons vécu lundi dernier. Ils n'ont même pas idée…

Les cours n'ont pas repris en après-midi, cette journée-là. La Sûreté du Québec, qui en avait déjà plein les mains avec l'incendie du cimetière, a envahi le collège. L'école a fermé ses portes pendant trois jours. Même les pensionnaires, paraît-il, n'ont pu entrer dans l'établissement. Ils ont été confinés à leurs unités de vie, adjacentes à l'école, obligés de manger leurs repas dans leurs salles communes respectives au lieu de la cafétéria.

Je n'étais pas là lorsqu'ils ont transporté le cadavre du vieux Marcel vers l'ambulance. Anthony m'a dit qu'il devait bien y avoir des centaines et des centaines de curieux amassés sur le bord de la route devant l'école. À peine une heure a suffi pour que Saint-Hector soit envahi par une horde de fourgonnettes aux couleurs de toutes les stations de télévision. Partout dans le centre-ville, les journalistes se sont imposés sur les trottoirs avec leurs grosses caméras et leurs micros.

Je n'étais pas là non plus lorsque Emily a quitté le terrain de l'école, escortée par deux ambulanciers. Anthony m'a dit que son frère, Emrik, a causé toute une scène en essayant de les convaincre de le laisser partir avec elle. Anthony croit avoir entendu un des inspecteurs dire à monsieur Valcourt qu'elle était en état de choc. J'aurais dû l'être aussi…
Est-ce que c'était normal que je sois resté en pleine possession de mes moyens après avoir vu ce que j'ai vu ? Est-ce que les événements du printemps dernier m'ont rendu insensible au point que je ne sois pas traumatisé par l'image horrible du concierge pendu dans les toilettes, vidé de son sang ?

Je n'étais pas là non plus quand les policiers sont arrivés sur les lieux. Une fois sorti de sa torpeur, monsieur Ben m'a éloigné de force des toilettes des filles. J'étais encore en train de vomir dans une poubelle du corridor quand sœur Denise et monsieur Valcourt sont venus à notre rencontre, rapidement suivis par Carl Bujold, l'inspecteur de la Sûreté qui avait pris la parole devant nous quelques heures plus tôt. C'est lui qui a constaté ce que nous venions de découvrir dans les toilettes du quatrième et qui a empêché les autres d'y entrer. Il a simplement demandé à sœur Denise et à monsieur Ben de nous emmener immédiatement, Emily et moi, au secrétariat, avant de se mettre à parler rapidement dans le *talkie* qui était accroché à son uniforme.

Sœur Denise n'arrêtait pas de demander à monsieur Ben ce qui s'était passé, mais celui-ci n'était pas capable de s'empêcher de sangloter tout en tenant Emily fermement par les épaules. C'est moi, au bout d'un moment, qui lui ai balancé la nouvelle. « Monsieur Marcel est mort. Il y a quelqu'un qui lui a tranché la gorge », que je lui ai dit calmement, comme si je lui apprenais qu'on annonçait une tempête de neige.

Ils ont emmené Emily dans le bureau de Valcourt. Moi, ils m'ont installé dans un petit local adjacent au bureau de sœur Denise, parmi les imprimantes et les photocopieurs. J'ignore combien de temps j'y suis resté. Dix minutes, deux heures… Tout est possible. Pendant que tout autour de moi semblait se dérouler au ralenti, mon cerveau allait à mille kilomètres-heure. Je ne pouvais m'enlever de la tête l'image du vieux Marcel suspendu par les pieds… et ce symbole étrange, dessiné sur sa poitrine, comme une signature. Comme un message. Que pouvait-il signifier ? Qui dans l'école avait bien pu commettre un pareil crime ? Quelques heures auparavant, je l'avais laissé passer devant moi, pour lui permettre d'escorter sœur Murielle à l'extérieur de l'auditorium… Qu'était-il arrivé par la suite pour qu'il se retrouve au quatrième étage ?

Deux ambulanciers sont venus me voir. Un homme et une femme. Leurs visages sont flous, mais je me rappelle leur présence. Ils ont cherché à savoir comment je me sentais et m'ont fait passer quelques tests. Je restais là à les regarder en train de m'ausculter, la mine inquiète. Je leur ai dit que j'allais bien, que j'étais correct. Ils ont semblé décontenancés sur le coup, mais au bout de plusieurs minutes, ils ont laissé entrer les policiers.

Ils étaient quatre dans la pièce à m'écouter. Je ne me souviens pas de ce que j'ai bien pu leur dire ni des questions qu'ils m'ont posées. Je me rappelle seulement l'interrogatoire. J'étais là, dans la minuscule pièce. Pourtant, chaque fois que je me rejoue la scène, j'ai l'impression de la voir de l'extérieur, comme si mon âme avait quitté mon corps.

Quand ma mère est arrivée au collège, il commençait à faire noir dehors. Je me souviens de ça. Je me rappelle les lueurs que les gyrophares rouges et bleus faisaient danser sur les murs. Maman a parlé longuement avec les policiers pendant que monsieur Valcourt se massait le front, atterré. Elle a ensuite insisté pour qu'on m'emmène à l'hôpital de toute urgence. Je n'en avais pas envie, mais je l'ai suivie dans l'ambulance sans protester.

Le médecin m'a prescrit une semaine de repos et m'a donné une ordonnance pour des petites pilules qui, selon ses dires, m'aideraient à mieux gérer mon anxiété dans les prochains jours. Il a dit à ma mère que, selon mon état, après une semaine, il serait sans doute indiqué que je voie un psychologue.

Ça, il n'en est pas question.

Je n'étais pas là, vendredi dernier, lorsque l'école a rouvert ses portes. Anthony m'a dit que l'ambiance était lourde, qu'il y avait des gardes de sécurité dans tous les corridors, à tous les étages. Anna Caritas ressemble désormais davantage à une prison qu'à une école. La direction, accompagnée par sœur Denise, a fait le tour de toutes les classes pour rassurer les élèves et pour leur expliquer comment se dérouleraient les activités à partir de maintenant. Toute la journée, plusieurs élèves ont été convoqués au secrétariat afin d'être questionnés sur leurs allées et venues du lundi précédent.

— C'est une vraie chasse aux sorcières, m'a dit Anthony. Tout le monde dénonce tout le monde, tout le monde est suspect… tout le monde est parano.

Je sursaute lorsque quelqu'un frappe à la porte de la salle de bain.

— William ? Es-tu correct ? Ça fait quinze minutes que t'es là-dedans !

— Oui, oui, m'man…, que je réussis à articuler. Je sors, là !

Elle est morte d'inquiétude. Depuis lundi, elle ne me lâche pas d'un poil. C'est sûrement ce qui me déstabilise le plus. Ma mère s'en est toujours fait pour moi, comme pour Lily et Odile. Nous sommes ses enfants, après tout. Cependant, elle n'a jamais été du genre à surjouer la carte de la mère protectrice. Lorsqu'elle s'est retrouvée monoparentale avec mes deux petites sœurs sur les bras, elle a rapidement mis sa confiance en moi, me traitant davantage en adulte qu'en enfant. La voir me surveiller ainsi est non seulement bizarre, c'est surtout insupportable. À croire que je souffre d'une maladie incurable !

Je me regarde une dernière fois dans le miroir en prenant une grande respiration. Je voudrais être capable de convaincre mon reflet que tout va bien aller, que c'est juste une journée comme les autres, mais même le William qui me dévisage dans la glace sait que ça n'arrivera pas. « On n'a pas tout réglé », m'a dit

Gabrielle au café Chez Madeleine. J'ai beau vouloir chasser cette idée de mes pensées, quelque chose me dit que Gab a peut-être raison.

SIX

— Est-ce que je peux voir ton papier, s'il te plaît ?

Je lève les yeux vers l'agent de sécurité qui se tient droit devant moi, me bloquant le passage. Sans dire un mot, je lui tends la feuille que madame Chabot a signée avant que je quitte son cours et qui me donne la permission de circuler dans l'école. L'homme l'étudie attentivement et plisse les yeux en me dévisageant.

— Tu t'en vas où, comme ça ? m'interroge-t-il.

— Au bureau de sœur Denise, c'est écrit juste là.

L'homme a l'air insulté par mon commentaire. Il me redonne mon formulaire d'un geste brusque et m'ordonne de ne pas traîner. Anthony avait raison, c'est pire qu'un centre de détention. Jamais avant quelqu'un ne m'aurait demandé de justifier ma présence dans les corridors de l'école.

Je poursuis mon chemin vers le rez-de-chaussée. Lorsque la secrétaire a communiqué avec la classe par l'interphone pour me convoquer au bureau de sœur Denise, tout le monde s'est tourné dans ma direction. Une visite là-bas, ce n'est jamais bon signe. Ça veut toujours dire qu'on a un problème. Je suis certain que je n'ai rien à me reprocher et qu'elle désire me voir en rapport avec ce qui s'est passé la semaine dernière, mais j'ai fait semblant d'être inquiet. Après tout, personne n'a l'air d'être au courant que j'étais présent quand on a découvert le vieux Marcel. C'est mieux comme ça.

Anthony est venu me rejoindre ce matin pour qu'on se rende à l'école ensemble. Ça m'a fait du bien de sortir de la maison, de parler d'autre chose. Ma mère a quasiment insisté pour que je reste à la maison encore une journée, mais il fallait bien que je retourne en classe un jour.

En arrivant au collège, j'ai été surpris de constater que personne ne me portait la moindre attention. Aucun élève n'est venu à ma rencontre pour me poser des questions ou pour savoir comment j'allais. J'étais pourtant persuadé que mon retour causerait une certaine commotion, que les rumeurs auraient circulé pendant la semaine.

— Personne le sait, m'a annoncé Anthony en voyant ma stupéfaction. Ils ont juste dit ce qu'ils veulent ben qu'on sache, c'est tout. Si tu m'avais pas tout raconté, je saurais rien, moi non plus.

Je me suis rendu à mon nouveau casier au troisième étage. J'étais en train d'y déposer mon sac de sport quand une petite voix s'est adressée à moi.

— Salut, William…

À trois casiers du mien, Emily m'observait en souriant. Je suis allé vers elle sans penser. J'ai eu le réflexe de la prendre dans mes bras, mais je me suis retenu. Je ne la connais pas vraiment, malgré tout.

— On est presque voisins de casier, on dirait, m'a-t-elle dit.

— Comment tu vas ? Je voulais t'appeler, mais…

— Mais je t'ai jamais donné mon numéro pis on n'est pas encore répertoriés ?

— Ouais, c'est ça…

— Ça va, ça va. J'ai eu l'impression de virer folle un moment donné, mais y m'ont donné des p'tites pilules à l'hôpital. J'pense que ça m'a aidée. Toi ? Es-tu correct ?

— Pareil. Je dors encore mal, par exemple. J'arrête pas de penser à…

— C'est normal… Hey, faut que j'y aille, mais ça serait l'fun qu'on se voie après l'école, si tu veux.

— Oui, ça serait *cool*…

— OK.

— OK.

Nos regards sont restés plongés l'un dans l'autre, comme si le temps venait de s'arrêter, puis elle a fermé la porte métallique de son casier avant de partir vers l'escalier de
l'aile est.

Si personne n'est au courant pour moi, qu'en est-il d'Emily ? Ça commence mal une année dans une nouvelle école, une chose comme ça. Je ne voudrais pas être à sa place. Au moins, elle avait l'air bien… et elle a encore envie de passer du temps avec moi. J'ai beaucoup pensé à elle pendant les jours que j'ai passés à la maison et ça m'a soulagé de constater qu'elle est, comme moi, de retour en classe.

— Je m'en viens voir sœur Denise.

La secrétaire acquiesce et me fait signe d'aller m'asseoir sur un des fauteuils alignés dans le petit corridor, en face du bureau de la religieuse.

— Sœur Denise est déjà avec quelqu'un, ça ne devrait pas être long, monsieur Walker.

Elle sait qui je suis, que je me dis. Ça non plus, ça ne peut pas être bon signe. Heureusement, elle ne me regarde pas comme si je faisais pitié ou que j'étais une pauvre victime.

Je prends place sur le vieux fauteuil en cuir brun, juste devant la porte du bureau. Une vibration se fait sentir sur ma cuisse. Je lance un regard de chaque côté du corridor et, en réalisant que je suis seul, je sors discrètement mon téléphone de ma poche. Mon cœur bondit quand j'aperçois le nom de Marianne sur mon écran.

WILLIAM, J'AIMERAIS ÇA TE PARLER. RÉPONDS-MOI SVP.

Elle m'a texté quelques fois depuis une semaine. La première, c'était pour me dire que Gabrielle lui avait raconté ce qui m'était arrivé et qu'elle était là pour moi. Je ne lui ai pas répondu. Elle m'a ensuite envoyé quelques autres textos que j'ai également choisi d'ignorer. J'ai envie de lui faire comprendre que je suis fâché contre elle, qu'elle ne peut pas juste revenir dans ma vie comme ça, après m'avoir laissé en plan pendant deux mois sans rien me dire. Moi aussi, je peux jouer au silence. Ça va prendre plus qu'un texto pour que je lui pardonne.

Le cliquetis de la poignée de porte me fait sursauter et je range aussitôt mon portable dans ma poche de pantalon. Si on nous permet d'apporter nos téléphones à l'école, il est formellement défendu de les consulter pendant les heures de cours. Même si, techniquement, je ne suis pas en classe, je préfère éviter un sermon de la part de sœur Denise.

La porte s'entrouvre, mais demeure à moitié fermée. Du bureau, je peux entendre sœur Denise s'adresser à quelqu'un d'un ton ferme.

— Je pense que vous en avez assez dit pour aujourd'hui, mon père. Nous reparlerons de tout ça, d'accord ?

— Mais voyons, ma sœur ! Arrêtez de nier l'évidence ! On se connaît depuis assez longtemps pour savoir que ce n'est pas un hasard !

Je reconnais cette voix-là. C'est le père Turcotte, le curé de Saint-Hector. Je le connais depuis que je suis né. C'est même lui qui m'a baptisé. Je ne sais pas de quoi ils peuvent bien parler, mais le curé Turcotte a la voix plus éraillée que d'habitude. J'ai le sentiment que je ne devrais pas écouter, mais c'est plus fort que moi. Sœur Denise baisse le ton et lui répond avec insistance, comme si elle parlait entre ses dents :

— Ce n’est ni le temps ni la place pour paniquer, Nicolas. Prends sur toi.

Je n’en crois pas mes oreilles. Sœur Denise qui tutoie le curé et qui l’appelle par son prénom ?

— Ça recommence, sœur Denise. Je ne suis pas fou. Je sais que tu le sais, toi aussi… pis si on ne réagit pas vite, ça va dégénérer comme la dernière fois ! Il faut que…

Leur échange est interrompu par le BIIIP de l’interphone. La voix nasillarde de la secrétaire parvient jusqu’à moi :

— Sœur Denise, William Walker est arrivé pour votre rendez-vous. Je viens de vous l’envoyer.

— D’accord, merci, Chantale.

Lorsque la porte du bureau de soeur Denise s’ouvre brusquement, je me lève subitement, puis fais mine de me rasseoir.

— Pas la peine de t’asseoir, William, me lance-t-elle. Tu peux entrer.

Le curé Turcotte sort en trombe du bureau et disparaît au détour du corridor. Sœur Denise reste dans l’embrasure de la porte et me fait signe de prendre place sur une des deux chaises qui font face au grand bureau en bois massif derrière lequel elle travaille. Une fois la porte refermée, elle contourne le meuble pour s’asseoir devant moi.

Je me sens nerveux, tout à coup. La dernière fois que je suis venu ici, c’est parce qu’Anthony et moi nous étions amusés avec les personnages de la crèche géante qui se trouvait devant l’église de la ville. Sœur Denise, immensément déçue par mon attitude, m’avait alors imposé trois mois de bénévolat à la salle paroissiale, sous le joug de Turcotte.

La religieuse joint ses mains devant elle, sur son bureau, et se penche vers moi.

— Comment vas-tu ?

— Euh… ça va.

— Oui ? Tu peux me dire la vérité, tu sais… Rien de ce que tu me diras ne sortira d’ici.

— Ne-non. Ça va. Ça me fait du bien de r’venir à l’école.

— C’est bien terrible ce qui est arrivé, William. Je ne te le cache pas, ça m’a beaucoup ébranlée. Je ne l’ai pas vu de mes yeux et j’en fais des cauchemars, alors

je peux m'imaginer que ça doit être spécialement… perturbant pour toi.

Je hausse les épaules en évitant son regard.

— Si jamais tu sens le besoin d'en parler, je veux que tu saches que mon bureau est ouvert pour toi en tout temps. Si tu préfères en parler à quelqu'un d'autre, demande-le-moi et je m'arrangerai pour te trouver de l'aide. Je parle en mon nom, William, la direction n'a rien à voir avec ça… quoique je suis pas mal certaine qu'ils remueraient ciel et terre pour te venir en aide à la suite de cet événement horrible.

Je la remercie du bout des lèvres. Je n'ose pas la regarder en face. Quelque chose dans sa façon de me fixer me donne l'impression que je vais me mettre à pleurer. Je reste évaché sur la chaise à attendre que sœur Denise en vienne au but de notre rencontre. À moins que ce ne soit que ça.

Elle saisit un paquet de feuilles qu'elle fait sautiller sur son bureau pour former une pile bien droite. Elle les relie à l'aide d'une pince en métal avant de les déposer dans un de ses tiroirs. Puis elle tend le bras et attrape une chemise en carton bleue qu'elle ouvre devant elle.

— Bon. Maintenant, passons à la raison pour laquelle je t'ai convoqué ici aujourd'hui. Comme tu le sais sans doute déjà, l'environnement est une priorité à Anna Caritas. Il est donc important pour nous de réduire notre empreinte écologique le plus possible, et c'est pour cette raison que, depuis bientôt dix ans, nous avons instauré un système sévère de recyclage dans l'ensemble de l'établissement. Si certaines écoles se contentent du papier, nous sommes fiers de participer au recyclage de toutes les autres matières possibles.

Elle fait une pause et me fixe à nouveau, comme si elle s'attendait à une réponse. Je me redresse nerveusement sur ma chaise.

— Oui, je sais. Il y a des bacs dans toutes les classes et dans toutes les aires communes.

— Exactement. Nous pourrions facilement embaucher quelqu'un pour s'occuper de ça, mais depuis quelques années, nous avons établi un programme spécial au collège afin de récompenser et de responsabiliser les élèves méritants de l'école. Sous la supervision de… euh… Nous supervisons ces élèves qui, chaque année, sont élus responsables de la collecte des matières recyclables. Je me demandais si c'est quelque chose qui pourrait t'intéresser.

Je ne sais pas quoi dire. Moi ? Un élève méritant ?

— Je sais ce que tu te dis, William. « Pourquoi devrais-je perdre mon temps à

travailler en dehors des heures de classe ? » Je comprends ta réaction. Sache d'abord que nous te verserions un salaire pour effectuer cette tâche. C'est sans doute bien maigre comme rémunération, mais en prime, nous offrons le service de cantine gratuitement pour l'année scolaire aux élèves qui décident de s'impliquer. De plus, c'est le genre de responsabilité qui peut faire très bonne figure dans ton dossier lorsque viendra le temps de t'inscrire au cégep, voire même lorsque tu postuleras pour ton premier emploi.

— OK… mais je comprends pas… Pourquoi moi ?

— Et pourquoi pas ? William, j'avais déjà pris ton nom en note avant… avant ce qui s'est passé la semaine dernière. Est-ce que je crois que ça pourra t'aider à passer au travers ? Certainement. Le travail physique est bon pour le moral, sans compter l'effet de défoulement qui peut en résulter. Mais j'ai décidé de t'offrir le poste parce que j'ai parlé à Serge, qui travaille au service des loisirs de la ville, et il m'a dit grand bien de toi. Il m'a avoué qu'il avait été grandement impressionné par ton professionnalisme et ton assiduité, malgré ton jeune âge. C'est lui qui m'a recommandé ta candidature. Je me souviens aussi du bon boulot que tu as fait à la salle paroissiale, il y a quelque temps. Même si cette tâche t'a été imposée comme punition, tu l'as accomplie avec aplomb et enthousiasme. J'en avais pris bonne note. Alors… qu'en dis-tu ?

Je sors du bureau de sœur Denise en ne réalisant toujours pas ce qui vient de se passer. En moins de temps qu'il n'en aurait fallu pour attacher mes lacets, je me suis vu en train de lui serrer la main et d'accepter de travailler après l'école. À partir de maintenant, deux fois par semaine, les mercredis et les vendredis, je vais faire la collecte du recyclage dans les locaux d'Anna Caritas.

Je fais un arrêt au secrétariat où madame Chantale est en conversation téléphonique avec, j'imagine, sœur Denise qui a attrapé son combiné alors que je sortais de notre rencontre.

— Hmm-hmm. Très bien, ma sœur. Pas de problème.

Elle raccroche et se lève aussitôt pour aller chercher une feuille dans la grande filière au fond de son local. Elle me la tend sans me regarder une seule fois et fouille dans un petit coffre-fort qu'elle garde dans le tiroir du bas de son meuble d'ordinateur.

— Vous devez remplir ça et signer juste en bas. C'est important de bien lire toute la page avant d'apposer votre signature.

Je lis rapidement les divers énoncés et je remplis promptement le formulaire en prenant soin de bien écrire. Je gribouille ce qui ressemble à une signature sérieuse

sur la ligne du bas et je remets la feuille à la secrétaire qui s'empresse de tout vérifier.

— Très bien. Voici les clefs. La plus petite ouvre toutes les salles de l'école, y compris les classes et les locaux comme la cafétéria ou le gymnase. La grosse clef sert à verrouiller les portes principales du collège. Normalement, tu n'en aurais pas besoin, mais depuis le début de l'année, les portes principales doivent être verrouillées en tout temps en dehors des heures de classe, sauf s'il y a quelqu'un de présent pour les surveiller.

Je saisis le petit trousseau, mais la secrétaire semble hésiter à le lâcher. Elle m'observe du haut de ses petites lunettes.

— Je tiens à te rappeler que tu ne dois utiliser ces clefs que dans l'exercice de tes fonctions. Désormais, à partir de dix-huit heures, le système d'alarme se déclenchera automatiquement lorsqu'une de ces portes s'ouvrira, on se comprend bien ?

— Oui, oui, madame. C'était écrit noir sur blanc sur la feuille que je viens de signer.

Elle lâche enfin les clefs et me souhaite une bonne journée.

J'interroge mon téléphone en vitesse. Il ne reste que dix minutes à mon cours de maths. Je prends mon temps pour retourner au deuxième, un petit sourire en coin. Dans le fond de mon sac se trouve le passe-partout qui m'ouvre toutes les portes d'Anna Caritas. Je n'arrive pas à y croire.



Le texte que je dois lire pour mon cours de français devrait être plus important que le paysage, mais je n'arrive pas à me concentrer. Mon regard glisse sans arrêt vers la fenêtre qui se trouve juste à côté de mon pupitre et se perd dans la vue extraordinaire qui s'offre à moi. La pluie semble s'être arrêtée de tomber, mais il fait encore gris dehors. Par la mince ouverture de la fenêtre, ça sent encore l'averse et le froid.

Sabrina, qui occupe le pupitre juste en face de moi, se retourne sur sa chaise et me regarde avec son air hautain.

— Hey, me chuchote-t-elle. As-tu fini le devoir d'anglais ? J'comprends pas trop ce qu'il faut faire…

Je ne daigne même pas diriger mon regard vers elle. Je lui dis simplement :

— Faut que tu mettes les bons verbes bien accordés dans les espaces blancs pour que la phrase ait du sens.

Elle continue de me fixer. Voyant que je ne l'aiderai pas davantage, elle pousse un long soupir et se retourne sur sa chaise. J'ai soudainement l'impression que quelqu'un m'observe. Ça me saisit complètement.

— Hum hum.

Je me redresse sur ma chaise en réalisant que c'est monsieur Ben qui se tient juste à côté de moi. Je ne l'ai même pas vu s'approcher de mon pupitre, trop perdu dans mes pensées et dans le paysage.

— William, la période d'étude sert à avancer dans tes devoirs et tes leçons… pas à regarder le temps qu'il fait dehors.

— Je sais, je sais. Excusez-moi.

— Reste après la cloche, OK ? Je voudrais te parler.

Je retourne à mon texte de français, mais j'ai à peine lu deux phrases que la sonnerie qui annonce la fin de la journée résonne dans la classe. J'enfonce le document au fond de mon sac et je me faufile en vitesse entre les pupitres pour attraper Emily qui est assise en avant de la classe.

— Emily !

— Salut, William… Oh non ! C'est vrai, je t'avais dit qu'on se verrait après l'école ! On peut remettre ça à demain ? J'ai promis à mon frère que j'irais faire des courses avec lui.

— Des courses ? Genre… courir ?

— Ha ! ha ! Non. T'es *cute.* Des courses dans le sens de faire l'épicerie. Mes parents… mes parents sont pas là cette semaine, pis on n'a plus rien dans le frigo… Je m'excuse, William, ça m'est complètement sorti de la tête.

— C'est correct. On a toute l'année pour se voir après l'école.

Emily me sourit et quitte la salle de classe après s'être excusée encore une fois. J'avais hâte de me retrouver seul avec elle, mais je ne peux pas me plaindre. Jusqu'à maintenant, ma première « vraie » journée d'école s'est plutôt bien déroulée. Du moins, beaucoup mieux que je ne l'avais appréhendé.

J'attends que la dernière de mes camarades ait quitté la classe pour m'approcher du bureau de mon professeur.

— Vous vouliez me parler, monsieur Ben ?

— Scott, William. Il faut m'appeler monsieur Scott.

Je savais bien que ça ne durerait pas.

— Vous vouliez me parler, monsieur *Scott* ?

— Oui, écoute… je ne veux surtout pas… Je veux juste m'assurer que t'es correct. Ça doit pas être évident de revenir aussi vite à l'école.

— C'est moins pire que je pensais. Vous… êtes-vous correct ?

Il semble surpris que je lui pose la question.

— Je… oui… m'enfin… je pense, oui. Ce n'était pas ma meilleure première journée au travail à vie, je ne te mentirai pas. Mais j'ai du bon monde autour de moi qui sont là pour me soutenir.

— Tant mieux… c'est ça qu'y faut.

Monsieur Ben reste silencieux, jouant nerveusement avec son crayon. Au bout d'un moment, je finis par lui demander :

— Est-ce que c'est tout ?

— Oh ! Euh, oui. C'était juste ça. Je voulais juste être sûr que ça allait. T'avais l'air distrait tout à l'heure.

— OK. Bonne soirée, monsieur Scott. À demain.

Je n'arrête pas à mon casier. J'ai déjà prévu le coup en traînant mon imper dans mon sac pour la dernière période. Je dégringole l'escalier vers ma sortie habituelle, celle de l'aile ouest. Sur l'heure du midi, j'ai averti Anthony que je ne rentrerais pas avec lui, sans lui dire que c'était pour être avec Emily, mais avec un peu de chance, il est peut-être encore là, à traîner sur le terrain de l'école.

L'air frais me fait du bien. J'inspire un grand coup en fermant les yeux. Même si la journée s'est bien passée, je suis tout de même soulagé qu'elle soit terminée. Je vais rentrer, me faire un gigantesque chocolat chaud et m'effondrer sur le vieux sofa du sous-sol pour regarder la télé, le cerveau au neutre.

— Si j'te connaissais pas, Walker, je commencerais à croire que tu fais exprès pour m'ignorer.

J'ouvre les yeux et elle est là, au pied des marches en pierres. Marianne Roberts, dans son uniforme scolaire, avec ses bottes d'armée noires à *caps* d'acier et

ses cheveux remontés en bataille derrière sa tête. Elle me regarde, semi-amusée, les mains sur les hanches.

— Peut-être que tu m'connais pas, *Roberts*. Ça t'a jamais traversé l'esprit ?

Je file comme une flèche, je la contourne sans la regarder et je m'engage sur le gazon détrempé. Je sais qu'elle va me suivre, je n'ai juste pas envie de demeurer immobile pendant qu'elle me fait la morale.

— *Come on !* Tu vas pas pouvoir m'ignorer tout le temps ! OK ! OK ! J'aurais dû venir te voir avant de partir, je m'excuse ! C'est d'ma faute ! J'ai été conne, c'est vrai, t'as raison ! C'est pas une raison pour te transformer en Sabrina Viau !

Je m'arrête subitement. Sa dernière phrase me frappe de plein fouet, comme si elle venait de me gifler. Je fais demi-tour et je fonce droit sur elle.

— Va donc chier !

— Bon ! Fallait vraiment que je t'insulte pour que tu t'arrêtes ? M'excuser, c'était pas suffisant ?

— Tes excuses, je m'en câlisse ! Ça peut pas racheter mon été de marde ! Ça peut pas effacer ce qui s'est passé entre toi pis moi !

Elle soutient mon regard. Ça me transperce de partout. Ses yeux verts remplis de tristesse et de regrets… La même expression qu'elle a revêtue ce soir-là, dans son auto, pour me dire que jamais elle ne pourrait être avec moi. Je voudrais qu'elle regarde ailleurs, qu'elle baisse la tête en signe de honte.

Mais non.

Elle soutient mon regard.

Je me remets à respirer normalement. Je réalise que je viens de lui crier après devant la poignée d'élèves qui n'ont pas encore quitté le terrain d'Anna Caritas. Je me sens épuisé, comme si soudainement, les sept derniers jours venaient de s'abattre sur mon dos. Je revois monsieur Marcel, Emily, monsieur Ben, ma mère, l'hôpital. Je revis tout en accéléré. Les larmes me montent aux yeux, sans que je puisse les retenir. Je n'ai pas envie de pleurer, pas après tout ce temps, pas devant Marianne, pas ici, comme ça, au milieu de la pelouse de l'école. Mais son regard agrippe le mien et je n'arrive plus à contrôler mon corps.

Marianne s'approche tranquillement de moi et me serre dans ses bras. Je réussis à ravaler mon sanglot, mais une immense sensation de tristesse s'empare de moi alors que je me perds dans son odeur. Elle m'a tellement manqué. Je crois que je n'avais même pas osé me l'avouer à moi-même.

— Je m'excuse, me murmure-t-elle à l'oreille. Si j'avais su… je ne serais pas partie.

Je recule d'un pas en essuyant discrètement mes yeux.

— Pourquoi tu l'as fait, d'abord ?

— J'avais des choses à régler… en dehors de Saint-Hector. Pis je venais de perdre ma job… J'pense pas que j'aurais réussi à m'en trouver une autre pendant l'été… C'est pas à cause de toi ni de ce qui s'est passé, si c'est ça que tu veux savoir. Ça n'a rien à voir.

— Gabrielle dit que…

— Je l'sais ce qu'elle pense. Pis si elle a osé t'en parler, c'est parce qu'elle s'en fait vraiment pour toi… Elle m'a aussi raconté ce qui s'est passé lundi dernier.

La rumeur a donc voyagé, malgré tout.

Gabrielle est venue me rendre visite samedi, malgré les réticences de ma mère qui ne me jugeait pas apte à recevoir des amis chez nous à part Anthony qui fait pratiquement partie des meubles. Celui-ci, désemparé, avait envoyé un message à Gab en lui dévoilant les grandes lignes de ce que j'avais vécu. Elle s'est donc précipitée chez moi pour me faire un câlin et tenter de me réconforter.

— Tu m'accompagnes jusqu'à mon bazou ? me demande Marianne.

Elle me montre du doigt sa vieille voiture brune, stationnée au coin de la route 33 et du chemin du Couvent. Je hoche la tête en silence et je la suis.

— Comment tu vis ça ? me demande-t-elle au bout d'un moment.

— Je sais pas trop… J'pense que je réalise pas encore que c'est vraiment arrivé. C'est comme si j'avais rêvé ça. C'est *weird*, hein ?

— Non. J'pense que c'est même normal. C'est traumatisant, être témoin d'une scène comme celle-là… J'en sais quelque chose.

— J'arrête pas de penser que…

— Faut pas, Will. Faut pas y penser. Je sais pas qui a fait ça, ni pour quelle raison, mais ça te regarde pas, OK ? Cherche pas à comprendre… Ça peut rien t'apporter de bon.

— Tu sonnes comme Gab.

— Ça se peut. Qu'est-ce que ça change ?

— Tu penses que je suis en danger, toi aussi ? C'est ça que t'essaies d'me dire : *de me méfier* ? Vous me prenez pour qui, coudonc ?

— J'ai pas dit ça ! Pourquoi tu réagis de même ?

— J'ai l'impression que tu m'dis jamais rien parce que tu penses que j'pourrais pas comprendre. J'aimerais ça que
tu me fasses confiance. Que tu m'expliques les choses au lieu de toujours prendre des détours.

— J'te fais confiance, Will… Y a juste des choses que j'suis pas prête à te dire… des choses dont j'peux pas parler. Comprends-tu ?

Nous arrivons à sa voiture. Marianne s'adosse à la portière, côté conducteur, et fouille dans son sac pour en sortir ses clefs. Je me positionne devant elle, les bras croisés. Je sais qu'il y a des histoires qu'elle préfère ne pas me raconter. Je comprends. Je voudrais juste qu'elle m'explique pourquoi elle ne *peut pas* sortir avec moi. Je voudrais savoir ce qui l'en empêche.

— Donne-moi du temps, OK ? me dit-elle.

— Du temps pour quoi ?

— Pour faire du ménage dans ma vie… J'veux pas te mêler à mes affaires. J'aurais jamais dû m'immiscer dans les vôtres en premier lieu… Mais ça avait l'air grave pis t'avais l'air tellement impliqué, j'ai pas pu faire autrement. J'ai quand même le *feeling* que j'aurais pas dû vous entraîner là-dedans…

— Pis si j'ai envie, moi, que tu m'entraînes là-dedans ?

— Dis pas ça.

— Tu peux pas venir chambouler ma vie pis juste t'en aller, ça marche pas comme ça !

— Oublie ça, Walker, OK ?

— C'est facile à dire pour toi ! Je dors pus, j'ai tout le temps l'impression que quelqu'un m'surveille, mes deux meilleurs amis sont pus en couple pis j'me sens tout seul comme un cave. Oui, j'ai ignoré tes textos ! Tu veux savoir pourquoi ? Parce que ta pitié pis ta fausse amitié, ben j'en veux pas !

Qu'est-ce qui me prend ? J'ai beau penser mot pour mot ce que je viens de lui balancer en plein visage, ça ne me ressemble pas de perdre les pédales de cette façon-là. Je vois bien que ça lui fait mal, que ça la rend triste. Pourtant, je ne suis pas capable d'arrêter.

Je tente de retrouver mon calme, de respirer normalement. Je m'installe à côté d'elle, adossé à la portière arrière de la vieille auto brune. Il recommence à pleuvoir un peu. Devant nous, le terrain de l'école est maintenant presque désert. Seuls quelques élèves traînent en face de la grande porte principale, au loin.

— Je m'excuse, j'aurais pas dû dire ça…, que je lui dis, la voix tremblante.

— Excuse-toi pas. T'as raison d'être *pissed off*.

Nous restons en silence pendant quelques minutes à écouter le tintement des gouttes de pluie qui s'abattent sur le toit de la voiture.

— Je vais rentrer, moi, avant qu'il se mette à mouiller trop fort…

— Veux-tu un *lift* ?

— Naaaaaan. Je vais marcher un peu, ça va me faire du bien.

J'ai à peine fait quelques pas que Marianne me freine dans mon élan.

— Will ? Est-ce que je peux te poser une question ?

J'attends qu'elle poursuive, mais elle a l'air d'hésiter. J'ouvre les bras en secouant la tête pour lui faire comprendre qu'elle peut bien me demander ce qu'elle veut.

— Prends-le pas mal, là, mais…

— Quoi, Marianne ?

— Ton Emily, là… est-ce que tu la connais bien ?

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Je sais pas… pour savoir. Je la *feel* pas, cette fille-là. Elle a quelque chose de… je sais pas ! Je sais pas comment l'expliquer.

— De quoi tu parles ?

— C'est rien. Laisse faire ! J'ai juste eu l'impression de…

Un crissement de pneus strident vient interrompre la phrase de Marianne. Pendant une fraction de seconde, le vrombissement assourdissant d'un moteur envahit l'air autour de nous. J'ai à peine le temps de regarder par-dessus mon épaule que j'aperçois une voiture noire qui fonce tout droit sur nous à une vitesse folle.

Dans un élan de panique, je me jette sur le côté en agrippant le bras de

Marianne pour l'entraîner avec moi.

La voiture percute l'auto brune et s'enchâsse dans celle-ci pour finir de l'autre côté du chemin dans un fracas démentiel.

Allongé sur la pelouse humide, je sens les ténèbres m'envahir au son d'un klaxon qui hurle en continu.

---

1. Traduction : L'unité dans la nécessité, la liberté dans l'incertitude, la charité dans toutes choses.

SEPT

Le mois de septembre tire déjà à sa fin. Ça paraît, non seulement parce qu'il fait plus froid, mais parce que même s'il fait soleil et qu'il n'y a pas un nuage en vue, l'air demeure frisquet.

— À quoi tu penses ? me demande Emily, assise à côté de moi.

Je sors de ma rêverie et je me retourne vers elle. Elle me regarde en souriant, la tête accotée sur le mur en pierres de l'école.

— Je pense à rien. J'ai juste pas le goût de finir la journée en STE. Tu parles d'un après-midi de marde !

— C'est pas si pire, j'trouve. Ça vaut mieux que de m'faire massacrer au soccer dans le cours à Béchard !

J'éclate de rire. Entre les deux, je choisirais Béchard. Je m'en fous pas mal d'avoir une mauvaise note en éducation physique. Sciences et technologies, ma mère y tient. Si je n'obtiens pas un bon résultat, je risque d'être refusé en chimie et en physique à la fin de mon diplôme, ce qui causerait sans doute une crise cardiaque à ma mère qui insiste pour que je suive ces cours, même si je n'ai aucune intention de faire de grandes études universitaires en sciences pures !

— Tes parents sont revenus ? que je demande à Emily.

— Ils passent la semaine à Saint-Hector, mais ils repartent samedi pour Washington.

— Ç'a l'air de te déranger…

— C'est *weird* chez nous depuis un bout. Emrik et moi, on était toujours ensemble avant. Depuis qu'on habite ici, je le vois presque pus. Y passe ses soirées je sais pas trop où, avec ses nouveaux amis… une bande de caves.

— Ah ! Ça, y en a plein à Anna Caritas !

— Bof, c'est pas tant ses amis qui me gossent. C'est lui. Y est bizarre depuis quelque temps. J'le reconnais pus.

— C'est toujours *rough* les premiers mois dans une nouvelle école, encore plus dans une nouvelle ville. Ça va revenir, tu vas voir.

Emily se rapproche de moi et dépose sa tête rousse sur mon épaule en

soupirant. Je suis immédiatement envahi par une sensation de chaleur qui se répand dans chaque recoin de mon corps. Je perds tous mes moyens quand elle me colle comme ça. Je suis bien.

— Au moins, t'es là, lance-t-elle. Je sais pas c'que je ferais sans toi !

— Bah ! T'aurais pu devenir la *best* de Sabrina, Demetra pis Rosalie.

— Ark ! Mords ta langue, William Walker !

Je ferme les yeux et je penche ma tête vers l'arrière pour la reposer sur le mur de l'école. Même si l'air est frais, le soleil m'apaise. J'ai envie de passer le reste de ma journée ici, avec Emily, à ne penser à rien. Je ne le lui ai pas dit, mais moi aussi je suis content qu'elle soit là. Ça m'évite de penser au reste…

Il se passe quelque chose à Saint-Hector. Inutile de le nier ou d'espérer que ce ne soit que le fruit de mon imagination. J'en suis désormais profondément persuadé : il y a quelque chose qui sévit dans notre patelin. Probablement la même chose qui a vandalisé l'église au printemps dernier et qui a mis le feu au cimetière. Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais j'ai l'impression que ça me colle à la peau, que ça veut s'en prendre à moi. Ça expliquerait sans doute pourquoi je ressens toujours ce regard sur moi… Pourquoi, même à l'école, je ne me sens plus en sécurité.

Ça fait plus de deux semaines que Marianne est absente. Les inspecteurs ignorent toujours ce qui a pu se passer. Ils n'ont retrouvé aucune trace de celui ou celle qui a foncé sur nous. Lorsqu'ils sont arrivés sur les lieux, la voiture qui nous a frappés était vide et les portières verrouillées. Les seuls témoins de l'accident, quelques élèves, étaient trop éloignés pour avoir vu quoi que ce soit d'utile.

Nous y avons échappé de justesse. Si je n'avais pas saisi Marianne à temps, la voiture nous aurait percutés de plein fouet… Nous serions probablement morts sur le coup. Je m'en suis sorti avec une commotion cérébrale mineure, rien de grave. Marianne, elle, a eu un peu moins de chance. En plus des quelques coupures qu'elle a subies au visage, son bras gauche s'est retrouvé sous les roues de l'automobile au moment où celle-ci s'enfonçait dans son vieux bazou : fracture du poignet. Selon les médecins, quelques semaines dans le plâtre et le tout sera réglé.

Quand j'ai repris connaissance, j'étais allongé sur une civière dans une ambulance immobilisée sur le terrain de l'école. J'ai tout de suite paniqué, jusqu'à ce que je voie Marianne à l'extérieur, assise sur le capot d'une auto-patrouille, enroulée dans une couverture. L'inspecteur Bujold était en train de lui parler. De la questionner, sans doute.

— Quelqu'un a essayé de nous tuer, Marianne…, lui ai-je dit plus tard, alors que nous étions tous les deux assis dans la petite salle d'attente.

Pour la deuxième fois en une semaine, je me retrouvais à l'hôpital.

— Je sais, a-t-elle simplement répondu.

Elle n'a rien dit d'autre. Je l'ai sentie se refermer sur elle-même. Elle évitait mon regard. J'aurais voulu que nous allions au bout de notre conversation, mais lorsque ma mère est venue me chercher à l'urgence, Marianne avait déjà filé en douce. Le lendemain matin, elle n'était pas à l'école… et elle n'y est pas revenue depuis. C'est Gabrielle qui m'a informé de sa fracture. J'ai envoyé plusieurs messages à Marianne, mais mes textos sont demeurés sans réponse. À son tour de jouer au jeu du silence.

Je me suis inquiété pour elle au début. Peu importe les sentiments qu'il peut y avoir entre nous, je ne veux pas qu'il lui arrive du mal. Puis, au bout de quelques jours, ma colère est revenue. À quoi bon courir après elle ? Qu'est-ce que ça m'apporte ? J'ai décidé d'enfouir Marianne loin dans ma tête et de me concentrer sur Emily.

Malgré tout, je dors mal. Le moindre bruit étrange au milieu de la nuit me rend nerveux. J'ai beau continuer d'avaler les cachets qu'on m'a prescrits à l'hôpital, je ne dors pas plus de deux heures d'affilée. Je me réveille dans la noirceur de ma chambre et je suis incapable de retrouver le sommeil. Je reste allongé là, à fixer le plafond, à me méfier des ombres qui dansent sur les murs.

Il y a surtout une chose qui me dérange et que je ne suis pas capable de laisser aller. C'est cette phrase lancée par le curé Turcotte à sœur Denise : « Ça recommence… pis si on ne réagit pas vite, ça va dégénérer comme la dernière fois ! »

« Ça recommence »… Que pouvait-il bien vouloir dire par là ?

— Qu'est-ce que tu fais après l'école ? me demande Emily, sa tête toujours sur mon épaule.

— Je travaille…

— Ah oui, c'est vrai. Ton affaire de recyclage.

— Hey ! C'est grâce à ça qu'on vient de manger comme des cochons, tu sauras !

— Ha ! ha ! Ouin, OK. J'avoue que c'est assez *cool* que tu puisses prendre ce que tu veux à la cafétéria… mais c'est poche pareil que tu sois obligé de faire ça.

— Ça me paye un peu… Avec ce que j'ai réussi à ramasser cet été, si je joue

bien mon jeu, ma mère va peut-être me laisser m'acheter un scooter au printemps.

Mon téléphone vibre dans ma poche. Je me tords pour le récupérer et, en activant l'écran, je suis surpris de constater que c'est Anthony qui m'écrit.

YO WILL. TOI + MOI + STAR WARS ? ME SEMBLE QUE ÇA FAIT LONGTEMPS.

Je lui réponds rapidement :

SAMEDI. CHEZ NOUS.

Je suis heureux. Mon meilleur ami me manque. Depuis le début de l'année, Anthony a plongé corps et âme dans le sport. Il passe tous ses temps libres au gymnase de l'école à jouer au volley. Nous marchons toujours ensemble le matin pour nous rendre au collège, il vient me voir de temps à autre durant le week-end, mais il y a quelque chose de différent entre nous. Je sais qu'il déprime à cause de Gabrielle. Il l'aime toujours, c'est évident. Je crois qu'en lui demandant une pause, c'est un peu un ultimatum qu'il lui donnait : elle devait choisir entre lui et Marianne. La réaction de Gab n'a pas été celle qu'il souhaitait.

La cloche qui annonce la fin de notre pause va sonner dans quelques minutes.

Je commence à ramasser mes déchets éparpillés sur le gazon autour. Je lève les yeux en entendant Emily saluer deux religieuses qui passent juste devant nous en marchant vers le collège. Ce sont deux sœurs âgées que je ne connais pas. Je frissonne. Il y a quelque chose chez elles qui me donne froid dans le dos. Il est courant de voir les religieuses se promener sur le terrain de l'école. Après tout, elles habitent la grande maison située au nord de l'établissement et, même si l'école n'est plus officiellement catholique, l'endroit leur appartient toujours. Mais ça me fait toujours un drôle d'effet de les apercevoir si silencieuses… si sereines.

Emily m'aide à me lever. Ma jambe a beau être guérie, elle me fait encore souffrir de temps à autre quand il y a de l'humidité dans l'air. J'enfile mon sac à bandoulière et nous nous dirigeons vers l'entrée qui donne accès à l'aile nord. Ce n'est qu'après avoir fait quelques pas que je réalise que la main d'Emily est toujours dans la mienne. Je fais semblant de rien et je me contente de marcher en souriant.

HUIT

Anna Caritas est silencieux.

En temps normal, j'apprécierais la quiétude du collège après les heures de cours. Je me souviens, l'année passée, quand Gabrielle et moi nous rendions à la bibliothèque de l'école en fin d'après-midi, j'aimais le sentiment que la place nous appartenait. Il ne suffit que d'une dizaine de minutes après les cours pour que soudainement, Anna Caritas se retrouve plongé dans un silence absolu. C'est grandiose et impressionnant. Seulement, depuis ce qui est arrivé à monsieur Marcel, plus le silence est épais, plus ça me donne la chair de poule.

Je pourrais faire comme Luka, le gars avec qui je fais la tournée des locaux, et travailler avec des écouteurs sur les oreilles, mais ça m'isolerait trop. Je préfère sursauter au moindre bruit plutôt que de ne rien entendre.

Depuis la mise en place des nouveaux règlements, Luka et moi sommes les seuls à avoir la permission de circuler librement dans les corridors une fois la journée de classe terminée. Les années précédentes, il aurait été courant de voir des pensionnaires aller et venir à leur guise. De toute façon, la majorité des locaux sont verrouillés à clef lorsque personne ne les occupe. Maintenant, les pensionnaires sont confinés aux unités de vie. Sœur Catherine garde la bibliothèque ouverte jusqu'à 18 heures, mais le seul moyen d'y accéder est la porte d'entrée principale, qui demeure sous surveillance jusqu'à la fermeture officielle de l'école. Les corridors qui mènent au reste du collège sont bloqués par des grilles dont seuls Luka, moi et les personnes responsables avons la clef.

Je commence à m'habituer à la tâche qu'on me demande d'effectuer. Plus je la pratique, plus je suis rapide. Sous les conseils de Luka, je me suis acheté un bidule à la pharmacie de la rue Principale que je fixe à la boucle de ma ceinture. Mon trousseau de clefs y est suspendu au bout d'une corde qui se déroule facilement et qui s'enroule automatiquement une fois relâchée. Ça me permet de déverrouiller les portes plus efficacement et de garder le rythme.

Nous commençons notre tournée au quatrième étage avec chacun un chariot sur lequel se trouvent quatre bacs. Un gros pour le papier et trois autres, plus petits, pour le verre, le plastique et le métal. Je m'occupe de l'aile est et Luka s'attaque à l'aile ouest. En partant du même point dans l'aile nord, nous nous retrouvons dans le corridor principal pour ensuite emprunter l'ascenseur jusqu'à l'étage inférieur. La première fois, nous avons terminé au bout de trois heures. Vendredi dernier, après seulement une heure quarante-cinq, nous étions sortis de l'école.

Je me dépêche de sortir des vestiaires du quatrième. Si l'endroit est angoissant pendant le jour, c'est encore pire quand toutes les lumières sont éteintes. J'ai l'impression que quelqu'un m'attend au détour de chaque rangée de casiers rouges. Je pousse mon chariot vers le prochain local. Au bout du corridor, Luka avance à un rythme hallucinant. Je suis soulagé qu'il ait accepté de prendre l'aile ouest. Je n'aurais pas voulu retourner dans la toilette des filles du quatrième.

Luka Harrisson est en cinquième secondaire. Pensionnaire depuis sa première année ici, c'est le genre de gars qu'on ne remarque pas de prime abord. Si je l'ai déjà croisé dans l'école durant mes deux premières années, je l'ai aussitôt effacé de ma mémoire. Pourtant, il est sympathique. C'est facile d'avoir des préjugés sur les élèves qui fréquentent le pensionnat. Si nous, les Hectoriens de souche, avons tendance à généraliser, il existe tout de même quelques exceptions. Luka en fait partie.

Je connais peu de choses à son sujet, à part ce qu'il a pu me dévoiler lors de nos courts moments passés ensemble. Si jamais Marianne réapparaît un jour, je lui demanderai ce qu'elle sait de lui. Ils sont dans la même année après tout, elle a bien dû le côtoyer un peu. Je ne crois pas, néanmoins, que Luka soit de la même veine que bien des pensionnaires. Il a l'air d'un élève sérieux, qui étudie beaucoup et qui se retrouve assurément avec des notes bien au-delà de la moyenne. À en juger par son apparence, il est de ceux qui ont été acceptés au collège pour leurs résultats académiques plus que pour la richesse de leur famille.

Au lieu de s'arrêter devant l'ascenseur pour m'attendre, Luka continue son chemin pour s'attaquer aux classes que je n'ai pas encore eu le temps de faire.

— Merci, que je lui lance une fois le quatrième étage terminé. Je sais pas c'que j'ai aujourd'hui, je suis *slow*.

— Y a pas de quoi ! On est une équipe ou on l'est pas !

Il me sourit en secouant la tête pour chasser la longue mèche de cheveux bruns qui lui tombe sans arrêt devant les yeux. Nous entrons dans l'ascenseur de justesse avec nos deux chariots. Je déteste ce vieil engin métallique qui doit dater de l'Antiquité. J'ai toujours la sensation que les quatre petits murs se referment sur moi durant l'éternité que ça lui prend pour nous transporter d'un étage à l'autre.

Nous marchons côte à côte pour nous rendre dans l'aile nord. Je l'écoute distraitement parler des différentes écoles auxquelles il compte postuler dans quelques mois. Ce n'est pas que ce qu'il me dit n'est pas intéressant, seulement, j'ai la tête pleine d'Emily. Je n'arrive pas à me défaire de la sensation de sa main dans la mienne.

Nous tournons le coin du corridor pour nous avancer jusqu'aux fontaines d'eau qui se trouvent en plein centre de l'aile nord. Luka s'arrête et s'accoude à son chariot pour continuer de me parler.

— Toi ? Tu penses aller étudier en quoi au cégep ?

— Je l'sais tellement pas ce que j'veux faire dans vie… J'garde mes options ouvertes.

— Ouais, je l'savais pas plus, à ton âge.

Je regarde par la grande fenêtre. On dirait qu'il commence déjà à faire plus sombre. Le ciel est déjà en train de prendre des teintes de rouge et d'oranger. Je m'apprête à démarrer ma ronde quand quelque chose attire mon attention. Je me penche vers la grande vitre pour mieux voir.

— Qu'est-ce que…, dis-je du bout des lèvres.

Luka se positionne à côté de moi, curieux de savoir ce que j'observe de la sorte. Un groupe d'élèves, du moins je pense que ce sont des élèves, s'éloigne en courant du collège vers les bois qui s'étendent au nord d'Anna Caritas. Ils portent des espèces de capes à capuchon et, dans leurs mains, ils tiennent des torches allumées à bout de bras. Ils doivent être une bonne douzaine, peut-être plus, à traverser l'immense terrain pour s'enfoncer dans la forêt.

— Mais qu'est-ce qu'y font là ? que je me demande à voix haute.

Luka se retourne pour agripper son chariot.

— Ça doit être le temps des initiations, affirme-t-il.

— Des initiations ? Initiations de quoi ?

Luka détourne le regard trop tard. J'ai déjà aperçu dans ses yeux qu'il regrette d'avoir dit cela.

— Bah… je sais pas trop. Oublie ça.

— Luka ! *Come on !* Tu peux pas juste me dire ça de même pis pas continuer !

Il semble hésiter à m'en dévoiler davantage. Après un instant à réfléchir, il se penche de nouveau sur son chariot et, un sourire en coin, il chuchote :

— OK, mais faut que tu me promettes de pas en parler à personne !

— Oui, oui, j'te jure.

— Ils font ça deux ou trois fois par année quand ils recrutent des nouveaux

membres. J'pourrais pas te dire ce qu'y font rendus là-bas, mais chaque fois, ils disparaissent pour la nuit pis y reviennent juste quand le soleil se lève.

— Des nouveaux membres ?

— Une espèce de club de riches, ou je sais pas trop quoi. Moi, y m'ont jamais invité. Tout ce que j'ai entendu, c'est des rumeurs. Quand j'étais en secondaire deux, je les ai vus partir avec leurs torches. J'ai ben essayé de les suivre, mais y a des plus vieux qui montaient la garde. Personne n'a jamais rien voulu me dire. La dernière fois que j'ai posé des questions à un des pensionnaires que j'avais vus un soir d'initiation, j'ai appris à mes dépens à me mêler de mes affaires…

Je lance un dernier coup d'œil par la grande fenêtre. Ils ont tous disparu à travers les arbres, ni vu ni connu.

— C'est la forêt des Damnés, par là.

— Ouaip, c'est ça que tout le monde dit. J'y suis jamais allé.

— Ma mère m'a toujours interdit d'aller me promener dans ce coin-là… Quand j'étais p'tit, elle me disait tout le temps que la forêt était hantée pis qu'on revoyait jamais ceux qui osaient y entrer.

— J'ai entendu la même chose… Ça, pis une vingtaine d'autres histoires débiles. Ça fait quatre ans que je suis pensionnaire, pis ça fait quatre ans que la légende se transforme d'année en année. Si tu veux mon avis, c'est juste des conneries que les bonnes sœurs inventent pour pas qu'on dépasse le terrain de l'école.

En moins de temps qu'il n'en faut pour cligner des yeux, Luka perd tout intérêt pour la chose et commence sa tournée du troisième étage. Je l'imite promptement, après avoir regardé une dernière fois en direction de la forêt.



Il fait noir et les lampadaires qui ornent la rue Principale jusqu'à l'Avenue sont tous éteints. Soit ils n'ont pas encore été programmés pour la nouvelle saison, soit ils sont hors d'usage à nouveau. Pendant deux jours, la semaine dernière, ni les lampadaires ni les feux de circulation n'ont fonctionné sans que personne ne puisse expliquer pourquoi. Ça ne me dérange pas trop de marcher dans le noir. Je connais ce chemin par cœur et, heureusement, la plupart des commerces sont encore ouverts. Ça me rassure.

Çà et là, de nouvelles affiches ont été posées sur les poteaux et les devantures

des magasins de la rue Principale : Chat perdu. Saint-Hector semble se vider de sa population féline. Si les rues de la ville avaient autrefois été le terrain de jeu des chats, il est de plus en plus rare d'en croiser un ces temps-ci. Même Madeleine a commencé à refuser qu'on affiche les avis de recherche dans l'entrée de son café. Interrogé par le journal local, Jean Limoges, le maire, a tout simplement déclaré que les gardes forestiers avaient remarqué une hausse considérable du nombre de coyotes dans la région. À la fin de l'article, il conseillait de garder les animaux de compagnie en sécurité à l'intérieur des maisons.

Aussitôt que j'emprunte ma rue, j'aperçois Gabrielle au loin, assise dans les marches de bois qui ornent ma maison. J'ignore depuis combien de temps elle m'attend là. Je ne sais même pas si je lui ai parlé de l'offre de sœur Denise et de mon nouveau boulot parascolaire. J'ai tellement l'impression qu'on est déconnectés, elle et moi.

— Gab ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— Ta mère m'a dit que tu devais être à veille d'arriver, alors je me suis dit que je pouvais ben t'attendre. Comment tu vas ?

— Ça va. Toi ?

— Pas pire… T'es rendu concierge, maintenant ? C'est un peu ironique, non ?

— J'suis pas concierge. J'ramasse le recyclage, c'est pas pareil.

— Je l'sais, je l'sais… J'te niaise.

Je monte les marches deux par deux et j'ouvre la porte d'entrée. Gabrielle me regarde, les yeux exorbités, comme si elle croyait que j'allais la refermer sur elle.

— Viens-tu ? Fait moins frette en dedans !

Nous nous installons au sous-sol après avoir attrapé deux grands verres d'eau dans la cuisine. Je m'effondre sur le vieux sofa en expirant bruyamment. J'adore cet endroit, même si ça empeste le tapis humide et le ciment, même si les fils pendent du plafond, entremêlés dans les tuyaux et la poussière. C'était ma salle de jeu quand j'étais petit et aujourd'hui, c'est mon refuge. Mes sœurs ont trop peur de la cave pour venir me déranger ici et, sauf quand ma mère vient y faire du lavage, j'y ai la sainte paix.

Gabrielle reste debout devant moi à faire les cent pas.

— Qu'est-ce que t'as ? que je finis par lui demander.

— Will, me répond-elle, presque terrifiée. Faut que j'te dise quelque chose, mais j'ai peur que tu pognes les nerfs…

— Arrête ça ! Qu'est-ce qu'y a ?

Elle finit par s'asseoir sur le fauteuil berçant, en face de moi. Elle a non seulement l'air paniquée, mais je la sens nerveuse, comme si elle s'apprêtait à m'annoncer que la fin du monde est imminente.

— J'ai peur qu'y t'arrive quelque chose de mal, Will…

— Pourquoi tu dis toujours ça ?

— Parce que je l'ai vu ! ! ! Chaque fois, c'est la même chose ! C'était juste une impression au début, mais plus le temps passe, plus ça devient clair.

— C'est dans tes rêves, ça ?

Son visage s'assombrit. Pendant une seconde, l'éclairage semble diminuer dans le sous-sol, accentuant les cernes de Gabrielle. Elle respire profondément et me regarde droit dans les yeux.

— Ça arrive des fois quand je dors. Mais je suis capable de contrôler mes visions maintenant. Je suis capable d'le faire consciemment… J'ai appris comment cet été. C'est pas juste des rêves, Will. Y faut que tu m'croies !

— OK… Mais je sais pas quoi t'répondre, Gab. C'est pas que j'veux pas t'croire, mais je sais même pas de quoi faut que j'me méfie ! Qu'est-ce que t'as vu dans tes… visions ?

— C'est dur à expliquer… C'est plus comme un sentiment, y a rien de précis. Je l'sais, c'est tout. Y a une ombre qui s'étend au-dessus de Saint-Hector, qui commence à recouvrir tout… pis au centre, y a toi.

J'ai envie de rire. J'attrape mon verre d'eau et je le cale d'un coup pour ne pas m'esclaffer devant Gab, elle serait sûrement fâchée. Le problème, c'est qu'elle est tellement mélodramatique que ça frôle le ridicule. On dirait la tante de Marianne avec ses grandes phrases mystiques et ses airs faussement mystérieux. Calmement, je lui demande :

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Que je reste enfermé ici ? Que j'arrête d'aller à l'école, peut-être ?

— Je veux que t'arrêtes de chercher à comprendre.

J'en ai le souffle coupé. Je l'interroge du regard, incapable de trouver quelque chose à lui répliquer. Comment peut-elle savoir ça ? Je n'en ai parlé à personne,

même pas à Emily. Je garde mes interrogations pour moi, comme un secret. C'est vrai que ça m'obsède, que ça m'empêche de dormir et de me concentrer à l'école. Ce n'est pas tous les jours qu'on trouve un cadavre dans les toilettes. Ce n'est pas tous les jours qu'on tente de tuer votre amie en la percutant avec une voiture. Évidemment que je cherche à comprendre !

Tout va vite dans ma tête. J'ai l'impression que la pièce tourne autour de moi.

— Will, regarde-moi…

J'ai mal au cœur, mais je réussis à lever les yeux vers elle.

— Y a rien de tout ça qui est de ta faute. Ce qui se passe, ça n'a rien à voir avec toi. Faut pus que tu penses à ça.

— Ça fait que tu veux qu'on reste là, sans rien faire, comme des cons ?

— J'ai pas dit ça ! Mais on *deale* avec quelque chose de plus gros que nous, si tu veux mon avis… Et ce serait con qu'il t'arrive un accident parce que tu t'mêles de c'qui te regarde pas.

— Si ça me regarde pas… pourquoi tu dis que je suis au centre de tout ça ?

— Ça t'a jamais traversé l'esprit que c'était pas Marianne qui était visée par l'auto qui vous a rentré dedans ?

— Tu vas quand même pas m'dire que t'as rêvé ça aussi ?

— Laisse donc faire ! Tu veux vraiment rien entendre !

Gabrielle se lève et se dirige vers l'escalier qui monte au rez-de-chaussée. Elle est en furie contre moi, je le vois bien. Elle a détourné le regard, mais je suis certain d'avoir vu ses yeux se remplir de larmes. Tant pis ! Qu'elle s'en aille ! Je suis tanné que Marianne et Gabrielle agissent comme si j'étais leur protégé, comme si j'étais un petit gars sans défense. Je veux bien donner le bénéfice du doute à Gab… Si elle croit avoir des visions, c'est une chose. Mais je voudrais retrouver la Gabrielle de mon secondaire II, celle à qui je pouvais tout confier sans qu'elle me sermonne.

Je l'entends ouvrir la porte d'entrée à l'étage et aussitôt, je me sens mal. Je me précipite et je grimpe les marches le plus rapidement possible. Elle est déjà sur le trottoir quand j'arrive sur le balcon.

— Gab !

Elle se retourne, le visage défait. Je cours la rejoindre, à bout de souffle. Je reste là, haletant, sans être capable de dire quoi que ce soit. Je veux m'excuser, la rassurer, lui promettre que je vais être prudent, mais j'en suis incapable. L'envie de

pleurer me prend, comme quand j'étais gamin. Je réalise que je ne l'ai jamais fait. Depuis le début de l'été que je me demande ce que j'ai, pourquoi je me sens comme ça… Maintenant, alors que Gabrielle me prend dans ses bras, je sais que je n'ai jamais évacué le choc des événements. J'ai simplement continué d'avancer avec ça sur mon dos.

— Je m'excuse, Will. Je m'excuse tellement…

— Pourquoi tu t'excuses ? T'as rien fait de mal.

— Parce que je suis pas une super bonne amie depuis que j'suis revenue… Ça va pas super bien, pis au lieu de juste te l'dire, j'ai tendance à m'isoler.

— Je comprends… Ça va pas super bien moi non plus, t'sais.

— J'aurais pas dû venir, Will. J'suis désolée. Je m'inquiète pour toi pis pour…

— … Anthony ?

— Je devrais pas, je l'sais. C'est plus fort que moi. Si tu voyais c'que j'vois, Will… tu paniquerais, toi aussi.

— *Check*… dimanche, si tu veux, on passe la journée ensemble. On ira *chiller* au parc, comme avant, pis tu m'raconteras tout ça, OK ? Qu'est-ce que t'en penses ?

Gabrielle sourit en essuyant ses larmes. Elle acquiesce d'un mouvement de tête.

— Oui, ça serait l'fun.

— Bon. C'est réglé. Pis moi j'te jure que je ferai rien de stupide d'ici là, OK ?

J'ai à peine fait un pas en direction de la maison que je m'arrête. J'hésite pendant une seconde en observant Gab qui commence à s'éloigner, puis je me décide à lui demander :

— Gab ?

Elle se retourne tranquillement.

— Dans tes visions, là… as-tu déjà vu la forêt des Damnés ?

Je m'attends à ce qu'elle me dise non, tout bonnement, avant de reprendre sa route. Du moins, c'est ce que je souhaite de tout cœur. Qu'elle hausse les épaules en éclatant de rire comme si ce que je viens de lui dire était la pire des conneries… mais son expression se métamorphose. Elle n'est pas seulement en colère, on dirait qu'elle est terrorisée.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Pour savoir, c'est tout. Je…

— William Walker, me coupe-t-elle. Fais c'que tu veux, je m'en fous ! Mais tiens-toi loin de cet endroit-là, compris ?

J'essaie de déchiffrer son visage, mais un mur semble s'être érigé devant elle. Je hoche la tête rapidement, surpris de la manière dont elle a prononcé ses dernières paroles.
Sans dire un mot de plus, elle tourne les talons et disparaît au bout de la rue en marchant rapidement.

J'entre dans la maison. Au même moment, ma mère passe devant moi, en chemin vers la cuisine.

— Le souper est presque prêt, mon grand. Viendrais-tu m'aider à mettre la table ?

— Oui, oui. Donne-moi deux minutes.

Je descends au sous-sol et j'agrippe mon sac en m'assoyant sur le fauteuil. J'en sors le vieux carnet que je traîne avec moi depuis l'accident. Je l'ai retrouvé dans les affaires de mon père. Il n'y avait rien d'écrit à l'intérieur, j'en ai donc pris possession. J'y note tout depuis un moment. Tout ce qui me semble suspect. Et plus je noircis les pages, moins les événements ont de sens.

J'ouvre mon carnet là où j'étais rendu et j'écris en gros, au centre de la page : « FORÊT DES DAMNÉS. » Gab a raison… je cherche à comprendre. Ce qu'elle ne sait pas, c'est qu'au lieu de m'en dissuader, elle vient d'attiser ma curiosité.

NEUF

— On a fait ça en un temps record ! me lance Luka en refermant le couvercle du conteneur.

Je hausse les épaules. C'est vrai que nous avons effectué notre tournée rapidement, en partie parce que je me dépêchais. Depuis mercredi soir, je n'ai qu'une chose en tête et c'est aujourd'hui que je mets mon plan en action. Peu importe ce que j'ai pu promettre à Gabrielle… j'ai envie d'en avoir le cœur net.

— Tant mieux, j'ai plein de travaux à faire.

— Si tu penses que tu rushes, attends d'arriver en cinq… Tu vas sauter un plomb !

Nous rangeons nos chariots dans le local prévu à cet effet et Luka me dit au revoir en me donnant une tape sur l'épaule. Il emprunte aussitôt le corridor qui mène au pensionnat, tandis que je me dirige vers l'entrée principale de l'école, les autres étant interdites après les heures de classe.

En passant devant le secrétariat, j'aperçois le curé Turcotte qui est en pleine conversation avec monsieur Valcourt, le directeur. Ce dernier a l'air exaspéré par la présence du prêtre dans l'école. Il faut dire qu'on le voit de plus en plus dans les corridors. J'ai même entendu sœur Catherine, l'autre jour, lui dire à la blague que s'il continuait de patrouiller dans les corridors comme ça, Anna Caritas allait bientôt devoir lui verser un salaire de surveillant.

Je jette un œil à mon téléphone. Luka avait raison, jamais nous n'avons fini aussi tôt. C'est parfait. Je salue le gardien de sécurité d'un hochement de tête et je pousse la grande porte en bois. En arrivant dehors, je monte la fermeture éclair de ma veste en coton ouaté. Le temps est gris et l'air est lourd. On dirait qu'il va pleuvoir.

J'observe les alentours. Le terrain de l'école est presque désert. Seuls quelques élèves de l'équipe d'athlétisme s'entraînent sur ma gauche. En dévalant les marches de pierres, j'enfile mon capuchon et je tire dessus pour qu'il couvre la totalité de mes cheveux. D'habitude, je traverse la pelouse, droit devant moi, pour atterrir sur la rue Principale en direction de chez nous. Mais aujourd'hui, je bifurque sur ma droite et je pique à travers le terrain de l'école vers la route 33 qui s'allonge vers l'ouest jusqu'à l'autoroute.

Je marche vite, le plus vite que je peux sans éveiller les soupçons ou attirer les

regards. J'arrive sur le bord de la route et je saute sur le trottoir. Au bout de quelques minutes, le trottoir disparaît à l'endroit où le terrain d'Anna Caritas s'arrête. À partir d'ici, seule une mince bande cimentée longe la voie asphaltée, et le gazon vient se perdre dans le boisé.

Je regarde de l'autre côté de la rue, juste pour être certain que personne ne m'observe. C'est là que se trouve la station-service qui jouxte le petit dépanneur toujours envahi par les étudiants sur l'heure du midi. Présentement, il n'y a qu'un petit monsieur en train de remplir le réservoir de sa voiture sport. Je ralentis le pas, juste le temps qu'il entre pour payer. Il n'y a personne d'autre autour. À l'ouest de la station, il n'y a plus de commerces, encore moins de maisons. Il faut marcher au moins dix minutes avant d'atteindre l'entrée de l'ancien ciné-parc.

J'entends la clochette de la porte vitrée du dépanneur et aussitôt, je m'enfonce dans le boisé à ma droite. Mon cœur bat à tout rompre dans ma poitrine, je sens l'adrénaline parcourir mes veines alors que je jogge entre les arbres. Je n'avais jamais vu Anna Caritas de cet angle. D'ici, le domaine de l'école paraît encore plus immense. Si le ciel avait été clair, toute la façade ouest du collège serait présentement baignée de la lumière du soleil couchant. D'où je suis, le grand chêne sous lequel j'ai passé tant d'heures a l'air minuscule.

J'avance rapidement et bientôt, je dépasse Anna Caritas. Le boisé finit par se clairsemer et j'aboutis sur le chemin du Couvent, qui me sépare de la forêt. Au loin, à ma droite, je peux voir la maison des religieuses qui se tient fièrement au milieu de nulle part.

J'évalue la situation. La végétation a l'air plutôt dense par ici. Je décide donc de longer le chemin vers l'ouest. Le silence absolu résonne dans mes oreilles. Seul le bruit de mes pas sur la gravelle qui recouvre le bas-côté de la route vient briser la quiétude. Je pourrais très bien me planter au beau milieu de la route, personne ne vient jamais ici en voiture, ou presque. L'asphalte est tellement vieux qu'à certains endroits, il y a plus de nids-de-poule que de route. Par précaution, je préfère marcher sur l'accotement.

J'enfonce mes poings dans les poches de ma veste et j'accélère ma cadence. Je suis tellement nerveux que mes paumes sont moites. Je suis excité d'être là, mais terrifié en même temps. Quelque chose me dit que c'est une idée ridicule.

« TERRAIN PRIVÉ », dit l'écriteau délavé. À partir d'ici, la route se dégrade jusqu'à se transformer en chemin de terre. Je ne me suis rendu au bout de cette allée qu'une seule fois, quand Anthony et moi avions autour de neuf ans. N'écoutant que notre envie de désobéir, nous nous y étions aventurés en vélo pour aboutir dans la cour d'un énorme entrepôt sur le bord de l'autoroute. Nous n'y avions rien trouvé de très amusant et nous avions eu peur de nous faire disputer,

alors nous avions rebroussé chemin.

Au bout d'un moment, j'aperçois un sentier naturel qui s'enfonce dans la forêt. Je prends une grande inspiration et je l'emprunte en enjambant le fossé qui le sépare de la route. Rapidement, je sens les arbres se refermer sur moi. *Ce n'est qu'une illusion d'optique,* me dis-je. C'est parce qu'il fait plus sombre ici et que les feuilles des arbres ont commencé à virer au rouge et au jaune.

J'entends une branche craquer au loin. Je sursaute. J'écoute en scrutant les troncs d'arbres qui s'étendent partout autour de moi. Rien. Je continue ma randonnée de plus en plus nerveusement. Plus j'avance, plus le sentier semble rétrécir. Si ça continue comme ça, je n'aurai plus aucun repère pour rebrousser chemin.

Une autre branche se brise. Plus près, cette fois. Je m'immobilise et tout à coup… c'est là. Ça me saisit immédiatement, comme un vertige. Cette sensation d'être observé. Ce chatouillement étrange dans le creux des reins qui sonne l'alarme. J'essaie de me raisonner en me disant que c'est impossible, que je suis seul, mais ça persiste.

Je fais encore quelques pas avant d'entendre un bruissement de feuilles mortes à ma gauche. Sur le coup, j'arrête de respirer, mon cœur bat tellement fort que ma poitrine
se soulève. Je n'aime pas comment je me sens. J'ai l'impression de manquer d'air. Je sautille un peu sur place, et puis je fais demi-tour à la hâte. Au diable la forêt des Damnés ! À quoi
ai-je bien pu penser, de toute façon ? Que croyais-je trouver ici ?

Je suis presque arrivé à l'orée de la forêt quand je sens quelque chose sur mon épaule. Il y a une main sur mon épaule !

Je me retourne et mon premier réflexe est de me mettre à hurler. J'ai tellement peur, je suis pris de spasmes. Ce n'est que lorsque Emily se met à crier elle aussi que je réalise que c'est elle qui vient de me toucher.

— Cibole, que je dis. Fais-moi jamais peur de même !

— Ha ! ha ! Si ça peut te consoler, t'as réussi à me faire faire le saut, toi aussi !

Nous rions nerveusement en nous dévorant du regard. C'est la première fois que je la vois sans son uniforme d'école. Ça lui va bien. Elle a même laissé ses cheveux roux tomber sur ses épaules.

— Qu'est-ce que tu fais là ? que je lui demande.

— J'te suivais… Je m'en allais gonfler les pneus de mon vélo au garage pis je

t'ai vu entrer dans le bois tout seul. J'étais curieuse. Quand je t'ai vu revenir, j'voulais pas que tu m'prennes pour une folle pis j'ai paniqué, ça fait que j'me suis cachée en arrière d'un arbre… Quand j'ai réalisé que j'étais parfaitement niaiseuse de m'cacher, j'ai voulu te faire la surprise. J'm'excuse, j'voulais pas te faire peur.

— Ouin, ben c'est raté !

— Mais toi… qu'est-ce tu fais ?

Je ne sais pas quoi lui dire. Si je lui dévoile le vrai but de ma promenade, c'est elle qui risque de penser que je suis fou. D'un autre côté, je n'ai aucune idée de ce que je pourrais bien inventer comme excuse. Je décide donc de détourner la vérité.

— J'explore, c'est tout. Y a tellement d'histoires sur cette forêt-là, je voulais voir de quoi ça avait l'air. Quand j'ai réalisé que j'avais aucune maudite notion d'où j'allais, j'ai comme… changé d'idée.

— Ouh ! Des histoires, hein ? Comme quoi ?

— Bah… les niaiseries habituelles : la forêt est hantée, ceux qui y entrent n'en ressortent jamais, y a des farfadets cannibales qui habitent dedans, ce genre d'affaires là.

— C'est excitant ! me répond-elle sur un ton moqueur.

— En effet.

— Ben… *go !* Je t'accompagne, si tu veux. Moi qui commençais à te croire quand tu disais qu'y avait rien d'intéressant à Saint-Hector ! Faut juste qu'on repasse par ici après, parce que j'ai laissé mon vélo sur le bord de la route.

Emily me tend la main en souriant. Sans même y songer, je l'attrape et je me laisse entraîner sur le même sentier que j'avais l'intention de quitter quelques instants plus tôt.

— Faudrait pas aller trop loin non plus… on pourrait se perdre.

Emily sort son téléphone intelligent de sa poche de jeans et le secoue devant mes yeux.

— Pas de danger. J'ai un GPS là-dessus pis au pire du pire, j'ai une application de boussole. Arrête de faire ta moumoune !

Je bombe le torse instinctivement et je serre sa main dans la mienne. Je ne sais pas ce qui me prend, je l'attire vers moi et je l'embrasse. Longtemps. Au bout d'un moment, nos corps se séparent et elle me regarde timidement en souriant.

—Je… euh… je m'attendais pas à ça, me dit-elle.

— Moi non plus. Mais ça faisait longtemps que j'avais le goût de le faire.

Sa main toujours dans la mienne, je la guide sur le sentier, soudainement beaucoup plus confiant que tout à l'heure. Nous serpentons entre les arbres en essayant de suivre l'espèce de chemin qui ressemble de moins en moins à un sentier. Plus nous avançons, plus la forêt paraît dense. À un certain moment, j'ai la sensation de tourner en rond tellement tous les arbres se ressemblent.

Nous arrivons devant une pente abrupte qu'il faut escalader en grimpant sur les racines qui sortent de la terre. J'espère presque que le sentier va complètement disparaître une fois en haut pour qu'on soit obligés de rebrousser chemin. J'en ai assez vu. Peu importe ce qu'une poignée d'élèves ont bien pu faire dans les environs, ça demeure toujours bien juste une forêt !

J'ai la chair de poule. Une fois au sommet de la butte, nous nous retrouvons sur un vrai sentier, beaucoup plus large que celui que nous venons de quitter. Il s'étend de chaque côté et paraît s'allonger à l'infini.

— Ça sort d'où, cette piste-là ? s'étonne Emily. On est creux, me semble. Non ?

— Ça fait au moins vingt minutes qu'on marche. Je dirais oui.

Nous prenons à gauche pour nous aventurer sur le nouveau sentier. Selon mon sens de l'orientation, nous allons vers l'ouest. Je suis persuadé que si nous empruntions ce chemin vers l'est, en quinze minutes, nous aboutirions quelque part près du collège. J'ai pourtant l'impression d'être loin, perdu au beau milieu de nulle part.

Emily me saisit la main de nouveau. Nous marchons en silence en regardant autour de nous. Nous sommes seuls au monde parmi le bruit des feuilles dans le vent et le chant des quelques oiseaux qui s'époumonent au loin.

— *What the f…*

Quelque chose, sur un des arbres, vient d'attirer mon attention. Je m'approche du tronc sans en croire mes yeux. Je passe ma main sur le symbole qui a été gravé là… Une croix brisée inversée. À en juger par la sève sur le bout de mes doigts, ça a été fait récemment.

Je suis tellement hypnotisé par le symbole que je n'ai pas vu Emily s'enfoncer dans les bois.

— Will ! Viens voir ça !

Je me précipite pour aller la rejoindre et je reste bouche bée. Je l'entends murmurer un sacre du bout des lèvres et une fois de plus, je sens un frisson parcourir mon corps. Devant nous, une petite clairière parsemée de branches et de feuilles mortes. Ici et là, des pierres tombales d'une autre époque gisent sur le sol humide. Seules deux d'entre elles tiennent toujours à la verticale, enfouies dans la mousse et les herbes hautes.

— Whoa… c'est vraiment *creepy* !

Emily se colle sur moi.

— C'est quoi ? demande-t-elle. Un vieux cimetière ?

— On dirait…

Je m'approche d'une pierre et je me penche pour la dégager du revers de la main. Elle est tellement usée que je n'arrive pas à lire le nom qui y est inscrit. Elle est cassée en deux, mais je peux clairement distinguer la croix qu'on y a gravée autrefois. Tout en bas d'un des morceaux, j'arrive à déchiffrer : « 1862-1871 ».

— Entends-tu ? me demande Emily.

Je me redresse et je porte attention au bruit ambiant. Je crois percevoir le ruissellement d'un cours d'eau à proximité.

Je me dirige vers le bruit en contournant la clairière, histoire de ne pas profaner une des tombes qui parsèment le sol. Je découvre un petit ruisseau. À voir la crevasse au fond de laquelle il se trouve, le cours d'eau a dû être beaucoup plus important à une certaine époque. Emily arrive à mes côtés et me saisit le bras fermement en pointant le doigt vers l'autre côté de l'immense fossé.

— Regarde…

Entre les arbres et la verdure se dressent quelques maisons délabrées. Elles doivent être là depuis des décennies ; elles tombent en ruine et la nature semble avoir repris ses droits sur les bâtiments. Il fait trop sombre pour que j'arrive à voir clairement, mais on dirait qu'il y en a plusieurs.

— Tu veux aller voir ? me demande Emily.

J'ai la chienne. De toutes les choses que je m'attendais à trouver ici, un village abandonné n'en faisait pas partie. Je repense aux vieilles histoires de ma mère et je commence à comprendre pourquoi elle affirmait que les lieux étaient hantés.

Un craquement nous fait sursauter. Je me retourne promptement vers l'endroit d'où provenait le son et j'aperçois immédiatement d'autres ruines qui longent le

ruisseau. Je donne un coup sur le bras d'Emily en lui désignant les bâtiments abandonnés d'un hochement de tête.

Les premiers vestiges que nous croisons me glacent le sang. Il ne reste plus qu'une partie des quatre murs en pierres toujours debout. Nous contournons la structure lentement, comme si nous avions peur de faire le moindre bruit. En regardant par une des ouvertures, j'arrive à voir un peu à l'intérieur. Si le toit s'est effondré, il n'en reste plus aucune trace.

Nous arrivons devant un trou béant et sombre qui nous permettrait d'entrer. Je n'ose pas. Sur le côté de l'ouverture, à même la pierre, a été peint en rouge le même symbole que sur l'arbre… Emily retient son souffle.

— Will… Ce serait pas le même…

— Oui.

C'est le même symbole qu'il y avait sur le torse du concierge quand nous l'avons trouvé.

— On devrait partir, que je lui lance.

— OK.

Nous retournons en direction de la clairière d'un pas rapide. Je me mettrais à courir si je n'étais pas aussi terrorisé par cet endroit macabre. Un peu plus loin, j'aperçois un autre bâtiment à l'abandon. Celui-ci est plus gros, plus imposant… Je bifurque pour aller voir de plus près, ignorant Emily qui me demande ce que je fais d'une voix tremblotante.

C'est une chapelle. Une partie de la structure est manquante et un grand arbre semble avoir poussé au travers. Mais le reste est presque intact. Devant les deux petites portes en bois pourri qui gardent toujours l'entrée, le sol est dégagé. À quelques mètres de là se trouve un cercle de pierres à l'intérieur duquel deux bûches à moitié brûlées reposent toujours.

Ça doit être ici qu'ils sont venus pour les initiations, que je me dis. Ils ont dû allumer un feu.

— Il commence à faire noir, Will. Faudrait vraiment y aller…

Emily tremble. J'essaie de me faire rassurant, mais tout à l'intérieur de moi me dit de prendre la fuite.

Il commence à pleuvoir.

Je rabats mon capuchon sur ma tête et j'entraîne Emily loin de là en lui frottant

le dos. Nous sommes presque arrivés au cimetière quand je crois entendre des pas dans les feuilles mortes… des pas qui ne sont pas les nôtres. Nous ne sommes pas seuls.

Emily s'élance devant moi en courant. Elle a dû les entendre, elle aussi. Je lui crie de m'attendre, mais elle est déjà à la hauteur de la clairière. Je me dépêche pour la rattraper quand je la vois trébucher violemment et tomber en plein visage dans un tas de feuilles mortes.

— Ça va ? Es-tu correcte ?

Je m'accroupis pour l'aider à se relever, mais quelque chose cloche.

Emily, à genoux dans les feuilles, regarde ses mains, l'air horrifié. Elles sont couvertes d'un liquide visqueux et brunâtre… *C'est du sang !*

Je jette un coup d'œil à l'endroit où elle a trébuché et le choc me propulse vers l'arrière. Au même moment, une odeur infecte parvient jusqu'à moi et je suis pris d'un haut-le-cœur. Emily, qui vient de voir la même chose que moi, se met à hurler. Son cri m'envahit complètement et redouble ma sensation d'horreur.

Là, par terre, parmi les branches et les feuilles mortes, à quelques pas des pierres tombales négligées, le corps inanimé d'une fille portant l'uniforme d'Anna Caritas, sa jupe dévoilant ses jambes bleuâtres et déformées. Je n'arrive pas à distinguer son visage, ses cheveux bruns imbibés de sang le recouvrent.

Je secoue Emily pour qu'elle sorte de sa torpeur et cesse de crier. Son visage est tout rouge et inondé de larmes. Je la force à me regarder dans les yeux.

— Emily ! Emily, écoute-moi ! Faut qu'on sacre not' camp d'ici ! OK ? *NOW !*

Mes paroles ont l'effet d'un choc électrique et en deux temps, trois mouvements, Emily prend ses jambes à son cou et part en direction du sentier. Je la talonne à toute vitesse. Je ne prends même pas le temps d'essayer de retrouver le petit chemin qui nous a menés ici, je suis Emily sur le sentier vers l'est, vers le collège. *Il faut que ça débouche sur le collège,* me dis-je. *Il le faut.*

Je ne sens plus mes jambes. J'ai la sensation que mon corps ne m'appartient plus, comme si j'étais emprisonné à l'intérieur de ma tête. Trop de pensées m'envahissent. Trop d'images. Je n'arrive pas à réfléchir. J'ai l'impression que nous sommes suivis. Que c'est la fin du monde.

Je cours… comme si ma vie en dépendait.

DIX

La porte s'ouvre.

Quelque part au loin, je crois entendre la voix de ma mère. Elle est en colère, je le sais par la façon qu'a sa voix de monter d'une octave quand elle me gronde.

Les deux policiers sont de retour. Le plus grand est Carl Bujold, l'inspecteur qui est venu nous rencontrer au collège au début de l'année. L'autre s'appelle Jean-Philippe ou quelque chose comme ça. Il travaille pour le service de police de Saint-Hector. Il parle peu. Il se contente de me regarder froidement comme si j'étais un criminel.

Ça fait des heures que je suis assis dans la petite pièce trop éclairée. Je ne sais pas quelle heure il peut être. On m'a confisqué mon sac, mon téléphone… tous mes effets personnels. Les agents de la Sûreté m'ont amené à leurs bureaux temporaires avec Emily, mais ils nous ont aussitôt séparés. Elle se trouve probablement dans une pièce semblable à celle-ci, en train de subir le même sort que moi.

L'inspecteur Bujold me tend un verre en styromousse rempli d'eau. Je le remercie du bout des lèvres, même si j'éprouve une intense envie de le lui lancer au visage. Ça doit bien faire une heure qu'ils m'ont laissé seul. Visiblement, ils n'en ont pas fini avec moi. Je ne sais pas ce que je peux leur dire de plus… Je leur ai tout raconté deux fois. La première quand ils sont arrivés à la demeure des religieuses, la deuxième lorsqu'ils m'ont interrogé en arrivant aux locaux de l'hôtel de ville.

C'est surtout Emily qui a parlé la première fois. Moi, j'étais trop épuisé, trop sous le choc pour être cohérent. Je me suis effondré en entrant dans le réfectoire des sœurs. Nous venions de courir pendant une éternité. Je n'ai même pas réfléchi avant de me précipiter à la porte du couvent. J'ai juste cogné de toutes mes forces jusqu'à ce que sœur Viviane nous ouvre en panique. Elle a tout de suite appelé à la mairie pour prévenir l'inspecteur Bujold.

Quelques minutes plus tard, un cortège d'auto-patrouilles se stationnaient devant la maison des religieuses. Après avoir tout déballé aux policiers, nous avons dû les escorter jusqu'à l'endroit où nous avions trouvé le corps… Nous n'avions pas encore quitté les lieux qu'une horde de véhicules d'urgence s'aventuraient sur le petit sentier menant dans la forêt des Damnés. Lorsque nous sommes repassés avec l'auto-patrouille, ils avaient déjà commencé à délimiter la scène avec du ruban en plastique jaune.

Je lève les yeux vers les deux policiers qui viennent de s'asseoir en face de moi,

de l'autre côté de la table. L'inspecteur ouvre une chemise en papier et en sort une photo qu'il dépose devant moi. C'est une jeune fille souriante avec de grands yeux noirs. Je ne l'ai jamais vue avant. J'interroge les deux agents du regard.

— Connais-tu cette fille ? me demande le plus petit.

— Non… j'pense pas.

— Son nom est Aurélie Lemoyne, dit l'inspecteur Bujold. Elle fréquente Anna Caritas depuis l'an passé. Tu ne l'as jamais rencontrée ?

— Non. C'est elle qu'on a trouvée dans le bois ?

Ils se regardent, mais ne me répondent pas. L'inspecteur décide plutôt de déposer d'autres photos devant moi. Il y en a quatre, chacune montrant un symbole différent, dont celui qui semble me suivre depuis le début des cours.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? me demande-t-il.

— C'est des symboles. Je sais pas ce qu'ils signifient. Pourquoi vous me demandez ça ?

— C'est la première fois que tu vois ces symboles-là ?

J'hésite à leur répondre. Je reconnais deux des images, mais j'ai l'impression que si je leur dévoile quoi que ce soit, ça risque de me nuire… comme si j'étais impliqué dans tout ça.

Je montre la photo de droite.

— Celui-là… c'est le même qui se trouvait sur le torse de monsieur Marcel quand on l'a trouvé… Je l'ai vu ailleurs aussi, en ville, il me semble.

— Et les autres ?

Je secoue la tête en évitant de les regarder dans les yeux. Je n'ai pas envie d'entrer dans ces détails-là, de leur révéler ce que je connais sur les pentacles inversés, et surtout pas de leur dire comment ça se fait que je sais tout ça. Ce serait trop long, trop compliqué.

L'inspecteur se lève et cogne sur la porte. Il l'ouvre rapidement et la referme en revenant vers moi. Il lance mon carnet de notes sur la table avec force.

— Et ça ? Tu peux m'expliquer ça ?

Ils ont fouillé dans mes affaires !

Ils ont feuilleté mon carnet. Je suis persuadé qu'ils n'ont pas le droit de faire ça.

Je me sens pris au piège. D'un point de vue extérieur, je sais que mes notes peuvent avoir l'air suspicieuses. J'y parle de l'église, du cimetière, des phénomènes étranges que j'ai remarqués depuis le début de l'année scolaire. Ce ne sont que des mots pêle-mêle, des bouts de phrases griffonnés durant mes nuits blanches. Rien de plus.

— C'est juste des notes… des choses que j'ai remarquées.

— Qu'est-ce que tu faisais dans la forêt, William ? Pourquoi tu t'es rendu là-bas ?

— Je vous l'ai déjà dit tout à l'heure. J'étais curieux. J'ai vu un groupe d'élèves se rendre là-bas mercredi… J'voulais juste savoir ce qu'y… ce que… Je sais pas quoi vous dire. C'était juste pour le *thrill*.

— Tu nous dis que tu as vu des élèves, un soir d'école, entrer dans la forêt, mais tu ne peux pas nous dire qui, encore moins combien ils étaient, c'est ça ? C'est drôle, on vient de demander à ton ami Luka et il nous affirme n'avoir aucun souvenir de les avoir vus avec toi.

— Ben, y ment ! Pourquoi j'irais inventer ça ?

— Peut-être pour la même raison que tu nous mens en disant que tu n'as jamais vu ces symboles-là.

Je commence à paniquer. J'aurais dû écouter Gabrielle et ne jamais aller me promener dans la forêt. « Au centre, y a toi », m'a-t-elle dit. Je les comprends de douter de ce que j'affirme. Moi-même, à leur place, je ne me croirais pas. Ce que je me demande, c'est pourquoi Luka nie avoir vu les élèves s'enfuir du collège pour pénétrer dans les bois.

— William, si tu as quelque chose à nous dire, je te conseille de le faire maintenant, avant qu'il ne soit trop tard.

— Je sais pas ce que vous attendez de moi… Je vous ai dit tout ce que je savais.

— Est-ce que tu prends de la drogue, William ? Est-ce que quelqu'un essaie de t'influencer à faire des choses que tu ne veux pas faire ?

— Non ! J'ai rien à voir là-dedans ! C'est juste un hasard si…

— Un drôle de hasard, quand même ! On a beau essayer de comprendre, tu te retrouves toujours là où il ne faut pas. D'abord, le décès de Laurie McLean. Ensuite, le carnage chez ton amie Sabrina Viau. Puis l'incident au ciné-parc[1]. Tu trouves le cadavre de Marcel Beaulieu dans les toilettes de l'école. Une semaine plus tard, tu te retrouves impliqué dans un grave accident, et maintenant, Aurélie Lemoyne est retrouvée morte… par toi… encore ! Ça en fait beaucoup pour un

seul gars, je trouve.

— De quoi vous m'accusez, au juste ?

— On t'accuse de rien, William. Pas pour l'instant. Mais je te conseille de te tenir tranquille dans les prochains jours. On va sûrement avoir besoin de te reparler.



Si ma mère est en colère, elle ne me le montre pas. Elle semble plutôt préoccupée. Inquiète. Aussitôt que j'apparais dans le corridor, elle se précipite vers moi et me serre dans ses bras.

— Veux-tu ben m'dire dans quoi tu t'es encore embarqué, toi ? me chuchote-t-elle à l'oreille.

Elle m'agrippe l'avant-bras et marche avec moi jusqu'au comptoir d'accueil. Je pousse la porte et j'aperçois Emily qui est accompagnée de son frère Emrik et d'un grand homme mince en complet. Ils sont en train de descendre les larges marches qui mènent à la porte de sortie de l'hôtel de ville.

— Emily !

Ma voix résonne dans toute la pièce et tout le monde se tourne vers moi pour me dévisager. Nous courons à la rencontre l'un de l'autre.

— Y m'ont posé plein de questions, Will. Plein de questions bizarres sur toi pis sur Marianne Roberts ! Je savais pas quoi leur dire…

— C'est correct, moi aussi, y m'ont interrogé pendant des heures. Est-ce que ça va ? Est-ce que t'es correcte ?

— Je suis fatiguée…

L'homme qui l'accompagne s'approche de nous et dit :

— Emily ! Viens-t'en, là. Tu parleras à ton ami lundi à l'école.

Emily me regarde tristement avant d'aller rejoindre Emrik et, j'imagine, à cause de sa chevelure rousse, l'homme qui est son père.

— Tu la connais ? me demande ma mère lorsque je vais la rejoindre au comptoir.

— Hmm-hmm. C'est Emily. C'est avec elle que j'étais quand…

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase que la dame en uniforme derrière le comptoir dépose mes choses devant moi. Mon sac, ma veste en coton ouaté, mon téléphone. Elle me tend une feuille en m'ordonnant de la signer sur un ton brusque. Je saisis tout de suite mon téléphone pour le consulter. L'écran m'annonce qu'il est presque deux heures du matin. J'ai reçu une tonne de textos de la part d'Anthony. Des douzaines de notifications diverses. On dirait que toute la ville est déjà au courant.

DUDE ! TOUT LE MONDE DIT QUE TU T'ES FAIT ARRÊTER !

WTF ?

TXT MOI QUAND TU PEUX.

GAB EST CHEZ NOUS. ELLE CAPOTE.

WILL ? KESS TU FOUS ?

Je les parcours rapidement sans répondre. Je vois que Gab m'a aussi texté, mais quand je viens pour lire son message, la pile de mon téléphone rend l'âme et l'écran tourne au noir. *Merde !*

Je signe la feuille et redonne le stylo à la dame avant d'enfiler ma veste noire. Elle est encore humide de ma course sous la pluie. Je frissonne en déposant mon sac sur mes épaules. Je n'ai qu'une envie, c'est quitter cet endroit désagréable et ses néons qui éclairent trop fort et me donnent mal à la tête. J'ai faim. J'ai soif. J'ai froid. Je suis épuisé.

Ma mère et moi sommes presque arrivés aux grandes portes vitrées quand j'entends une voix grave m'interpeller :

— William ?

C'est l'inspecteur Bujold. Il descend les marches lentement à notre rencontre.

— Tu oubliais ça, me dit-il en me redonnant mon carnet.

Je le lui arrache des mains sans le remercier. Je l'ai assez vu pour aujourd'hui ! Ma mère s'excuse gentiment et lui souhaite une bonne nuit. Moi, je suis déjà à l'extérieur. De l'autre côté de la rue Samson, sur laquelle se trouve l'hôtel de ville, s'aligne une horde de fourgonnettes portant le logo de stations de télévision. Les policiers semblent avoir établi un périmètre autour de la mairie avec des panneaux en bois devant lesquels ils montent la garde. Personne ne nous porte la moindre attention. Celui qu'ils doivent attendre, c'est l'inspecteur Bujold.

Nous descendons les marches abruptes en béton. Je respire déjà mieux. L'air froid et humide de la nuit me fait du bien. Dans le ciel, plus un seul nuage. Que des centaines d'étoiles qui brillent.

Ma mère pose une main dans mon dos pour me guider vers sa voiture garée un peu plus loin, au coin de Samson et de la 3e Rue. Elle a dû venir ici directement du travail.

— T'as laissé Odile et Lily toutes seules à la maison ? que je lui demande.

— Rita est passée les prendre au service de garde. Elles passent la nuit à Notre-Dame-du-Chêne… Je vais aller les chercher demain matin.

Nous avons à peine fait quelques pas que j'entends les journalistes se mettre à murmurer entre eux. Je me retourne à temps pour voir une fourgonnette noire entrer dans le périmètre de sécurité et s'arrêter devant l'hôtel de ville. Deux agents en sortent. Au même moment, l'inspecteur Bujold apparaît en haut des marches de la mairie. Un des agents contourne le véhicule et ouvre la portière arrière de la fourgonnette.

Je reconnais immédiatement ses bottes d'armée noires quand celles-ci touchent le trottoir. Je n'arrive pas à y croire. Marianne Roberts est escortée par les deux agents de police. Elle est vêtue tout en noir, de sa robe jusqu'à sa veste de laine qui dissimule à peine le plâtre qu'elle porte au bras. Elle monte les marches, la tête haute. Elle ne baisse pas les yeux devant Carl Bujold. Elle reste plantée là, à le regarder. Ce dernier lui ouvre la porte de l'hôtel de ville.

Avant d'entrer, elle tourne la tête et me regarde droit dans les yeux.

Elle me sourit.



Je me réveille en panique avec l'impression d'être passé tout droit. Puis tout me revient d'un coup et je réalise que c'est samedi. Je n'ai pas besoin de me lever. Pas besoin d'aller nulle part. J'ai promis à Anthony qu'on passerait la journée ensemble, mais étant donné les circonstances, il ne m'en voudra pas de remettre ça à plus tard. Je lui ai tout de même envoyé un message en arrivant chez moi cette nuit, histoire de le rassurer.

Je reste allongé à fixer le plafond. Je voudrais remonter ma couette par-dessus ma tête et me rendormir, oublier la veille. J'en suis incapable. Au bout d'un moment, je me lève et j'enfile mon survêtement de sport et la camisole noire qui traîne au pied de mon lit.

La maison est silencieuse. Je dévale l'escalier pour constater qu'il n'y a personne. Dans la cuisine, je trouve une note écrite par ma mère :

Partie chercher tes sœurs.

À tantôt.

Maman xx

Je fouille dans le frigo. Je sais que maman cache toujours une ou deux cannettes de boisson énergisante au fond. Elle ne veut pas que j'en consomme, prétextant que je suis trop jeune, mais ce matin, je m'en contrefous. Je n'ai ni le temps ni l'envie de me faire un café, mais j'ai besoin d'une dose d'énergie. J'ai mal partout, je n'ai pas assez dormi. J'ai besoin de m'éclaircir les idées.

Je trouve une petite cannette derrière une vieille pomme de laitue en train de virer brune. S'il y a bien une place où mes sœurs et moi ne regardons jamais dans le frigo, c'est sur la tablette des légumes. Or, je connais assez ma mère pour deviner où elle dissimule les choses qu'elle veut nous cacher.

Je remonte en vitesse dans ma chambre en calant le liquide sucré. Le gaz carbonique me fait un drôle d'effet si tôt le matin. Je me force quand même à avaler ma gorgée. Je me débarrasse de mes joggings et je saute dans mes pantalons gris. J'attrape un gilet posé en tapon sur mon bureau, puis j'enfile mon foulard et mes godasses avant de sortir de la maison au pas de course.

Il fait froid aujourd'hui, malgré le soleil qui tente de se frayer un chemin à travers les nuages blancs. Je pose mes lunettes fumées devant mes yeux, j'attache mon foulard solidement et je chevauche mon vélo pour descendre l'Avenue à toute vitesse. En arrivant au bout, je bifurque pour prendre le raccourci à travers le champ qui sépare mon quartier de celui d'Anthony. Ça fait des années que je l'emprunte. Mon meilleur ami et moi jouions souvent là quand nous étions petits. Nous aimions nous étendre par terre et écouter le grésillement des pylônes électriques qui s'élèvent toujours parmi les mauvaises herbes.

J'aboutis sur un des culs-de-sac qui ornent le carrefour Duncan. Si je me rendais chez Anthony, je n'aurais qu'à tourner à droite sur Duncan et en moins de deux minutes, je me retrouverais face à sa maison. Mais c'est la route 33 que je veux aller rejoindre. Je sais que plusieurs chemins piquent à travers les bois qui séparent l'est de Saint-Hector et le bord du lac, mais après ma petite balade d'hier, je préfère éviter de me retrouver seul au milieu des arbres.

Je tourne à gauche sur le carrefour et rapidement, j'atteins la jonction de la route 33. Même si je déteste rouler sur l'accotement, je pédale à toute vitesse. Avec un peu de chance, je serai de retour chez moi avant que ma mère ne revienne.

La route 33 contourne la partie ouest du lac avant de continuer vers le prochain village au sud de Saint-Hector. Heureusement, je n'ai pas à faire le tour. Le

domaine des Roberts est tout près de la route.

Je m'enfonce dans l'allée en gravelle et je prends de la vitesse pour grimper la pente abrupte. J'arrive au sommet de peine et de misère. Je freine afin d'éviter de tomber à la renverse. Devant moi, le domaine des Roberts s'étend, aussi immense et aussi beau que la dernière fois que je suis venu. Le lac est resplendissant sous le soleil et avec les couleurs automnales qui viennent s'y refléter.

Je laisse tomber mon vélo près du terre-plein et je contourne le gigantesque manoir. Un chemin rocailleux sur le côté mène directement à la piscine creusée qui n'a pas été en fonction depuis des années. Au bout du terrain, cachée entre les arbres, une petite maison a été construite. On dirait une réplique miniature du manoir. C'est là que Marianne habite, dans la garçonnière qui, avant le décès de son père, servait de logis pour les invités du rockeur.

Je cogne à l'une des deux portes vitrées en enlevant mes lunettes de soleil. J'essaie de voir à l'intérieur. Toutes les lumières sont éteintes, je distingue à peine l'ombre d'un canapé. Le silence est total. Je cogne à nouveau, un peu plus fort, juste au cas où Marianne soit là et qu'elle n'ait pas entendu la première fois.

— Est-ce que je peux vous aider ?

Je sursaute.

Une grande femme élancée se tient près de moi. Elle porte un vêtement ample et coloré. Ses cheveux tressés sont remontés sur sa tête à l'aide d'un foulard assorti et ses lèvres sont rouge vif, presque violettes. Son teint basané fait ressortir la couleur de ses yeux perçants. Je ne l'ai jamais vue avant aujourd'hui.

— Euh… je cherche… En fait, je voulais… Est-ce que Marianne est là ?

— Si personne ne répond quand vous frappez à une porte, il y a deux options : soit la personne n'est pas là, soit elle n'a envie de voir personne. Les deux sont sans doute bien décevantes pour vous.

— Euh… OK. Je vais revenir plus tard.

Je reste planté là alors que la femme me bloque le chemin en me reluquant, les bras croisés. Je ne sais plus où regarder. Au bout d'un moment, je décide de passer à côté d'elle pour aller retrouver mon vélo, mais elle m'arrête en me posant une question.

— Vous êtes un de ses amis ?

— Oui… si on veut.

— Donnez-moi votre nom, je lui dirai que vous êtes passé.

— William. William Walker.

— Très bien, William Walker. Maintenant, laissez-moi vous raccompagner jusqu'à votre vélo.

La dame marche devant moi jusqu'en avant du manoir où mon vélo gît à côté du terre-plein circulaire.

— Dites-moi… vous la connaissez depuis longtemps, mademoiselle Roberts, oui ?

Je fronce les sourcils. Pourquoi veut-elle savoir ça ?

— Elle gardait mes sœurs avant que… Oui, je la connais depuis une couple d'années.

— Bien. C'est très bien, ça, oui.

Je suis en train d'enfourcher mon vélo quand j'entends un bruit de pneus sur la gravelle, qui vient vers nous. Une voiture de style familial bourgogne apparaît au bout de l'allée et fait le tour du terre-plein pour s'immobiliser devant nous. Marianne est au volant. Elle reste dans la voiture à nous regarder de derrière ses verres fumés.

Quelques secondes plus tard, elle éteint le moteur et sort de l'auto. Elle porte les mêmes vêtements que lorsque je l'ai vue hier, à l'hôtel de ville. Elle s'avance vers nous en replaçant la ganse de son sac sur son épaule.

— C'est beau, Angélique. Tu peux retourner à tes affaires.

— Oui, mademoiselle. Je voulais simplement vous…

— J'ai dit : c'est beau ! Merci.

La femme baisse la tête et s'en va aussitôt en direction de l'entrée du manoir, puis elle entre et disparaît. Marianne me regarde sans rien dire. Au bout d'un moment, elle se dirige tout droit vers la voiture et ouvre le coffre pour en sortir un sac en tissu bien rempli.

— Viens, me dit-elle en refermant le coffre.

Je la suis vers la petite maison sur le bord de la piscine. Elle déverrouille la porte et toutes les lumières s'allument aussitôt. Elle lance son trousseau de clefs sur la table basse au milieu du petit salon et va directement dans l'espace cuisine de la garçonnière. Elle dépose le sac sur l'îlot central et commence à en sortir des fruits et

des légumes.

Je reste dans l'entrée, trop impressionné par l'endroit pour oser y pénétrer. Les murs ont été peints avec des couleurs chaudes : du jaune, de l'oranger, du rouge. Un énorme écran est accroché à un des murs du salon tandis que dans un autre coin, un vieux juke-box semble attendre que quelqu'un le branche pour faire jouer de vieux vinyles. Deux marches séparent le salon de la cuisine. Je crois apercevoir une pièce au fond, juste à côté de l'escalier qui mène à la mezzanine.

— Entre ! Qu'est-ce que t'attends ?

Son ton est sec. Elle range ses achats dans le petit frigo en inox avec des gestes saccadés, comme si elle se retenait pour ne pas me les jeter en plein visage.

Je m'avance délicatement et je tente de détendre l'atmosphère en lui faisant la conversation.

— Tu t'es trouvé un nouveau char ?

— Ouaip. L'autre était perte totale. Mon cousin Tyler m'a trouvé celui-là pour pas cher.

— OK. *Cool*… Tu viens pus à l'école ?

Marianne retire ses verres fumés et les balance sur le comptoir en me fixant du regard. Elle referme le frigo violemment avec son pied et enlève sa veste de laine noire. Elle contourne l'îlot et se donne un petit élan pour s'y asseoir en croisant les jambes.

— *Nope*. Le p'tit docteur que j'ai vu m'a signé une exemption de deux semaines… Je l'ai prise. Ça m'a fait du bien. Ça m'a donné le temps de réfléchir à des affaires.

Je n'ose pas monter les deux marches. Je m'appuie sur un des sofas avec mes mains et je la regarde éplucher une clémentine péniblement avec son bras plâtré. Quelque chose me dit qu'elle meurt d'envie de se mettre en colère, de me crier par la tête, mais qu'elle réussit à tout contenir à l'intérieur.

— Marianne, je…

— Ça m'intéresse pas.

— Mais j'ai même pas eu l'temps de rien dire !

— Garde tes excuses pour Gabrielle, Walker. *Anyway*, peu importe c'que je te dis, tu m'écoutes pas.

— Ça veut dire quoi, ça ? T'es ben bête !

— Ben oui, j'suis bête ! J'suis bête quand j'me fais réveiller à minuit l'soir pour me faire interroger par la police ! J'suis bête quand j'apprends que le cadavre d'une fille a été retrouvé, encore plus quand j'apprends que c'est toi pis ta p'tite copine Emily qui l'avez découvert ! J'suis bête parce que je t'ai dit de pas chercher plus loin, Gabrielle t'a dit de pas chercher plus loin, pis toi, la première chose que tu fais, c'est d'aller t'promener dans le bois pour j'sais pas trop quelle raison ! Tu fais pas juste courir après l'trouble, Walker, tu rentres direct dedans !

C'est moi qui suis en colère maintenant. Mon premier réflexe en me réveillant a été de venir m'assurer qu'elle était correcte. Elle a toujours dit qu'elle essayait d'éviter la police le plus possible, alors je m'inquiétais pour elle. J'aurais dû rester couché !

— Wow. Tu dis ça comme si tout était d'ma faute ! Je voulais juste être sûr que t'allais bien, mais c'est bon, j'ai compris. J'vais t'laisser toute seule.

— Qu'est-ce que tu faisais là-bas ? Avec elle, en plus ?

— C'est ça qui t'dérange ? C'est Emily qui t'gosse ?

— J'la sentais déjà pas, ta nouvelle amie… j'la sens encore moins maintenant ! Tu trouves pas ça louche que les deux fois où tu te retrouves en face d'un cadavre, c'est avec elle ? C'est pas assez pour te convaincre de te tenir loin ?

— C'est pas elle qui m'a traîné là. C'est moi qui…

J'allais dire que c'est par moi-même que je suis allé dans la forêt. Je réalise en le disant que ça peut paraître pire. Marianne saute du comptoir et descend lentement les deux marches qui nous séparent.

— Prends-moi pas pour une conne ! La forêt des Damnés ? Vraiment ? T'as décidé d'aller là tout seul, juste de même, pour le fun ?

— *Why not ?*

— Tout le monde sait qu'y s'passe des affaires bizarres dans ces bois-là !

— Je l'sais pas, moi ! Pis à part de ça, j'ai pas d'affaire à te rendre des comptes, Marianne Roberts ! Tu m'as demandé de te donner du temps, ben *fuck off* ! J'resterai pas chez nous à attendre que tu daignes venir me voir ! Ça fait que si j'ai le goût d'aller me promener dans une forêt *creepy* avec une fille qui s'intéresse à moi, ben j'vais le faire.

— Gab a raison, t'es bouché… C'est en train de se revirer contre toi, niaiseux !

C'est toi, le suspect ! Y ont passé une heure à me poser des questions sur toi, hier… sur notre relation.

— De quoi tu parles ?

Marianne recule d'un pas et baisse les yeux. Elle respire bruyamment puis, avec sa petite voix, elle rajoute :

— Sont persuadés que j'suis impliquée… pis que c'est moi qui t'ai entraîné.

Je suis encore en train d'absorber ce que Marianne vient de me dire quand mon téléphone vibre dans ma poche. C'est ma mère.

OÙ ES-TU ? FAUT QUE JE TE PARLE.

Tout de suite je lui réponds :
J'ARRIVE.

— Marianne, je… y faut que j'rentre chez nous. Est-ce qu'on peut se voir plus tard ?

— Demain, si tu veux… Sinon, je vais être à l'école lundi. On peut faire quelque chose après.

— OK.

Je me dirige vers les portes vitrées, le cœur en miettes une fois de plus. Pourquoi ai-je l'impression que je ne retrouverai jamais ce que Marianne et moi avions il y a quelques mois ? Pourquoi est-ce qu'elle s'obstine à faire ressortir le pire en moi ?

Je suis presque sorti quand mon œil accroche sur le cadre qui est suspendu dans l'entrée. Il s'agit d'un disque platine pour souligner les 100 000 copies vendues d'un des albums du groupe de John Roberts. En haut du disque en vinyle argenté, la pochette de l'album. Elle représente une espèce de créature avec une tête de mort qui joue de la guitare électrique. Ce n'est pas tant le titre qui me trouble… *Hell Is A Bad Friend*… c'est le symbole qui remplace le « h » de « *hell* » : une croix brisée.

Maintenant, je sais pourquoi ce signe m'était aussi familier.

ONZE

— Tu vas pas fermer la porte, hein ?

— Mais non, Lily. Je vais même laisser ta veilleuse allumée.

J'embrasse ma petite sœur sur le front en remontant la courtepointe sur ses épaules.

Mes sœurs me manquent. J'ai tellement été submergé par tout ce qui s'est passé dans les derniers mois qu'on dirait que je les ai perdues de vue. Chaque fois qu'une ou l'autre essaie de venir me voir ou me parler, je les chasse comme si elles étaient de la vermine. Pourtant là, à cet instant, je réalise qu'elles grandissent sans que j'en sois témoin.

Je lance un dernier coup d'œil à Lily, qui semble déjà endormie, et je ferme la lumière du corridor. Dans la chambre à côté, Odile s'est assoupie en lisant son album. Je n'ose pas aller le lui prendre des mains, pour ne pas la réveiller.

Quand je rejoins ma mère, l'éclairage est tamisé. Elle a allumé un feu dans le foyer, qui embaume tout le rez-
de-chaussée. Dans la cuisine, parmi les chandelles qu'elle a éparpillées sur la table, deux tasses de chocolat chaud. Maman m'attend dans la chaleur et la quiétude de notre petite salle à manger. Dans le four, un brownie est en train de cuire dans la vieille poêle en fonte de ma grand-mère.

Maman est debout près de la porte de la véranda entrouverte et fume une cigarette. Elle fume rarement devant moi, même si je sais qu'elle le fait encore quand je monte dans ma chambre pour la nuit. En me voyant, elle s'empresse d'éteindre sa clope et de disperser la fumée d'un coup de main.

— Tu peux fumer, m'man. Ça m'dérange pas.

— Ben non, ben non. J'ai jamais fumé devant mes enfants, c'pas aujourd'hui que j'vais commencer.

Je m'installe devant la grosse tasse de chocolat bouillant. Je me sens bizarrement serein. En sécurité. Comme si rien ne pouvait m'arriver ici, dans la maison de mon enfance.

Ma mère a l'air fatiguée. Elle n'a pas dû dormir bien longtemps, par ma faute. Je sais bien que si nous sommes là, c'est qu'elle a quelque chose à me dire. Elle a son air sérieux, celui des discussions délicates. Pourtant, elle ne dit rien. Elle se

contente de souffler sur le liquide chaud, le regard perdu au-delà de la fenêtre qui donne sur l'Avenue.

— Je veux pas que tu t'en fasses pour moi, m'man…

Elle lève les yeux vers moi, étonnée par ma déclaration.

— Évidemment que je m'inquiète, mon grand. Je te fais confiance, c'est pas ça le problème. Depuis que ton père est parti, j'ai toujours pu compter sur toi. Un peu trop, même, des fois. Mais je sais que t'as une bonne tête sur les épaules et que tu ferais pas de mal à une mouche. Ce qui m'inquiète, c'est tout ce qui se passe autour de toi depuis quelque temps. Ça, ça me fait peur.

— Alors tu m'en veux pas ?

— Mais voyons, William ! Pourquoi je t'en voudrais ?

— L'inspecteur Bujold a l'air de penser que j'ai quelque chose à voir dans les meurtres…

— Pffffft ! L'inspecteur Chose-Bine te connaît pas pour penser ça !

Je prends une gorgée en prenant soin de ne pas me brûler. La maison est silencieuse. Seul le crépitement du feu parvient jusqu'à nous du salon. Ma mère a de nouveau l'air perdue dans ses pensées. Je m'attendais à un sermon, à des questions sur mes fréquentations, à des tentatives de me faire avouer que je suis sous l'influence de la drogue… mais non. Rien de tout ça. Elle me fait confiance.

— Je veux pas céder à la panique… ni devenir comme toutes les mères paranoïaques et contrôlantes… mais je veux que tu me promettes de pas traîner inutilement dans les rues à partir de maintenant. Après l'école, je veux que tu rentres tout de suite à la maison… au moins jusqu'à tant que ça se calme en ville.

Je ne réponds pas. Je meurs d'envie de répliquer, de me battre pour ma liberté. D'un autre côté, je comprends pourquoi elle me demande ça. Ma mère n'a jamais été du genre à s'inquiéter pour moi. Si elle en arrive là, c'est que les événements étranges qui perturbent Saint-Hector commencent à la déranger elle aussi. Après tout, deux cadavres en un mois, c'est assez pour terroriser une ville entière.

— C'est correct, maman, que je finis par lui répondre.

— J'ai l'impression de revivre un cauchemar…

— Pourquoi ?

— Parce que… disons que l'histoire semble se répéter par les temps qui courent.

— Tu parles de quoi ?

— Les feux, les cadavres, tout ça… c’est déjà arrivé avant. Quand j’étais au collège. C’était pas tout à fait pareil, pas selon mes souvenirs. Mais n’importe qui qui fréquentait Anna Caritas en même temps que moi, en même temps que ton père, se souvient du Noël noir de Saint-Hector.

— Le Noël noir ? J’en ai jamais entendu parler.

— Personne en parle. J’pense qu’avec les années, on a tous fini par l’oublier… du moins, à l’oublier assez pour ne pas rebrasser ça inutilement. Y a six élèves qui sont morts cette année-là. Le même jour. Toute la ville était sous le choc, nous les premiers. J’avais une amie dans le lot. Annie-Claude, qu’elle s’appelait… Annie-Claude Malouin. J’oublierai jamais les hurlements de sa mère pendant la messe de Noël. C’est l’genre de chose qui reste avec toi à tout jamais.

— Ils sont morts comment ?

— Y ont été retrouvés… J’ai pas envie de discuter de ça, William. Je te dis ça parce que ça me fait peur, ce qui s’passe dans la ville présentement. Parce que jamais personne n’a été accusé de les avoir tués. L’école a failli fermer cette année-là. Y a plein de familles qui ont retiré leurs enfants d’Anna Caritas, qui ont fui la ville en nous maudissant, comme si c’était de notre faute. Maintenant que ça recommence, j’me demande s’ils avaient pas raison. Si je me retenais pas, j’te retirerais de l’école sur-le-champ !

— T’avais quel âge ?

— À peu près ton âge. Quinze… seize ans. J’étais en secondaire quatre. Ton père, lui, était pensionnaire en secondaire trois. C’est après cette année-là qu’on a commencé à sortir ensemble… J’devrais pas te dire tout ça, je m’excuse.

Maman se lève et vide ce qui reste de son chocolat chaud dans le lavabo. Elle rince sa tasse puis la dépose à l’envers dans le panier à vaisselle en métal qui traîne toujours sur le comptoir. Elle s’essuie les mains nerveusement avec le linge à vaisselle.

— Je vais aller m’étendre un peu dans le salon, j’pense. J’ai un p’tit mal de tête qui commence.

— OK… Bonne nuit, m’man.

— Bonne nuit, mon grand. Éteins tout avant d’aller te coucher, OK ? Juste en cas.

Ma mère se dirige vers le salon. J'ai à peine le temps de caler le reste de mon chocolat chaud que je l'entends déjà ronfler sur le sofa. Je souffle les bougies et dépose ma tasse dans le lavabo. Dans le bahut qui se trouve dans l'entrée, en face de l'escalier, je trouve une vieille couverture de laine que je vais déposer sur maman. Elle n'a conscience de rien.

Je m'apprête à monter dans ma chambre, mais je change d'idée. J'ouvre la porte qui donne sur l'escalier et je descends au sous-sol. Je tire sur la chaînette pour allumer l'ampoule pendante au plafond, qui répand son éclairage vacillant dans la grande pièce.

Au fond, sur l'ancien établi de mon père, se trouvent une vingtaine de boîtes empilées les unes sur les autres. J'allume la lampe torchère pour mieux y voir, et je me mets à fouiller parmi les cartons. C'est dans ce fatras que j'ai trouvé mon carnet au début de l'année. Je cherche une boîte en particulier, je ne me souviens plus où je l'ai vue la dernière fois. Ça doit faire des années.

Je les déplace une à une pour étudier leur contenu. Au bout d'une dizaine, un flash me vient. Je m'élance sur la vieille commode que ma mère a recouverte d'un tissu à motifs, sur laquelle se trouve notre ancienne chaîne stéréo. Nous ne l'utilisons plus, mais maman s'entête à la conserver avec toutes ses vieilles cassettes et ses CD. Je soulève le tissu et j'ouvre le deuxième tiroir. Tout est là.

Je transporte le lourd tiroir jusqu'à la table basse devant le sofa et je me mets à fouiller parmi les papiers et les photos. Au fond du caisson en bois, je trouve l'album de finissants de ma mère. Je me souviens de l'avoir feuilleté souvent quand j'étais petit. J'étais fasciné par les vieilles photos et les coiffures impossibles des filles.

Sur la couverture en cuir beige, les armoiries d'Anna Caritas ont été embossées sous les lettres « C.A.C. ». La devise, « *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas* », est inscrite tout en bas en lettres dorées.

Je tourne les pages afin de trouver la photo de ma mère. C'est étrange de la voir adolescente, avec ses cheveux longs en bataille et son sourire timide. Je sais que c'est elle, mais je ne la reconnais pas. Cette fille-là ne ressemble pas à ma mère. À côté du cliché, un petit texte :

Nancy Grenier

Nancy est une élève modèle. Sa bonne humeur et son rire légendaire vont beaucoup nous manquer. Ce n'est qu'une question de temps avant que tout le Québec la connaisse comme une des meilleures journalistes de la province. Bonne chance, Nancy !

Ma mère, journaliste… Elle n'a jamais pu terminer sa première année de cégep. Grand-maman est tombée malade et elle a dû rester à Saint-Hector pour s'occuper d'elle. Deux ans plus tard, elle épousait mon père. Elle m'a dit, une fois, qu'elle regrettait de ne pas avoir repris ses études après le décès de ma grand-mère.

Je feuillette l'album en m'imaginant mes parents en train de se promener dans les corridors d'Anna Caritas. Je tombe sur une photo de maman adolescente, accompagnée de deux autres filles, devant l'auditorium. Elles portent le vieil uniforme de l'école.

Sur une autre page, une photo attire mon attention. Elle regroupe tout le personnel de l'école. De chaque côté, une dizaine de religieuses. J'y reconnais sœur Murielle, qui avait déjà l'air vieille à cette époque. À ses côtés, une jeune sœur Denise qui porte des petites lunettes rondes. À l'autre extrémité, deux religieuses se tiennent bien droites. Leur habit diffère de celui des autres et elles ne portent pas de voile. Des novices. Si celle de droite ne me dit rien, celle de gauche a un sourire familier. C'est sœur Catherine, qui s'occupe maintenant de la bibliothèque.

Ce n'est pas tant la photo qui me tracasse. C'est le petit symbole qui semble avoir été dessiné en tout petit dans le coin inférieur du cliché, comme une signature. La même petite croix brisée. Je passe un doigt humide sur le symbole, mais celui-ci n'a pas été fait à même l'album de ma mère. Il a été gribouillé à même la photo originale. Je tourne les pages à toute allure. Il y en a un, là, puis un autre, puis un autre. Sur plusieurs photos, le même petit symbole.

Ça vient de l'école, que je me dis. Je suis sous le choc.

Je dépose l'album sur le sofa et je me mets à fouiller parmi les photos éparses dans le tiroir. Il y en a plusieurs de moi quand j'étais bébé. Je ne trouve pas le paquet que je cherche. Je retourne à la commode et j'ouvre le tiroir du haut. Au fond, j'attrape la vieille enveloppe brune sur laquelle est inscrit le prénom de mon père : Stephan. Je m'effondre sur le fauteuil en agrippant le paquet de photos entouré d'un élastique.

Les premières photos datent de son enfance. Je le repère, ici et là, sur divers clichés. Je ne reconnais personne d'autre sur les photos. J'ai sans doute toute une famille, quelque part, qui se fout royalement de mon existence… Ça me fait bizarre d'y penser.

J'ai déjà vu les portraits suivants. Ce sont les photos de mariage de mes parents. Ma mère les a enlevées de tous ses albums de la maison, comme si elles n'avaient jamais existé. Ce sont les autres qui m'intéressent, celles qui ont été prises alors que mon père fréquentait le collège. Je n'ai jamais réalisé qu'il avait été pensionnaire. On me l'a sans doute déjà dit, mais ça ne m'a pas marqué. J'ai toujours cru que les

Walker étaient natifs de Saint-Hector, probablement parce que ma mère y a toujours vécu.

La première photo sur laquelle je tombe me saisit immédiatement. J'ai l'impression que c'est moi sur le papier glacé, avec les cheveux un peu plus longs. Mon père devait avoir mon âge là-dessus, peut-être même un peu plus jeune.

Je passe les photos une à une et j'accroche sur une série en noir et blanc. Au verso de la première, il est inscrit à la main : « Projet cours de photo – Sec. 3 ». Il y en a quelques-unes qui sont floues, sur lesquelles on ne voit pas grand-chose. Sur une autre, mon père est assis à une table de la cafétéria d'Anna Caritas aux côtés de quatre garçons. Ils sont en train de rire. Sur la suivante, le même petit groupe tient la pose devant l'entrée de l'école. On dirait le portrait d'un groupe de musique.

Puis, une photo plus grande que les autres. Une vingtaine de garçons et de filles sont regroupés devant un mur en pierres. Quelqu'un a hachuré grossièrement certains visages avec un objet pointu, une lame peut-être ou la pointe d'un compas. Je me demande pourquoi mon père a rayé certains de ses camarades. Au milieu du groupe, il sourit en tenant un autre garçon par l'épaule, tout aussi souriant.

Je retiens mon souffle en voyant le portrait qui suit. Mon père est assis au sommet des estrades du gymnase d'Anna Caritas. Il a l'air plus vieux. Autour de lui, portant la même tunique noire, les quatre mêmes garçons, plus vieux eux aussi. Je reconnais tout à coup celui qui est accroupi à côté de mon père. Ses cheveux longs et foncés, les cernes sous ses yeux, sa silhouette élancée. Il n'a pas un poil au menton, mais je reconnaîtrais ces yeux-là n'importe où… Sa fille a les mêmes.

Là, avec mon père, imprimé noir sur blanc, John Roberts me regarde.

DOUZE

J'arrive devant la maison de Gabrielle et j'ai le bout des doigts gelé. Elle a beau habiter seulement à quelques coins de rue de chez moi, il fait froid aujourd'hui. L'air est humide et le vent est violent. On dirait qu'une tempête va s'abattre sur Saint-Hector, sans doute les restants de cet ouragan dont tout le monde parle à la télé.

Je ne lui ai pas reparlé depuis qu'elle m'a mis en garde, et mon téléphone est demeuré silencieux. Si elle est au courant de ce qui s'est passé dans les bois, elle a préféré rester à l'écart. Ou bien elle est fâchée contre moi. Les deux sont envisageables… Mais je n'ai pas le choix. Je dois lui montrer ce que j'ai trouvé. Peut-être aura-t-elle une explication pour les symboles qui parsèment l'album de finissants de ma mère ? Peut-être en saura-t-elle davantage sur le Noël noir de Saint-Hector, il y a vingt ans ?

C'est Jeanne Vanier, la mère de Gabrielle, qui m'ouvre. À en juger par son allure, elle n'est pas sortie de sa maison depuis des jours. C'est souvent comme ça la première semaine de chaque mois, octobre n'y fait pas exception. Gab n'en parle jamais, mais nous savons tous que sa mère lutte contre certains de ses démons en buvant trop.

— Bonjour, Jeanne. Est-ce que Gabrielle est là ?

— Ah ben ! William, mon p'tit William ! Ça fait du bien de t'voir, ça fait longtemps !

Elle me fait une accolade, assez longue pour créer un malaise. Elle n'est pas méchante, je le sais, mais l'odeur de sa sueur me saisit et je n'ai qu'une envie : m'enfuir.

— Gabrielle est dans sa chambre. Tu peux aller les rejoindre.

Quand j'arrive au bout du corridor, la porte est fermée. Je tends l'oreille, mais aucun bruit ne parvient de la pièce. Comme je n'ose pas entrer, je cogne légèrement à la porte. La voix exaspérée de Gabrielle s'écrie :

— Quoi ?

— C'est William.

Moins d'une seconde plus tard, la porte s'ouvre et Gabrielle apparaît dans l'embrasure, ses cheveux noirs dans tous les sens, un vieux t-shirt sur son dos.

— Will ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— Faut que je te montre quelque chose… Est-ce que j'peux entrer ?

Gabrielle hésite, puis ouvre la porte au complet pour me laisser passer.

— Salut, Walker.

Marianne est assise par terre, au milieu de la petite chambre. Je ne suis pas surpris. Je suis trop impressionné par la transformation que Gab a effectuée dans la pièce. Le mur du fond a été peint en bleu nuit. Les deux autres sont recouverts de grands tissus sombres sur lesquels elle a épinglé plusieurs documents : des photos, des croquis, des articles, des choses qu'elle a assurément photocopiées à partir de certains manuels de magie.

Aucune lumière ne vient éclairer la chambre par la fenêtre. Gabrielle l'a recouverte d'un épais rideau foncé. Ici et là, sur les bureaux et sur le plancher, des chandelles sont allumées. Au centre, juste devant l'endroit où Marianne est installée, un pentacle encerclé a été dessiné avec de la craie sur un bout de tissu noir. Divers objets sont éparpillés. Un peu plus loin, un énorme livre est ouvert. Gabrielle devait être en train d'y écrire quelque chose quand je suis arrivé.

— Wow… t'as redécoré, que je lui dis simplement, sans lui montrer que son nouveau décor me rend mal à l'aise.

— J'ai… je… Ouais. Ça a changé depuis la dernière fois.

Je me dirige vers le lit en évitant de heurter quoi que ce soit avec mes pieds. Je m'y assois alors que Gabrielle ferme la porte délicatement derrière moi. Elle vient s'asseoir par terre, sur le tapis, face à Marianne. Les deux me regardent attentivement avec leur expression vide. Au bout d'un moment, Marianne brise le silence.

— Aimes-tu mieux que je m'en aille ? me demande-t-elle. Si tu voulais lui parler seul à seule…

— Non ! Non, ça va. En fait c'est une bonne chose que tu sois là.

Je me secoue pour chasser l'impression étrange que ça me fait de me retrouver dans la bulle des filles. J'ai envie de leur demander ce qu'elles étaient en train de faire, mais je me retiens.

Je fouille dans mon sac et je sors l'album de finissants de ma mère.

— Je sais que vous m'avez dit de pas m'en mêler… mais évidemment, je l'ai fait pareil. J'vous jure qu'après vendredi, j'ai essayé fort de ne pas y penser, mais hier, je

suis tombé sur ça…

Je me mets à tout leur raconter, depuis le début. L'étrange symbole, le peu que j'ai appris sur le Noël noir, ce que Luka m'a dit à propos des pensionnaires… tout. Mes paroles coulent comme un flot ininterrompu de ma bouche. Je ne suis pas capable d'arrêter, et ça me fait un bien énorme. J'ai l'impression de me libérer d'un fardeau que je n'aurais jamais dû traîner.

Les filles feuillettent l'album et prennent connaissance de mon carnet. Elles m'écoutent, sans commenter. De temps à autre, elles se lancent un regard inquiet, mais rien de plus. Si Marianne est toujours en colère, elle ne le montre pas. Si Gabrielle m'en veut, elle le cache bien. J'ai plutôt le sentiment qu'elles me prennent au sérieux et ça me rassure. Plus ça me rassure, plus je suis confiant.

— Ça vient de l'école… Tout ce qui se passe dans la ville depuis un bout… c'est relié à ça. Et c'est pas la première fois que ça arrive.

— J'ai déjà remarqué le symbole, moi aussi, gravé à divers endroits dans la ville, chuchote Marianne comme si elle avait peur que quelqu'un épie notre conversation. Je savais pas que c'était aussi gros que ça, par exemple. Ça peut signifier ben des affaires… La croix est pas juste inversée, elle a les bras brisés. À travers l'histoire, ça a été utilisé comme un signe anti-chrétien… mais ça date de beaucoup plus longtemps que ça. C'est la rune de la mort.

J'observe Marianne. Je ne comprends pas où elle veut en venir. Elle soupire en rajoutant :

— Le groupe de mon père a rien à voir là-dedans, Walker ! Y utilisaient toujours plein de symboles connus pour leurs pochettes.

Je ne dis rien. Je fouille à nouveau dans mon sac et je lui tends le paquet de photos que j'ai trouvées dans mon sous-sol. Si je me fie à son expression médusée, elle reconnaît tout de suite son père.

— Mais comment…, murmure-t-elle.

Gabrielle ramasse un des portraits en noir et blanc que Marianne vient de laisser tomber. Elle se met à trembler de façon incontrôlable. Elle fixe la photo, les yeux exorbités, en posant une main sur sa bouche comme si elle voulait s'empêcher de crier.

Soudain, toutes les chandelles s'éteignent en même temps, plongeant la chambre dans le noir. Je ne distingue rien pendant un moment. Je crois voir Marianne se lever et se diriger vers la porte. Elle enclenche l'interrupteur et le plafonnier vient illuminer la pièce.

— Gab ? dit-elle en s'accroupissant à côté d'elle. Gab, qu'est-ce qu'y a ?

Gabrielle pose un doigt sur la photo, en arrière de mon père et John Roberts.

— Lui… c'est… c'est mon père.



Ma mère a l'air surprise que je sois debout et prêt si tôt.

— Mon doux, qu'est-ce qui t'arrive, toi ?

— Rien, je me suis juste réveillé de bonne heure.

En vérité, j'ai à peine fermé l'œil de la nuit. Je n'arrêtais pas de penser et repenser à ces vieilles photos. Que faisait mon père avec John Roberts et Marc-André Vanier ? Étaient-ils amis ? Jamais ma mère ne m'a dit qu'un des chanteurs les plus connus de la province était allé à l'école avec elle et mon père… Ça pourrait cependant expliquer pourquoi elle a fait confiance à Marianne pour garder mes petites sœurs à l'époque où toute la ville fuyait les Roberts comme la peste.

Qu'ils aient été amis, je peux peut-être le concevoir, même si mon père était deux ans plus jeune que John et Marc-André… Ce qui me trouble le plus, c'est la tunique noire qu'ils portaient tous sur la photo qui a été prise dans les estrades du gymnase. Il est difficile d'en distinguer les détails parce que la photo a été développée de façon amateur, mais je mettrais ma main au feu qu'il s'agit des mêmes habits que portaient les pensionnaires que j'ai vus entrer dans la forêt des Damnés.

Luka a parlé d'un club sélect… Mon père en aurait-il fait partie ? Aurait-il eu un rôle à jouer dans le Noël noir de Saint-Hector ? Non. Ça n'a pas de sens. Il doit y avoir une autre explication. Tout d'abord, nous devons trouver l'identité des deux autres garçons qui se trouvent sur les photos. Le problème, c'est que Gabrielle n'a pas eu de nouvelles de son père depuis près de sept mois…

Je quitte la maison plus tôt que d'habitude, devant le regard ébahi de ma mère. Je n'ai pas l'habitude d'arriver au collège en avance, mais je veux aller voir sœur Denise. Je sais qu'elle ouvre toujours les portes de bonne heure avec sœur Viviane qui s'occupe du secrétariat avant l'arrivée de la secrétaire. Sœur Denise était déjà à Anna Caritas il y a vingt ans… Peut-être se souvient-elle de mon père et de ceux qui l'entourent sur les photos ?

L'école est déserte lorsque j'entre par la porte principale. Ça me fait bizarre de

passer par ici ; j'arrive habituellement par la porte de l'aile ouest. Je monte les quelques marches qui mènent à l'étage principal. Au loin, j'entends les pensionnaires qui déjeunent bruyamment dans la cafétéria. Je prends le corridor de droite et je constate qu'il n'y a personne au secrétariat. Je décide tout de même d'aller voir si sœur Denise est dans son bureau.

Du coin de l'œil, j'aperçois soudain un mouvement à l'autre bout du corridor. L'écho de pas rapides se répercute sur les murs. Je me retourne juste à temps pour voir un long morceau de tissu noir disparaître vers l'aile est.

D'instinct, je me mets à courir. Quand j'arrive à la jonction des deux corridors, je les vois clairement. Ils sont trois, fort probablement des élèves, vêtus d'une espèce de cape noire, un capuchon cachant leur visage. Je jette un regard rapide vers le secrétariat en espérant que quelqu'un vient d'y apparaître. Personne. Lorsque je me retourne à nouveau, les trois silhouettes masquées ont disparu.

Je me dirige tout droit à l'endroit où je les ai vues pour la dernière fois. J'essaie d'ouvrir la grille qui donne sur l'aile nord. Elle est verrouillée. La seule autre issue, c'est la porte de la bibliothèque. Je tente d'y entrer, mais celle-ci est également verrouillée. C'est impossible. Je ne peux pas avoir eu une hallucination ! Je manque peut-être de sommeil, mais mon esprit ne peut pas avoir inventé ça.

Je fouille en vitesse dans mon sac et je sors mon trousseau de clefs. J'insère le passe-partout dans la serrure de la bibliothèque, quand la porte s'ouvre subitement de l'intérieur. Je reste figé, pris en flagrant délit. Sœur Catherine me regarde sévèrement.

— William Walker ! Mais qu'est-ce que vous faites là ?

— Je… je… Avez-vous vu trois élèves passer par ici ?

— La bibliothèque est fermée jusqu'à l'heure du dîner, il n'y a personne ici ! De quel droit…

— Vous êtes sûre que vous avez pas vu…

— Donnez-moi ça tout de suite !

— Quoi ? Mes clefs ? Mais j'en ai besoin pour…

— Je n'ai pas de temps à perdre à m'obstiner avec vous, monsieur Walker. C'est sœur Denise qui va décider si vous en êtes toujours digne ! Franchement ! Essayer d'entrer dans la bibliothèque en dehors des heures permises… Je suis extrêmement déçue ! Venez avec moi.

J'enfonce mon trousseau dans les poches de mon pantalon. Il est hors de

question que je le donne à sœur Catherine, pas après la façon avec laquelle elle vient de me répondre.

Je suis sans broncher la religieuse qui m'entraîne loin de la bibliothèque. Je ne comprends toujours pas où ont pu disparaître les élèves que j'ai aperçus. Suis-je en train de perdre la tête ?

Nous tournons dans le petit corridor, juste à côté du secrétariat. La porte du bureau de sœur Denise est entrouverte. Sœur Catherine frappe trois coups.

— Sœur Denise ?

Elle pousse la porte et aussitôt, un son guttural sort de sa bouche. Elle fait un pas de reculons et trébuche sur mon soulier en s'éloignant. Je m'approche pour regarder à l'intérieur et la panique s'empare de moi.

Sœur Denise gît sur le sol… dans son propre sang.

---

1. Voir *Anna Caritas,* tome 1 : Le sacrilège.

TREIZE

La pluie s'abat sur Saint-Hector depuis des jours. Une pluie glaciale constante, comme si le ciel nous tombait sur la tête. Gabrielle a parlé d'une ombre qui s'approchait de la ville… Je crains que celle-ci soit arrivée.

Recroquevillé sur une chaise de la cuisine, je fixe les gouttes d'eau qui coulent sur la vitre, de l'autre côté de la fenêtre. Il fait si sombre à l'extérieur que la pièce est plongée dans la pénombre. Je n'ai pas allumé le plafonnier. Je préfère me terrer dans la noirceur, dans le silence de notre maison. À défaut de pouvoir dormir paisiblement la nuit, au moins je relaxe.

Je pose mes mains autour de ma tasse de café pour les réchauffer. Ce n'est pas dans mes habitudes d'en boire, mais ce matin, le goût amer de la boisson chaude me fait du bien. Quand ma mère est partie travailler, je me suis versé le restant du pot dans une grande tasse en savourant le fait qu'elle n'approuverait pas que j'en boive. Ça m'a donné l'impression d'avoir le contrôle sur quelque chose, pendant un instant.

Tout dérape. Je n'aurais pas dû me fourrer le nez dans cette histoire. Maintenant, exactement comme Gabrielle l'avait prédit, je me retrouve au centre du chaos. Et tous les éléments pointent dans ma direction.

Depuis une semaine, Anna Caritas a suspendu ses activités. Alors que sœur Denise repose à l'hôpital entre la vie et la mort, l'inspecteur Bujold et son équipe interrogent un à un tous les élèves de l'école. Personne ne sait quand le collège rouvrira ses portes. Pour l'instant, la ville est assiégée par les forces policières qui tentent désespérément de trouver un coupable… et je suis leur suspect numéro un.

Ma mère a fait appel à un avocat, un type qu'elle a rencontré il y a quelques années lorsque la disparition de mon père a commencé à lui causer des problèmes légaux. Christian Boivin. Maître Christian Boivin. C'est lui qui est venu mettre fin à mon interrogatoire après que sœur Catherine et moi avons découvert sœur Denise ensanglantée dans son bureau. Ça devait faire des heures que j'étais là, dans le petit local de l'hôtel de ville, à me faire poser les mêmes questions, encore et encore.

Maître Boivin est simplement entré dans la salle en présentant sa carte de visite à l'inspecteur Bujold. « Est-ce que mon client est formellement en état d'arrestation ? Non ? Très bien. Vous n'avez pas le droit de le détenir contre son gré. » Il m'a donné une petite tape sur l'épaule et, à peine une minute plus tard, nous sortions de l'hôtel de ville.

— Ils n'ont rien contre toi, m'a-t-il dit. Mais si tu as quelque chose à te reprocher, je te conseille de tout me déballer, pis vite, parce qu'on dirait que tu as la fâcheuse habitude de te retrouver exactement là où il ne faut pas.

Je n'ai rien à me reprocher. Sauf mon envie irrépressible de démasquer les élèves responsables des événements troublants qui se déroulent à Saint-Hector depuis le début de l'année. Je suis désormais persuadé que Luka avait raison : il y a un club secret à Anna Caritas, et ceux qui en font partie ont quelque chose à voir avec ces morts.

Je prends une gorgée de mon café sucré avant de soulever l'écran de mon ordinateur portable. Toute la semaine, j'ai tenté de faire des recherches sur Internet afin d'en découvrir davantage sur le passé de l'école. Je ne suis tombé que sur quelques articles à propos de ce que ma mère a appelé le « Noël noir de Saint-Hector ». Encore là, peu de détails. Toutes les sources répètent que six élèves du collège ont été retrouvés morts, assassinés. Mais aucun indice sur la façon dont on les a tués. Juste quelques témoignages de parents apeurés qui retiraient leurs enfants de l'école.

Je fixe le curseur qui clignote dans la boîte du moteur de recherche sans savoir quel nouveau terme y inscrire. J'ai tout épluché. De la signification de certains symboles jusqu'aux analyses complètes des pochettes des disques de SlaughterHaus, le groupe de John Roberts.

Par la fenêtre, je vois Anthony grimper les marches qui mènent à la porte d'entrée. Il est venu me rendre visite tous les jours depuis que les cours ont cessé. Je sais qu'il le fait en cachette de ses parents. Il attend que ceux-ci partent pour le boulot et il s'éclipse en douce pour venir me rejoindre. Je crois qu'il s'inquiète pour moi. Il ne le montre pas, mais je le connais depuis trop longtemps pour ne pas le savoir.

Mon ami ne prend pas la peine de cogner. Il entre et vient me rejoindre dans la cuisine. À bout de souffle, il s'effondre sur une chaise à côté de moi en me donnant une tape dans le dos.

— Quoi de neuf ? je lui demande.

— Bof…, me répond-il. Pas grand-chose. Y doit s'passer quelque chose de plus tripant ailleurs dans le monde, parce que tous les camions de tévé ont sacré leur camp. Sinon, toi… ça va ?

Je hausse les épaules.

Ça ne va pas du tout. Mais je n'ai pas envie de me plaindre encore. J'ai l'impression que je répète la même chose depuis des lustres. Au début de la

semaine, Anthony m'a forcé à sortir de la maison. Ça n'a pas duré longtemps. Sur la Principale, j'avais l'impression que tout le monde me dévisageait, comme si j'avais le mot « meurtrier » écrit en néon bleu sur le front.

— Ça va. J'commence à avoir hâte que l'école rouvre.

— Ouin. Mon père a appelé à matin pis y ont dit qu'ils savaient pas encore s'ils allaient rouvrir cette semaine ou juste la semaine prochaine. La ville au complet est en train de rusher, j'pense.

— Pfffft. La ville a aucune idée de c'que j'ai vu…

— Will, *man*, faut que t'arrêtes de penser à ça ! As-tu des nouvelles d'Emily ?

— J'ai passé la journée avec elle, hier.

Emily. Ma seule certitude, ces temps-ci. Mon seul réconfort. Hier, elle est venue me rejoindre chez moi après le départ de ma mère pour le boulot. Nous avons passé la journée dans ma chambre, à somnoler l'un contre l'autre. Quand on s'embrasse, je ne pense plus à rien. Il n'y a plus que nous.

Anthony se lève et se dirige vers le frigo. Il attrape le carton de jus d'orange et me lance un regard pour me demander la permission. J'acquiesce d'un hochement de tête. Aussitôt, il cale le reste du jus en s'appuyant sur la porte du frigo.

— Je peux pas rester longtemps. Ma mère a décidé de prendre congé cette semaine. Je suis venu vite vite pendant qu'elle allait faire l'épicerie.

— T'es pas obligé de venir me voir tous les jours, t'sais.

— Je l'sais.

La sonnette retentit dans la maison. J'observe à travers la fenêtre de la cuisine pour voir qui se trouve à la porte et je me redresse aussitôt.

— Merde ! que je me murmure à moi-même.

Je me précipite vers la porte en essayant de défriper le t-shirt que je porte depuis deux jours. De quoi est-ce que j'ai l'air avec ma tête de déterré et mes vieux pantalons de jogging ?

Marianne et Gabrielle se tiennent devant moi, sous un immense parapluie noir. Malgré la température, Marianne porte toujours ses énormes lunettes de soleil. Elle a fait quelque chose à ses cheveux. Je ne saurais pas dire quoi, mais ils ont l'air plus foncés que d'habitude. Gabrielle me sourit nerveusement. Les deux filles sont vêtues de noir, on dirait presque qu'elles ont fait exprès.

C'est Marianne qui parle en premier.

— Salut, Walker. Vas-tu nous dévisager encore longtemps, ou est-ce que tu vas éventuellement nous inviter à entrer ?

Je sors de ma rêverie et je me retire sur le côté pour les laisser entrer. Anthony arrive dans le vestibule au même moment.
Il s'accote sur le bahut en souriant de façon narquoise pendant que Marianne referme son parapluie dégoulinant.

— Ah ben, d'la grande visite ! s'écrie-t-il.

Je vois tout de suite que Gabrielle est mal à l'aise. Marianne, de son côté, n'a pas l'air d'être dérangée le moindrement. Elle retire ses verres fumés et toise mon meilleur ami pendant un instant.

— Salut, Anthony, dit-elle. On vous dérange ?

— Non, non, ça va. Je m'en allais.

— On te retient pas.

Anthony regarde Marianne avec insistance. L'espace d'un instant, je suis persuadé qu'il va lui répliquer quelque chose de méchant, mais je m'interpose entre les deux avant qu'il en ait le temps.

Je fais signe aux deux filles de m'attendre dans la cuisine, le temps que je dise au revoir à mon meilleur ami. Gab disparaît aussitôt, tandis que Marianne quitte le hall de reculons en défiant Anthony du regard. Ce dernier attend que nous soyons seuls pour me prendre à l'écart en chuchotant :

— Sérieux ? Après tout c'qu'y t'est arrivé, tu vas encore te laisser embarquer dans leurs affaires ?

— Pour qui tu m'prends ? Je sais même pas ce qu'elles veulent !

Anthony attrape sa veste à capuchon détrempée sur le crochet de l'entrée et l'enfile à toute vitesse en ouvrant la porte.

— Fais c'que tu veux, *man*… mais avant que cette fille-là débarque, on n'en avait pas, d'problèmes.

Je reste planté dans le cadre de porte jusqu'à ce qu'Anthony disparaisse derrière le rideau de pluie. Je sais bien qu'une partie de lui est fâchée parce que je fréquente encore Gabrielle. Il aurait sans doute préféré que je lui prête allégeance. C'est une chose dont je ne suis pas capable. Pour ce qui est de Marianne, je commence à penser qu'il a raison. D'ailleurs, Emily, qui m'avait dit trouver qu'elle avait l'air *cool*,

ne semble plus trop la voir du même œil depuis quelque temps. Les ragots à son sujet ont dû lui parvenir, d'une manière ou d'une autre.

— T'as une sale gueule, Walker.

— Merci, Roberts. Pareillement !

Je n'ai pas envie de me chicaner avec elle. On dirait que chaque fois que nous nous voyons, nous ne pouvons nous en empêcher.

Gabrielle s'avance vers moi, les bras ouverts, et m'enlace. Je lui retourne son câlin. Ça m'apaise un peu. Au moins, elle, elle ne doute pas de mon innocence. Elle sait que je n'y suis pour rien dans toute cette histoire. Elle recule d'un pas et m'agrippe par les épaules en plongeant ses yeux dans les miens.

— Will…

— Si t'es venue me dire que t'as encore rêvé à des affaires débiles sur moi, laisse faire, OK ? J'suis vraiment pas dans l'*mood* pour ça.

— Ben non, niaiseux ! On est venues te voir, c'est tout. Comment tu vas ?

Comment je vais… Toujours cette foutue question, comme s'il n'en existait pas d'autre. J'ai envie de tout détruire autour de moi, de hurler jusqu'à ce que je tombe sans connaissance, de dormir pendant des semaines et de me réveiller à l'été pour constater que tout est fini. J'ai envie qu'Emily soit là, que ce soit elle qui m'enlace. Pas Gab.

— Je vais bien, dans les circonstances. C'est ma mère qui *freake* un peu plus…

Marianne, qui est assise à la place où Anthony se trouvait quelques minutes plus tôt, prend la parole.

— On a essayé de te texter, mais tu nous répondais pas.

— Mon cell est à l'hôtel de ville. J'ai oublié de le reprendre quand j'suis parti l'aut' jour, pis j'ai pas osé retourner l'chercher.

— Y pensent quand même pas que t'as essayé de tuer sœur Denise ? me demande Gab.

— Y pensent que j'ai quelque chose à voir dans les meurtres, ouais…

— On s'en va en ville demain, me lance Marianne.

— Pour quoi faire ?

— On va aller voir le père de Gab, lui poser des questions sur les photos… sur

ce qui s'est passé il y a vingt ans.

J'interroge Gab du regard.

— J'pensais que t'avais aucune nouvelle de ton père depuis un boutte.

— Pas depuis le mois de mai. Mais on sait jamais…

Je me laisse tomber sur ma chaise en soupirant. Le café est rendu froid. La main de Marianne effleure la mienne et je lève les yeux vers elle. Elle me fait un sourire timide puis, avec sa petite voix rauque, elle me demande :

— Veux-tu venir avec nous ?



J'enfile mon capuchon en sortant de la voiture. La pluie a cessé, mais le froid persiste et le vent est impitoyable. En remontant ma fermeture éclair, j'étudie l'édifice à logements devant lequel Marianne s'est arrêtée. La seule chose qui le distingue des autres taudis autour est la brique beige et sale qui le recouvre.

Derrière moi, Gabrielle s'extirpe de peine et de misère de l'automobile bourgogne trop basse. Elle s'exclame :

— J'pensais jamais dire ça un jour, mais j'm'ennuie de ton vieux char brun !

— Moi aussi. Mais c'est tout ce que j'ai réussi à m'acheter avec l'argent de l'assurance. Pis encore là, y a fallu que mon cousin Tyler négocie.

J'enfonce mes poings dans les poches de ma veste en frissonnant. Qu'est-ce que je fais ici ? J'aurais dû rester chez moi, emmitouflé sous une couverture, avec Emily pour me tenir compagnie. Elle avait l'air déçue quand je lui ai dit que je m'en allais en ville avec Marianne et Gabrielle. L'idée de lui mentir m'est venue à l'esprit, mais j'ai décidé d'être honnête. Je suis tanné de devoir me justifier sans arrêt auprès de tout le monde.

Nous restons là, alignés devant la bâtisse, à attendre qu'il se passe quelque chose. Gab soupire à mes côtés.

— Nerveuse ? que je lui demande.

— Non. J'ai juste jamais aimé ça, venir ici…

Marianne est la première à s'avancer vers la porte vitrée. Nous la suivons en silence, de façon solennelle, comme si nous nous apprêtions à commettre un crime. Elle ouvre et nous laisse entrer avant elle.

Si la chaleur m'enveloppe instantanément, l'odeur qui règne dans le hall me lève le cœur. J'ai l'impression que ça s'infiltre dans mes vêtements pour aller s'installer dans tous les pores de ma peau. Une odeur de moisissure mélangée à celle, encore plus intense, de l'ammoniac. Gabrielle prend les devants et grimpe l'escalier deux marches à la fois.

Une fois arrivée au troisième, elle s'immobilise devant l'appartement numéro 6. L'immeuble est silencieux, sauf pour le son d'un téléviseur en sourdine, quelque part en dessous de nous. Je pose ma main sur l'épaule de Gabrielle pour lui donner du courage et aussitôt, elle cogne à la porte.

Pas de réponse.

Elle cogne à nouveau. J'entends quelqu'un vociférer à l'intérieur, mais je ne saisis pas ce que la personne dit. Puis on entend des bruits de pas. Le cliquetis d'un loquet métallique, puis d'un autre. Le grincement d'un verrou. La porte s'entrouvre, mais une chaînette la retient.

Les yeux sombres d'une femme nous observent par l'embrasure.

— Oui ? demande la femme avec une voix grave.

— Euh… bonjour, excusez-moi de vous déranger. Est-ce que Marc-André Vanier est là ?

— Qui, ça ?

— Marc-André Va-ni-er. Il habite ici.

La femme ferme soudainement la porte. Gab me regarde, ne sachant trop comment réagir. Elle lève le poing pour cogner de nouveau lorsqu'on entend la chaîne glisser dans le petit mécanisme. La porte s'ouvre toute grande cette fois.

La dame est coiffée d'un grand foulard enroulé autour de sa tête, duquel pendent plusieurs petites tresses. Elle ne porte qu'un grand châle jaune par-dessus un ensemble de coton gris. Dans le creux de son bras gauche, elle tient un gros bébé joufflu aux cheveux frisés qui nous observe avec curiosité. Dans sa main droite, une pile d'enveloppes.

— Mais oui, mais oui, c'est bien ça. Marc-André Vanier. J'ai encore reçu du courrier pour le monsieur, la semaine dernière.

Gabrielle, l'air horrifié, demande :

— Alors il n'habite plus ici ?

— Ah non. J'ai loué en juillet et je ne l'ai jamais vu.

Gab baisse la tête pour dissimuler les larmes qui viennent d'envahir ses yeux.

— Savez-vous où on peut le joindre ? que je m'empresse de lui demander.

La femme au foulard me reluque un instant et me tend la pile d'enveloppes.

— Allez cogner au numéro 1. C'est le concierge, monsieur Dimopoulos. Lui, il va savoir.

Je saisis les enveloppes. J'ai à peine le temps de relever la tête que la dame a refermé la porte.

Marianne flatte le dos de Gab.

— Es-tu correcte ?

— Oui, oui, répond-elle en reniflant. Je m'y attendais.

Nous redescendons jusqu'au rez-de-chaussée, où Gabrielle frappe fermement à la porte de l'appartement numéro 1. C'est un petit homme moustachu qui nous ouvre. Ses immenses lunettes lui donnent un air ahuri. Il nous examine un instant avant de nous demander, presque en criant :

— *Is for the partment to rent* ?

— Euh…, réplique Gabrielle. Parlez-vous français ?

— Françças ? OK. OK. Oui. Ça pour le partement à louer ?

— Non, non ! Je m'appelle Gabrielle, je suis la fille de Marc-André Vanier.

— VANIER ? *Malaka ! He disappear on me !* Lui, c'est parti sans payer !

Le petit homme fouille à l'intérieur d'un placard et revient avec un sac rempli de papiers et d'objets divers. Nous l'écoutons nous expliquer, dans un français approximatif, comment Marc-André Vanier a abandonné son appartement du jour au lendemain sans donner signe de vie, comment lui, monsieur Dimopoulos, a dû vendre toutes les possessions du père de Gabrielle pour couvrir les trois mois de loyer impayé. Tout ce qu'il reste de monsieur Vanier se trouve dans ce sac.

Nous retournons dans la Ford Escort de Marianne en silence, sous le choc de la nouvelle. Gabrielle sanglote en passant à travers le contenu du sac pendant que Marianne essaie de faire la part des choses.

— Y doit pas être loin, Gab. On peut sûrement appeler à son travail, quelque chose. Est-ce que c'est son genre de juste disparaître sans t'avertir ?

Gab ne fait que hausser les épaules en ravalant ses sanglots. Marianne me lance

des S.O.S. avec ses yeux, mais je ne sais pas quoi dire de plus. Gabrielle a toujours eu une relation houleuse avec son père, ne lui rendant visite qu'à l'occasion. Si elle demeure discrète sur sa mère, c'est encore pire lorsqu'il s'agit de parler de son père. Anthony aurait peut-être pu nous répondre, si seulement il avait été là.

Après quelques minutes, Gabrielle jette le sac violemment sur la banquette arrière, à côté de moi, en s'essuyant les joues.

— Qu'y mange d'la marde ! Y mérite même pas que j'le cherche. C'est toujours la même affaire avec lui !

Marianne démarre la voiture et monte le son de la radio en faisant demi-tour sur la petite rue ornée d'immeubles à logements. Gabrielle croise les bras et dépose son front sur la fenêtre de la portière. Nous roulons déjà depuis un moment quand je réalise que Marianne ne s'est pas engagée sur l'autoroute.

— Marianne ? T'as manqué la sortie.

— On s'en retourne pas tout de suite à Saint-Hector. Moi aussi, j'ai des questions à poser.

QUATORZE

L'odeur de l'encens envahit mes narines avant même que nous arrivions en haut de l'étroit escalier mauve. Sans savoir pourquoi, je me sens immédiatement en sécurité ici, comme si toute la peine et l'angoisse que nous venons de vivre s'étaient dissipées d'un coup. Je ne suis venu qu'une seule fois avec Marianne, mais je me sens en terrain connu.

Sur la porte vitrée, le même écriteau sur lequel est écrit en calligraphie antique :

Riddle
vous êtes les bienvenus

Marianne pousse la porte et nous la suivons à l'intérieur de la boutique au son du carillon qui pend au-dessus de l'entrée et qui tinte doucement. La petite boutique est bondée de monde. Même Gabrielle semble surprise et m'agrippe le bras dans un instant de panique. Marianne se retourne vers nous.

— L'Halloween approche, ça paraît. Les affaires sont toujours bonnes quand les morts se réveillent.

Elle nous sourit et se dirige tout droit vers le comptoir vitré derrière lequel se tient une jeune fille qui a l'air à peine plus vieille que nous. Elle a les cheveux blonds, presque blancs, et des yeux hypnotiques. Marianne se penche vers l'avant.

— Salut, Aliciel ! Est-ce que ma mère est dans les parages ?

— Je l'ai vue tout à l'heure… Je sais pas trop elle est rendue où…

La jeune fille regarde vers moi. J'ai l'impression que je ne serai plus jamais capable de bouger. Elle est vraiment belle. Je lui souris en penchant la tête sur le côté. L'envie de sauter de l'autre côté du comptoir pour lui parler me prend soudainement.

— Salut, me dit-elle.

— Allo.

Je n'arrive pas à trouver quoi que ce soit d'intelligent à lui dire. Je continue de lui sourire bêtement pendant qu'elle ricane nerveusement. Son rire est le bruit le plus mélodieux que j'ai entendu depuis des mois. Ça me chavire complètement.

Je sors de ma rêverie quand j'entends Marianne m'interpeller.

— Walker ! Qu'est-ce tu fais ?

Je me secoue et je l'aperçois qui me dévisage à travers le rideau de billes colorées. Je me tourne pour lancer un dernier coup d'œil à Aliciel, mais celle-ci semble s'être volatilisée. Je me précipite vers Marianne qui me regarde d'un air découragé.

— Quoi ? que je lui demande.

— Pour vrai, Walker ?

Je hausse les épaules nonchalamment.

— 'Est *cute* !

— Laisse-toi pas impressionner par elle… t'es pas de taille !

— Pfffft !

Je suis Marianne dans l'arrière-boutique et je suis tout de suite saisi par l'impressionnante pièce qui s'ouvre devant nous. Malgré l'absence de fenêtre, l'air est frais et l'éclairage feutré semble aussi naturel que la lumière du jour. Il y a moins de monde ici. Quelques femmes assises en train de consulter des manuels, deux jeunes hommes vêtus de drôle de façon qui se tiennent dans un coin et qui chuchotent entre eux.

J'ai à peine le temps de faire deux pas que je vois la tante de Marianne, Derry, apparaître dans le corridor au fond de la pièce. Elle s'avance vers nous avec une telle grâce, on dirait qu'elle flotte. Elle porte une espèce de tunique vert émeraude qui donne à sa longue chevelure rouge des airs violets. Sa voix grave et douce résonne en moi alors qu'elle s'adresse à Marianne. Elle bouge à peine les lèvres, mais ses mots, comme un chuchotement, semblent m'entourer et se mêler à la musique étrange qui sort des haut-parleurs.

— Marianne, ma belle Marianne. J'ai senti ta force de mon bureau. Quel bonheur de te voir ! Viens ici, que je te prenne dans mes bras.

Marianne n'a pas le temps de répondre que Derry l'enlace intensément avant de jeter son dévolu sur Gabrielle.

— Une vision ! Gabrielle Vanier de retour à Riddle ! Quel beau cadeau que ta présence ! On s'ennuie de toi, ici, tu sais.

— Contente de te revoir aussi, Derry, lui répond Gabrielle, comme si elle la connaissait depuis des années.

J'essaie de l'interroger du regard, mais elle m'évite habilement. Puis, sans crier

gare, Derry se retrouve face à moi et elle attrape mes mains fermement en me fixant droit dans les yeux.

— Et toi… toi, tu es ce William dont Gabrielle ne cesse de parler. Nos chemins se sont déjà croisés, n'est-ce pas ? Je me souviens de ta bonté, de ta tendresse. Mais quelque chose brouille ton aura. Pourquoi tant de chagrin ?

— Je… je…

Je suis bouche bée. J'ai envie de m'enfuir en courant, mais je suis figé sur place avec la sensation désagréable que ses yeux violets me retiennent prisonnier. Heureusement, Marianne vient à ma rescousse et s'adresse directement à Derry, qui lâche mes mains et détourne le regard. Je respire mieux.

— Ma mère est où ?

— Nessa ? Oh ! Elle a dû quitter la boutique pour quelques heures. Elle devrait revenir avant la fin de l'après-midi.

— Merde !

— Marianne ! Ton langage, s'il vous plaît !

Gabrielle vient nous rejoindre, mais évite de nouveau de me faire face.

— Est-ce qu'on reste un peu ? demande-t-elle à Marianne. On pourrait attendre que ta mère revienne.

Marianne ouvre la bouche pour lui répondre, mais Derry s'interpose.

— Mais oui, mais oui ! Restez donc ! Installez-vous à la table, là-bas. Relaxez un peu. Je vais vous préparer une petite infusion qui vous fera oublier ce temps de canard.

La grande dame ne nous laisse pas répliquer, elle est déjà rendue au fond du long corridor. Au bout d'un moment, Marianne baisse les bras en soupirant et se dirige vers une longue table en bois dans un coin de la pièce. Après avoir lancé son sac sous la table, elle se laisse tomber sur le banc et enfouit sa tête dans le creux de ses bras croisés.

Gabrielle fait un pas, mais je la retiens par le coude.

— « On s'ennuie de toi » ? Est-ce que j'en ai manqué un bout ?

— Ma grand-mère habite à dix minutes d'autobus d'ici. J'ai passé l'été à apprendre avec Derry…

— Pourquoi tu m'as rien dit ?

— Je sais pas, Will. Ça a pas adonné, c'est tout.

Elle tourne les talons et va rejoindre Marianne à la table où elle s'est installée. Je comprends maintenant ce changement drastique d'attitude, cette assurance étonnante chez elle. J'aurais dû m'en douter. Elle a fréquenté Riddle tout l'été. Ça explique aussi le nouveau décor de sa chambre et son obsession nouvelle pour ses visions. Ça vient d'ici. Ça vient de Derry… Ça vient de Marianne.

Je sursaute quand je sens quelque chose effleurer ma jambe. Je baisse la tête pour m'apercevoir que c'est un chat. Je le reconnais tout de suite : Lancelot. Je m'accroupis pour lui tendre la main et il vient aussitôt se frotter la tête dans ma paume. Il se lève sur ses pattes arrière et vient poser ses deux grosses mitaines avant sur mes genoux. Je l'attrape et je me relève avec le chat dans les bras.

— Oh ! s'exclame une des filles assises à la table ronde. Comment t'as réussi ça ? Ce chat-là haït tout le monde !

Je lui souris en faisant aller mes doigts derrière les oreilles de Lancelot qui ronronne bruyamment en fermant les yeux. Il a beaucoup grandi depuis que je l'ai vu pour la première fois, mais il est toujours aussi mignon.

J'erre un moment en continuant de flatter Lancelot qui a désormais pris ses aises dans mes bras. Je parcours les différentes sections de livres, tout aussi intrigants les uns que les autres. Je me demande qui sont tous ces gens qui fréquentent Riddle. En faisant mes recherches sur les symboles, je suis tombé sur plusieurs adeptes du Wicca, cette religion étrange qui s'intéresse à la magie. Est-ce que Derry et Nessa en font partie ? Et Marianne ? Je ne peux pas me mentir. Ça m'attire. J'ai l'impression que je ne suis pas ici par hasard.

Un peu plus loin, Gabrielle est plongée dans un grand bouquin relié en cuir. Elle paraît complètement absorbée par sa lecture tandis que Marianne somnole, affalée sur sa chaise, les bras croisés. Je suis en train de contempler les médaillons accrochés à un petit présentoir lorsque Derry flotte jusqu'à leur table avec un plateau sur lequel se trouvent une théière fumante et quatre petits verres en céramique. Elle le dépose délicatement et vient immédiatement vers moi.

— Je vois que tu as renoué avec Lancelot. Cet animal t'a adopté, on dirait. C'est rare qu'il ose s'aventurer hors de sa cachette durant les heures d'ouverture. Tu dois vraiment lui avoir laissé une grande impression. Il peut repartir avec toi, si tu le désires.

— C'est gentil… mais j'pense pas que ma mère soit d'accord. *Anyway,* ces temps-ci, les chats ont tendance à disparaître à Saint-Hector.

— Vraiment ? Quelle pensée inquiétante… Les chats ont des qualités protectrices naturelles. Tant qu’ils sont là, les forces du mal demeurent affaiblies. Je vois que tu observes les pendentifs. Tu cherches quelque chose en particulier ?

— J’ai… *perdu* le pentacle que Marianne m’avait offert[1].

La femme mystérieuse aux cheveux rouges me regarde avec intérêt. J’ai l’impression que le temps s’arrête, que tout s’estompe autour de nous.

— Peut-être que la chose contre laquelle tu avais besoin de protection ne vient pas de l’extérieur, mais trouve ses origines à l’intérieur de toi.

Je n’aime pas comment elle me fait sentir… comme si elle savait quelque chose sur moi que j’ignore. Je suis pris d’un vertige, comme si j’étais en train de faire une descente en montagnes russes. Lancelot se redresse soudainement, me jette un coup d’œil et laisse sortir un petit miaulement avant de bondir hors de mes bras.

Je passe ma main dans mes cheveux et j’essuie la sueur qui commence à perler sur mon front. J’ai mal au cœur. Ça doit être l’encens qui me prend à la gorge.

— Les toilettes… sont où ? que je demande à Derry.

Elle recule d’un pas en me souriant avec son air faussement mystique. Je commence à comprendre pourquoi Marianne s’énerve chaque fois qu’elle se retrouve en présence de sa tante. Derry me pointe l’autre bout de la pièce.

— Au bout du corridor.

Je me dépêche à quitter l’endroit et j’emprunte le corridor, suivi de près par Lancelot qui tourne autour de mes pieds en émettant des petits roucoulements. Mon cœur bat à tout rompre, je sens que je vais vomir. J’essaie de me calmer en me disant que tout va bien, que ça va bien aller, que c’est dans ma tête. Il faut que je me calme.

J’ouvre la porte du fond et je m’enferme dans la petite salle de toilette. Je m’agrippe au lavabo en tentant de respirer normalement. Le son de l’eau froide qui coule m’apaise un peu. J’asperge mon visage et mon cou, je retrouve un rythme cardiaque normal. Qu’est-ce qui m’arrive ? Pourquoi est-ce que je panique comme ça ? C’est juste une illusion, le pouvoir de la suggestion.

Je bois quelques gorgées d’eau froide avec ma main et je sors de la pièce quand je me sens prêt à retourner là-bas. Lancelot m’attend, assis en plein milieu du corridor. En me voyant, il se dirige tout droit vers une porte sur ma droite et se met à la gratter en miaulant.

— Qu'est-ce qu'y a, minou ? Tu veux entrer là ?

J'hésite. Qui sait ce qui se trouve de l'autre côté de cette porte ? Mais Lancelot gratte de plus belle. J'étire le bras pour tourner la poignée lorsque la porte s'ouvre sans que je la touche. Je lève les yeux.

Dans le cadre se trouve un garçon un peu plus grand que moi. Il a le crâne rasé et la peau basanée comme s'il avait passé des mois à se faire bronzer dans un pays chaud. Il porte un jeans noir, et sur son t-shirt bleu est imprimé le logo d'un superhéros connu.

— Salut, me dit-il.

Ses yeux sont si foncés qu'ils me paraissent noirs. Je ne peux même pas distinguer ses pupilles.

— Salut ! Excuse-moi, c'est le chat qui grattait pour entrer.

— Le chat ? Quel chat ?

Je regarde autour de moi. Lancelot n'est nulle part. Il s'est volatilisé. Je bégaie, ne sachant trop quoi dire. Il était là à peine une seconde plus tôt !

Le garçon aux yeux sombres me sourit. Il fait un pas de côté et m'invite :

— Entre.

Ne sachant trop pourquoi, j'entre sans hésiter. Le garçon referme la porte et m'effleure en passant à côté de moi. Je sens un frisson parcourir ma colonne vertébrale.

Je suis fasciné. La pièce dans laquelle je me trouve est à la fois étrange et bizarrement réconfortante. Les quatre murs, peints en gris foncé tout comme le plafond et le plancher, sont dépourvus de décoration. Seul un grand miroir a été suspendu au mur du fond. Malgré les chandelles allumées un peu partout, l'air est frais. Dans un coin, une petite lampe à abat-jour diffuse un éclairage feutré. Ici et là, des livres et des objets divers traînent par terre. Plusieurs coussins colorés entourent le cercle blanc peint à même le plancher.

Le garçon attrape un des gros coussins et le dépose dans le cercle du côté où je me trouve. Il en saisit un autre sur lequel il s'assoit à l'intérieur du même cercle. Il me fait signe de prendre place.

— Je…

— S'il te plaît, me dit-il. J'insiste.

Je m'assois en tailleur sur le coussin. Le garçon me fixe sans rien dire. Il se contente de sourire. Je devrais avoir la chienne de ma vie, mais son regard est différent de celui de Derry. Ce gars-là pourrait avoir mon âge. Il a l'air d'un adolescent tout à fait normal.

Au bout d'un moment, il finit par prendre la parole.

— Tu t'appelles William, hein ? William Walker, c'est ça ?

Mon instinct me dicte de paniquer, mais étrangement, je ne fais qu'acquiescer le plus calmement du monde.

— J'me demandais quand j'te rencontrerais. Marianne m'a beaucoup parlé de toi… J'comprends astheure pourquoi elle ose pas trop t'laisser entrer dans sa vie.

— Pourquoi ?

— T'es différent.

Il continue à sourire sans rien ajouter. Qu'est-ce que ça veut dire, ça… « différent » ? Trop de choses me viennent en tête, mes pensées se répercutent les unes sur les autres. Je lui demande :

— T'es qui par rapport à elle ?

— Un ami. C'est tout. Elle vient me voir des fois pour avoir des conseils… et ce que je lui dis fait rarement son affaire. Je m'appelle Ulric.

Il tend sa main droite dans ma direction. Je la serre fermement, et je sens tout mon corps frémir au contact de sa peau. J'ai la sensation qu'un courant d'air vient de traverser la petite pièce grise.

— Ulric ? C'est toi ? Je… J'pensais que… Je m'attendais pas à…

— Tu t'imaginais quoi ? Un espèce de gothique aux cheveux longs, tout habillé en noir ? C'est correct. Tout l'monde est toujours surpris la première fois.

— Tu fais quoi, ici ?

— J'étudie… la plupart du temps. Des fois, Nessa me fait faire des consultations. Ça me paye bien, mais j'aime pas ça. Ça me gobe de l'énergie.

— Ouais… mais tu fais *quoi* ?

— Je manipule l'invisible. Je repousse les limites de l'obscur pis j'essaye de les comprendre. Je peux faire ben des affaires, ça serait trop long à t'expliquer. Mettons que j'suis comme une espèce de médium… dans l'sens que j'ai une facilité

à canaliser les forces qui nous entourent.

— Genre les esprits ?

— Genre… J'avais douze ans quand Nessa m'a trouvé.
Je venais d'être transféré dans un centre jeunesse pas loin d'ici. Y ont eu beau me placer dans toutes sortes de familles d'accueil, ça toffait jamais longtemps. Je finissais toujours par réveiller des affaires bizarres pis un moment donné, mes parents d'accueil s'tannaient pis ils me retournaient au centre. J'ai passé pour un *freak* toute ma vie jusqu'à tant que j'rencontre les jumelles. Nessa pis Derry, elles m'ont sorti du système pis elles m'ont aidé à contrôler mon don.

— Mais tes parents…

— T'es différent, toi, m'interrompt-il. Je pense pas que tu le saches. Je pense que personne le sait vraiment…

— J'comprends pas.

— T'es un éveilleur.

— Un quoi ?

— Un éveilleur… un facilitateur. C'est pas rare, mais c'est la première fois que j'en rencontre un aussi intense que toi. Fais pas c'te face-là. C'est rien d'grave… généralement. T'es juste plus sensible que la majorité du monde. C'est comme un sixième sens. Un genre de connexion avec l'invisible. Ça explique en partie ce qui est arrivé à votre amie Sabrina. Je
te conseille de jamais t'approcher d'une planche de Ouija. Juste ta présence peut centupler les résultats.

— Ça veut dire quoi ?

— Que tu ressens des choses que le monde normal est même pas capable de percevoir. Genre, si tu entres dans une maison hantée, tu le sais tout de suite. Pire, tu réveilles les fantômes. Les planches, c'est *fucking* dangereux… mais toi, t'en as même pas besoin. T'es capable d'invoquer naturellement. C'est crissement impressionnant.

— Comment tu sais ça ?

— Je le sens.

— Je m'en serais aperçu, me semble, si j'étais capable de faire ça !

— Tu le sais. Inconsciemment, tu le sais. Je te gage que tu te sens observé, même quand t'es tout seul… que des fois, tu *feel* tout croche quand tu te retrouves

quelque part, mais que t'as aucune *fucking* idée pourquoi. Tu dois pas dormir beaucoup non plus. Je me trompe ?

Je sursaute quand j'entends quelqu'un cogner fortement sur la porte derrière moi. Ulric me fait un clin d'œil complice, mais reste immobile.

— Oui ? dit-il en projetant d'une voix impressionnante.

La porte s'ouvre et Marianne apparaît. Ça lui prend quelques secondes pour absorber le fait que je suis assis face à Ulric. Elle fait un pas dans la pièce et, du coup, les flammes de toutes les chandelles se mettent à osciller frénétiquement.

— *What the fuck*, Ulric ?

— Calme-toi, Marianne. On faisait juste jaser.

En voyant Ulric se redresser, je me lève aussi. Il contourne le cercle blanc pour se diriger vers Marianne qui a l'air en colère. Son calme me fascine. On dirait que ça émane de lui. Il est mince et petit, et pourtant, j'ai l'impression qu'il est beaucoup plus grand, beaucoup plus fort que moi. Ulric pose une main sur la joue de Marianne.

— Je suis content de te voir, lui murmure-t-il. J'ai pensé à toi, la semaine dernière. J'ai commencé à étudier les miroirs. J'ai ben des affaires à te raconter. Je voulais t'appeler, mais je me suis rendu compte que j'avais pas ton numéro.

— Si c'est pour me dire les mêmes conneries que la dernière fois, laisse faire.

— Marianne. Tu le sais qu'il n'y a jamais rien qui soit tout blanc ou tout noir. T'as beau tout faire pour l'éloigner, ça va finir par te rattraper.

Marianne lève les yeux dans les airs et se tourne vers moi.

— Ma mère nous attend au café d'en face. Viens-tu ?

— Oui, oui, que je lui réponds.

— Saint-Hector, nous lance Ulric. J'ai *checké* ça depuis qu'on s'est parlé… Si tu veux des réponses, faut fouiller dans le passé de la ville. Y a des affaires, ben des affaires qui ont jamais été réglées dans ces environs-là… Mais j'suis pas sûr que vous devriez affronter ça tout seuls.

— On a des choses plus urgentes à régler, Ulric ! renchérit Marianne sur un ton sec.

Ulric baisse les yeux avant de se tourner face à moi.

— William, ajoute-t-il en me serrant la main. On va se revoir. On a une conversation à finir… Reste prudent. Et s'il y a quoi que ce soit, tu sais où me trouver.



Il n'y a personne dans le petit café sauf Nessa qui est assise à une table au fond du commerce. Sa ressemblance avec Derry me frappe encore. Si ce n'était sa chevelure complètement blanche, je n'arriverais pas à les distinguer. La première fois que je l'ai vue à Riddle, elle avait l'air distinguée avec sa robe chic. Aujourd'hui, elle ne porte qu'un vieux jeans et un gilet noir.

Nessa ne se lève pas pour nous accueillir. Elle se contente de boire une gorgée de son thé odorant et de dévisager Marianne. Celle-ci prend place face à sa mère.

— Salut, maman.

Gabrielle me jette un coup d'œil. Nous hésitons à nous asseoir aux côtés de Marianne. Il y a visiblement un malaise dans l'air, une tension palpable entre les deux. Nessa lève les yeux vers nous et sourit poliment.

— Assoyez-vous, dit-elle. Je vous en prie.

Aussitôt que nous sommes attablés, une fille avec des dreadlocks bleues fait le tour du comptoir pour venir prendre notre commande. Elle salue Gabrielle et lui demande si elle veut un *latte,* comme d'habitude. J'en déduis que c'est ici qu'elle a développé son goût pour le café au lait. Marianne réclame un verre d'eau tandis que j'opte pour un chocolat chaud. Avec le froid qui sévit dehors et mon étrange rencontre avec Ulric, j'ai besoin d'une boisson réconfortante.

Marianne a déjà l'air agacée par sa mère, même si celle-ci ne lui a encore rien dit.

— C'était trop compliqué de nous rejoindre à la boutique ?

— Après la façon dont tu nous as traités la dernière fois, j'ai préféré ne pas courir de risque. J'ai une clientèle à fidéliser… et pis ma fille qui demande à me parler, c'est jamais de bon augure.

— Franchement !

— Qu'est-ce que j'peux faire pour toi ? Pour vous autres ?

Marianne fouille dans son sac et en sort la petite pile de photos que j'ai trouvée dans mon sous-sol.

— On est tombés là-dessus pis on se demandait si tu pouvais nous en dire plus… si tu savais quelque chose.

Nessa attrape les clichés et son expression se transforme. Ses yeux gris s'embrument pendant un instant, et elle serre les lèvres jusqu'à ce qu'elles disparaissent. Elle examine quelques photos avant de relever la tête vers Marianne.

— John était jeune là-dessus. Où est-ce que t'es allée dénicher ça ?

— C'est Will qui les a trouvées. C'est son père, juste là, à côté de papa. Lui, c'est Marc-André Vanier, le père de Gabrielle.

— Wow, murmure Nessa du bout des lèvres.

— Les as-tu déjà rencontrés ? Est-ce que papa t'en a déjà parlé ?

La mère de Marianne semble perdue dans ses pensées.

— C'est possible… John connaissait tellement de monde. Mais leurs visages ne me disent rien.

La serveuse aux cheveux bleus dépose nonchalamment nos boissons sur la table avant de retourner consulter son téléphone derrière le comptoir. Nessa prend une gorgée de son thé et dépose sa tasse en soupirant.

— Ces photos-là ont été prises avant que j'le rencontre. Y a toujours dit qu'il avait passé les plus belles années d'sa vie à Anna Caritas. J'pense que c'est pour ça qu'il tenait autant à ce que tu y ailles… Lui pis son maudit Saint-Hector !

— Est-ce qu'y t'a déjà parlé de ses fréquentations du secondaire ?

— Ma puce. Tu connaissais ton père aussi bien que moi, sinon plus. C'était pas l'homme le plus bavard. Quand je l'ai rencontré, y jouait dans un bar avec son premier band. Y venait juste de lâcher son programme au cégep. Y était tellement beau, tellement charismatique. Mais sa vie, c'était sa musique. Y'aimait pas ça parler de lui, encore moins de son passé. Fallait toujours faire des pieds pis des mains pour lui tirer les vers du nez. Faut dire que ses parents, c'étaient des méchants numéros. Tu l'as pas connu, toi, mais John s'entendait pas pantoute avec ton grand-père. Je l'ai rencontré rien qu'une fois, le bonhomme Robertson, pis si y avait pu me cracher dans face, il l'aurait fait. Pour lui, John était la honte de la famille… C'est pas pour rien que ton père a changé son nom quand il a signé son premier contrat de disque.

— Mais y t'a jamais parlé de ses amis ?

— Y'en avait pas tant, à part ceux qu'on avait en commun. J'sais pas quoi

t'dire. J'sais qu'il était très attaché au collège pis qu'y parlait tout le temps d'aller s'établir à Saint-Hector. J'voulais rien savoir. Lui, il y retournait tous les ans au solstice d'hiver pour sa réunion d'anciens élèves. J'ai jamais voulu y aller avec lui. Quand y m'a dit qu'y s'était acheté une maison là-bas avec sa guédaille, ça m'a pas étonnée. Y'arrêtait pas de dire que le fait que t'ailles au collège allait conjurer le sort… une connerie du genre.

— Quel sort ?

— Je l'sais pas, ma puce. Sa mauvaise réputation ? Ses résultats scolaires douteux ? Y buvait beaucoup, John. Ce qu'il racontait faisait pas toujours de sens. Et pis on se parlait déjà plus beaucoup dans ce temps-là. Sa… Dakota était pas capable de me piffer. J'suis désolée de pas pouvoir t'en dire plus. C'est aux pères de tes amis que tu devrais demander. Moi, j'ai jamais connu Jean Robertson… C'est John Roberts que j'ai marié. Jean Robertson est mort quand ton père a quitté Anna Caritas.

QUINZE

— Ben voyons ! s'exclame Anthony en me donnant un coup du revers de la main. C'est une vraie *joke* !

Nous traversons la route 33 pour rejoindre le terrain du collège. Devant chaque entrée sont postés quatre agents de sécurité qui fouillent systématiquement le sac de chaque élève. À l'est de l'école, sur le chemin du Couvent, une rangée d'auto-patrouilles sont stationnées.

Comme pour se donner du courage, Emily me prend la main. J'étais content de la retrouver au pas de ma porte, ce matin. Sa présence n'a pas eu l'air de déranger Anthony. Depuis des semaines, c'est le seul prénom qu'il est capable d'entendre de ma bouche sans faire la grimace.

Mon meilleur ami continue de râler :

— Franchement ! On dirait qu'on s'en va en prison, *man* !

Je reste muet. Je sais bien que rien de tout ça n'est ma faute, mais je me sens malgré tout responsable. Au moins, Anna Caritas rouvre ses portes, même si plusieurs parents inquiets ont déjà retiré leurs enfants du pensionnat.

— T'es sûr que tu vas être correct ? m'a répété ma mère au moins dix fois ce matin.

J'appréhende le retour à l'école, oui. Mais vaut mieux être au collège qu'enfermé chez moi à me tourner les pouces.

Au loin, j'aperçois Gabrielle et Marianne qui traversent le terrain de l'école en direction de l'entrée est. Si j'ai revu Gab quelques fois après notre visite à Riddle, Marianne, fidèle à elle-même, m'a évité toute la semaine. Peu importe. Je ne la laisserai pas gâcher cette journée.

— Ton sac, m'ordonne un des gardiens.

Il doit bien faire le double de ma taille et, à en juger par son air bête, il ne prend aucun plaisir à sa tâche. Je lui tends mon sac à bandoulière. Il fouille minutieusement à l'intérieur avant de me le redonner comme si c'était un vulgaire sac à ordures.

— Circulez ! me somme-t-il, comme si j'allais rester là à le regarder fouiller tout le monde.

Je salue Anthony qui s'enfonce dans le corridor principal du premier étage vers son casier. Emily et moi montons au troisième afin d'aller récupérer quelques trucs dans nos casiers respectifs, quand je constate que deux agents sont postés à l'entrée de chaque étage.

— C'est un peu *creepy*, me dit Emily avant de se diriger vers son casier. Anthony a raison, on se sent en prison.

D'un autre côté, ça me rassure un peu que la direction ait décidé de renforcer la sécurité. Peut-être que ça va calmer les esprits...

J'attrape mon cartable de français et je referme la porte métallique de mon casier. J'ai à peine le temps de me retourner que je sens les lèvres chaudes d'Emily sur les miennes. Elle me pousse vers le mur et enroule ses bras autour de mon cou. Je me laisse imprégner par son odeur, par la sensation délicieuse d'être en apesanteur.

— Depuis qu'on est partis de chez vous que j'attends pour faire ça, me chuchote-t-elle à l'oreille.

— Ça valait la peine d'attendre !

La première cloche annonce le début imminent des cours. J'entrecroise mes doigts avec les siens et je l'entraîne vers le quatrième étage où se trouve notre local de français.

— T'as le droit de m'embrasser devant Anthony, t'sais.

— Oui, je l'sais. Ça me gênait.

— Penses-tu que le monde sait que…

— Tout le monde est au courant, Will… Même mon père, pis y est jamais chez nous.

La simple idée que la majorité des élèves soit au courant que c'est moi qui ai découvert sœur Denise me retourne l'estomac.

— T'inquiète pas. Personne va t'en parler, y sont trop hypocrites pour ça.

Constatant qu'il reste encore quelques minutes avant le début du cours, nous nous installons en retrait pour nous embrasser discrètement.

— Je suis contente d'être là, me dit-elle. J'étais pus capable d'endurer mon frère pis ses amis. Je sais pas ce qu'y leur donnent à manger, aux pensionnaires, mais ceux qui s'tiennent avec Emrik, c'est des méchants abrutis.

— Ton frère se tient avec des pensionnaires ?

— Ouais… Maddox, Justin pis… j'me rappelle pus de son nom. Face-à-fesser-dedans, j'pense.

Je n'aime pas l'idée que Maddox et sa clique se tiennent chez ma blonde. J'essaie de ne pas lui montrer que ça me dérange. Après tout, elle ne sait rien d'eux. J'ai envie de lui demander depuis quand Emrik se tient avec eux, mais je suis interrompu par monsieur Ben.

— Mademoiselle Roch, monsieur Walker ! Content de vous revoir !

— Bon matin, monsieur Ben !

— C'est « monsieur Scott », Walker ! Et puis « bon matin », c'est un anglicisme. Faut plutôt dire : « Bonjour ! »

— Ouais, ouais, que je réponds à notre professeur en riant avant de pénétrer dans la salle pour aller prendre ma place à mon bureau, au fond de la classe.

La deuxième cloche retentit et les derniers arrivés s'empressent de s'asseoir derrière leur pupitre. Comme nous sommes son groupe attitré, monsieur Scott nous fait un petit discours pour nous souhaiter un bon retour et pour nous passer quelques informations sur la façon dont ça va se dérouler désormais à l'école. Il nous apprend brièvement que sœur Denise est toujours à l'hôpital, mais que sa vie n'est plus en danger. Je sais déjà la majeure partie de ce qu'il a à nous dire. Faudrait être aveugle pour ne pas avoir remarqué la sécurité. Il nous informe aussi que des caméras de surveillance vont être installées aux quatre coins de l'école. Après nous avoir suppliés d'être prudents et de ne pas traîner seuls dans les rues, il nous distribue quelques feuilles. Des exercices de rattrapage pour nous remettre dans le bain de la grammaire.

J'ai peine à me concentrer. Je me perds dans la vue sur Saint-Hector que m'offre la fenêtre. La saison des couleurs tire déjà à sa fin, j'ai l'impression de l'avoir à peine remarquée cette année. La ville est belle en automne, on dirait une carte postale. Pourtant, avec tout ce qui s'y passe depuis quelques mois, c'est probablement le pire endroit où vivre dans toute la province.

Gabrielle et moi avons envahi la bibliothèque municipale la semaine dernière. Ulric, après tout, a dit à Marianne que les réponses se trouvaient dans le passé de la ville. C'est un endroit que les élèves du collège fréquentent peu. La bibliothèque d'Anna Caritas est beaucoup plus fournie et beaucoup plus accueillante. Cependant, celle de notre patelin contient plusieurs archives, sans compter toute une section d'ouvrages locaux. La plupart sont des livres d'art ou des albums pour les tout-petits d'une qualité douteuse, mais nous avons tout de même réussi à y

dénicher quelques textes intéressants.

Gabrielle a jeté son dévolu sur les archives de la ville. Si certaines d'entre elles ont été numérisées il y a quelques années, la grande majorité ramasse la poussière dans le sous-sol de l'hôtel de ville. Il faut chercher manuellement sur des fiches en papier pour trouver ce qu'on veut, et ensuite demander à consulter les documents, ce qui complique énormément le processus. Non seulement nous ne voulons pas trop attirer l'attention, mais la bibliothécaire est plutôt du genre à refuser de nous servir pour la simple raison que nous sommes des jeunes. « Ces ouvrages ne sont pas là pour le divertissement, mais bien pour des consultations sérieuses ! » a-t-elle osé dire à Gabrielle.

Les quelques bouquins qui auraient été susceptibles d'être intéressants débutent avec la construction du collège. Pour une ville qui se vante d'honorer son histoire, il est tout de même assez étonnant que sa bibliothèque ne contienne rien de plus exhaustif sur le passé historique de Saint-Hector.

C'est quand même dans ces livres que j'ai appris que l'énorme bâtiment qui abrite aujourd'hui l'école a été construit autour des ruines de l'église originale de Saint-Hector, qui nous sert aujourd'hui de bibliothèque scolaire. Après un violent incendie qui a détruit une bonne partie de l'église, la congrégation des sœurs de la Charité de Sainte-Anne a acheté le terrain pour y faire ériger ce qu'on appelle maintenant l'aile est : le pensionnat. Si la vocation de l'établissement a d'abord été religieuse, Anna Caritas est rapidement devenu un foyer pour orphelins. À son apogée, après plusieurs phases d'agrandissement, l'orphelinat hébergeait près de trois cent cinquante enfants de zéro à seize ans. Les orphelins étaient logés, nourris et éduqués par les religieuses. Considéré comme un « institut familial », l'établissement a dû se transformer à la suite de la création du ministère de l'Éducation dans les années 1960. C'est à ce moment-là que le collège tel qu'on le connaît est né.

Les livres ne m'ont rien appris d'autre. Rien sur un club d'élite privé. Rien sur une fraternité secrète. Juste des faits historiques jumelés à quelques photos de presse montrant l'établissement sous un bon jour.

J'ai aussi trouvé trois livres, datant du siècle dernier, qui racontent l'histoire de Saint-Hector plus ou moins dans les mêmes termes. On dirait presque que leurs auteurs ont copié les uns sur les autres. Tous s'entendent pour dire qu'un dénommé Alphonse Landry a fondé la première église du comté vers la fin du 19e siècle, poussé par la vague de colonisation engendrée par le curé Labelle. Le père Landry désirait redonner le territoire aux Canadiens français en offrant un lot de dix acres de forêt à quiconque serait en mesure de le défricher pour s'y établir. Landry, étant un homme de lettres, a baptisé la colonie « Lac-

Hector », en référence à *L'Iliade*. Ce n'est que quelques années plus tard, alors que la colonie commençait à obtenir une certaine popularité, que les têtes dirigeantes de l'Église ont exigé un nom plus catholique. C'est ainsi que Lac-Hector est devenu Saint-Hector.

Jusque-là, même si tout ça s'avérait extrêmement intéressant, je ne voyais pas quelles réponses je pouvais bien trouver dans ces livres. Peut-être Ulric avait-il déniché quelque chose de plus ?

Ce n'est que dans un des ouvrages, intitulé *Saint-Hector : Du rêve à la prospérité,* que j'ai trouvé un passage, un minuscule passage, d'intérêt.

La légende des Damnés et autre folklore

Peu d'écrits demeurent sur les contes et légendes qui peuplent le folklore de Saint-Hector. Quelques chroniques du journal de la région, quelques correspondances. Dans leur ensemble, la majorité de ces histoires trouvent leur source dans le folklore canadien-français tel que rapporté par les conteurs itinérants de l'époque. Il s'agit unanimement de simples variations de légendes préexistantes, comme celle de la Dame blanche du lac, ou encore le récit de la marque du diable sur le presbytère.

Seul le mythe des Damnés demeure une véritable énigme. Selon la légende, bien avant l'arrivée du père Landry,
une petite communauté de paysans protestants s'était
établie dans la région. Parmi eux, une « vieille fille » faisait office de sage-femme. L'histoire veut que celle-ci fût accusée de sorcellerie et condamnée à la pendaison. La pauvre femme clama son innocence jusque sur l'échafaud où elle maudit la petite communauté. Avant de tomber vers sa mort, la vieille jeta une malédiction terrible, condamnant les dix prochaines générations de la communauté à ne connaître que malheur et famine.

Plus rien ne poussa sur les terres des paysans à partir de ce jour-là. Au bout de quelques années, ils furent forcés d'abandonner fermes et maisons. Même la rivière, qui regorgeait auparavant de poissons, s'assécha de façon inexpliquée.

Aujourd'hui, seules quelques ruines de cette communauté sans nom se trouvent toujours au nord de Saint-Hector. On raconte que, par soir de pleine lune, le fantôme de la vieille sage-femme erre entre les arbres de la forêt, prêt à maudire quiconque osera s'aventurer sur ses terres.

Encore à ce jour, il est déconseillé de s'aventurer dans ces bois qui portent désormais le nom de « forêt des Damnés ».

— William Walker ! Il y a quelqu'un pour toi à la porte.

Je sursaute quand monsieur Scott crie mon nom. Je réalise que ça doit faire au

moins quinze minutes que je suis perdu dans mes pensées alors que tous mes camarades de classe sont concentrés à faire les exercices demandés.

Je lance un coup d'œil vers la porte de la classe pour y apercevoir Luka qui me fait un petit geste de la main. Je m'empresse d'aller à sa rencontre. Nous nous écartons un peu dans le couloir pour parler près des casiers.

— Salut, Will ! Pas trop pénible, le retour à matin ?

— Ça va. Toi ?

— L'enfer ! Garcia a décidé de rattraper les deux semaines qu'on a manquées en un seul cours ! D'la vraie marde. Écoute… sœur Viviane m'a fait venir au secrétariat tantôt pour s'assurer qu'on reprenne notre ronde à partir de mercredi.

— OK.

Luka me donne une tape sur l'épaule et fait un pas de reculons pour s'en aller. Il s'arrête lorsque je l'interpelle. Il revient vers moi et, après m'être assuré que nous sommes seuls dans le corridor, je me risque à lui demander à voix basse :

— T'sais, quand tu m'as parlé d'un club secret…

— *Check*, Will, je m'excuse d'avoir menti aux policiers, *man*. J'ai paniqué su'l'coup. Ça t'a pas mis dans marde, toujours ?

— Non, non. J'me demandais juste si tu connaissais du monde qui en fait partie.

—J'aurais jamais dû te parler d'ça… J'te l'ai dit : la seule fois où j'ai posé des questions, j'me suis ramassé à l'infirmerie avec un bras cassé. C'tu ça que tu veux ?

— Correct ! J'me demandais, c'est tout.



Assis dans les marches de l'entrée ouest du collège, j'essaie de me concentrer sur le roman que monsieur Scott nous a donné à lire pour la deuxième étape. C'est d'un ennui mortel, mais ça passe le temps. J'aurais préféré passer l'heure du dîner avec Emily. Elle avait rendez-vous avec son équipe pour un travail qu'elle doit faire en anglais. Anthony, fidèle à ses habitudes, reprend l'entraînement. Selon ses dires, Béchard croit que s'il continue sur sa lancée, Anthony pourrait bien se retrouver aux prochains Jeux olympiques. Il ne lui en faut pas plus pour redoubler d'ardeur. C'est ses parents qui doivent être contents !

Je replace mon foulard et je rabats mon capuchon sur ma tête. Si la tendance se

maintient, il va neiger pour l'Halloween. Je pourrais aller m'installer à l'intérieur, mais je ne me suis pas encore trouvé un nouveau coin à envahir. Je pourrais retourner à notre endroit de l'an passé, sur le bord de la fenêtre de l'aile nord, mais depuis que nous avons retrouvé le corps de Marcel le concierge, j'aime mieux éviter le quatrième étage quand je ne suis pas obligé d'y aller. Au moins, me dis-je, il fait soleil.

La lourde porte en bois s'ouvre derrière moi.

— Salut !

C'est Gabrielle qui vient me rejoindre. Elle enfonce ses mains dans les poches de son manteau et sautille jusqu'à moi avant de s'asseoir.

— Brrrrrrr. Fait froid. Qu'est-ce tu fais tout seul dehors ?

— Pis toi ?

— J'te cherchais.

— T'es pas avec Marianne ?

— Non. Elle *skip* l'après-midi, j'ai pas trop compris pourquoi. Qu'est-ce tu lis ?

Je lui montre la couverture de mon livre. Elle grimace. Nous restons sans rien dire pendant un moment. Gab a l'air pensive. Elle finit par dire :

— On dirait que l'école est plus silencieuse qu'avant…

— Tant mieux. Ça veut peut-être dire que les choses se calment.

— J'sais pas. J'ai entendu ma voisine de casier parler tantôt. Les élèves en quatre capotent parce que plusieurs de leurs profs ont démissionné. Sont pognés avec plein de remplaçants.

— Ouais, j'ai entendu ça. Paraît aussi qu'y manque une tonne d'élèves en un pis en deux. Les classes sont à moitié vides.

— Le monde a peur… On peut pas les blâmer.

— J'ai parlé à Luka tantôt.

— Pis ?

— Y veut rien savoir. Y a failli m'péter une coche. Y m'a dit que la seule fois où y avait posé des questions sur le club secret, y s'est retrouvé avec un bras dans l'plâtre. Ça donne pas trop envie d'aller interroger les pensionnaires, mettons.

J'entends des bruits de pas sur la pelouse gelée qui viennent du côté de l'école. Des rires aussi. Quelques secondes plus tard, cinq garçons tournent le coin et passent devant nous. Ne manquait plus qu'eux !

Maddox, qui est au centre, s'immobilise et se retourne vers nous en souriant malicieusement. À ses côtés, Lohan et Justin Chen nous reluquent, les bras croisés, dans leurs vestes des Malabars trop ajustées pour leur taille. Juste derrière eux, je reconnais Emrik Roch, le frère d'Emily. Il est en train de chuchoter quelque chose à l'oreille de l'autre élève que je ne connais pas en me regardant du coin de l'œil. Son ami rit nerveusement.

— Fais attention à toi, Gab, crie Maddox. Ces temps-ci, tout c'que touche Walker se retrouve mort !

Les cinq *douchebags* éclatent de rire. Maintenant, je comprends pourquoi Emily dit que les nouveaux amis de son frère sont des abrutis.

Je devrais les ignorer, mais j'en suis incapable. C'est comme si toute la colère que je réprime depuis des semaines venait de remonter jusqu'à ma tête. Je ne pense plus à rien. Je me lève d'un bond et je me lance sur Maddox.

— C'est quoi ton osti d'problème, toi ? que je crie.

Mon visage est à quelques centimètres du sien. Il recule d'un pas, surpris de me voir charger sur lui.

— Hey ! Relaxe, c'était juste une *joke* !

Je vois rouge. Noir. J'ai envie de lui faire mal. Je plante chacun de mes ongles dans ses épaules et je le pousse avec force.

— Ah ! Parce que tu penses que c'est drôle, hein ? C'est ça ?

Je serre les poings, prêt à lui sauter dessus. Gabrielle m'agrippe par le bras en disant mon nom, mais je me défais de son emprise. Je continue de pousser Maddox, en furie, haussant de plus en plus le ton.

— Marcel, Aurélie Lemoyne, sœur Denise ! Ça te fait rire, ça, hein ?

Maintenant, ce sont les cinq gars qui ont l'air effrayés par moi.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? dit une voix grave.

Je me retourne pour voir un des nouveaux gardiens de sécurité, une main sur son *talkie*, l'autre sur son bâton. Il descend les marches lentement pour venir dans notre direction.

— C'est rien, monsieur, répond Lohan sur un ton faussement sympathique. On s'en allait.

— C'est ça ! réplique le gardien. Circulez.

L'homme gigantesque m'étudie un instant avant de retourner faire le guet à l'intérieur. Qui sait ce qui aurait pu se passer s'il n'était pas intervenu ?

Gabrielle passe son bras sous le mien en frissonnant.

— Es-tu correct ?

— Oui, oui. Je m'excuse. J'sais pas c'qui m'a pris. Gang de caves…

— Fais-tu encore de l'insomnie, toi ?

— Ça a pas rapport, Gab.

— T'es fatigué, Will… J'peux comprendre, avec tout c'qui est arrivé.

— T'as entendu c'qu'il a dit ? Tout l'monde pense que c'est moi qui ai fait ça ! J'commence à penser que c'est pas juste un hasard… Y a quelqu'un qui essaye de faire passer ça sur mon dos !

— Ben non ! Commence pas à paranoïer, non plus. Sont juste caves, laisse-les faire ! Est-ce qu'on retourne à la bibli après l'école ?

— Ma mère veut que je rentre tout de suite après la fin des cours. *Anyway,* on trouvera rien de plus là-bas. Y nous reste deux options : aller parler au curé Turcotte…

— Pis l'autre ?

— Y est temps que la Roberts dévoile ses sources.

SEIZE

Nous roulons vers le nord depuis bientôt trente minutes. J'ai l'impression qu'on s'enfonce au milieu de nulle part. La dernière sortie de route que j'ai remarquée remonte à des dizaines de kilomètres. Marianne est silencieuse. Ce n'est pas désarmant en soi. Elle n'a jamais été du genre bavard en conduisant. J'ai tout de même le sentiment que quelque chose a changé entre nous.

Je suis toujours aussi fasciné par elle. Ça n'enlève rien à Emily. Je suis bien avec elle et ça semble être complètement réciproque, ce qui me sidère quand même un peu. Anthony a pouffé de rire quand je lui en ai parlé. Il affirme que j'ai tort de penser que je passe inaperçu auprès des filles ; j'ai quand même embrassé Sarah Potvin l'an dernier… Mais je n'ai jamais pu donner suite à ce baiser passionné. Après l'incendie qui a ravagé sa maison, plus personne n'a eu de ses nouvelles.

— *Fuck* Marianne Roberts, *man* ! m'a dit Anthony. Emily est parfaite pour toi !

Pourtant, je me sens toujours aussi attiré par Marianne. C'est plus fort que moi. J'aime penser que, si elle s'est faite aussi belle aujourd'hui, c'est un peu pour me plaire. Sous sa veste de laine noire, elle porte un vieux t-shirt avec la face d'Albert Einstein imprimée dessus. Sa jupe verte laisse entrevoir des nouvelles bottes à *caps* d'acier. J'aime son style. J'aime la façon dont ses cheveux tombent sur ses épaules. Emily est jolie, c'est vrai. Mais Marianne est tellement différente.

Hier, c'était le moment ou jamais. Avant d'aller rejoindre Luka pour notre ronde du vendredi, je me suis dépêché de me rendre à la voiture de Marianne avant qu'elle quitte l'école. Gabrielle m'a dit qu'elle lui avait glissé un mot au sujet de ce que j'ai dit lundi dernier, mais évidemment, Marianne ne m'a pas contacté. Plus les jours avancent, plus elle m'évite.

— Qu'est-ce tu fais là ? m'a-t-elle demandé sur un ton monotone en me voyant adossé à son auto.

— Je t'aurais texté, mais j'ai le *feeling* que tu m'aurais pas répondu.

Ma mère était passée récupérer mon téléphone portable en début de semaine, mais je n'avais pas osé contacter Marianne. Je continuais de fixer l'écran sans m'y résoudre.

— J'suis pus fâchée contre toi, Walker. Tu peux me texter.

— C'est bon à savoir… Fais-tu quelque chose en fin de semaine ?

— Du ménage, du lavage, des travaux. Juste des choses ben tripantes ! Pourquoi ?

— L'année passée, tu nous as dit qu'un gars avec qui t'étais allée à l'école avait réussi à hacker plein de documents sur Sabrina Viau. Peux-tu me mettre en contact avec lui ?

— Pour quoi faire ?

J'ai levé les yeux au ciel. J'ignore à quel jeu elle joue, Marianne sait très bien ce que nous recherchons. Je suis d'ailleurs surpris qu'elle ne soit pas plus curieuse que ça. Craint-elle de découvrir quelque chose de compromettant sur son père ? Parce que, plus ça va, plus je deviens persuadé que si un groupe secret existe à Anna Caritas, nos pères en faisaient partie d'une façon ou d'une autre.

— Gab pis moi, on est allés au bout de ce qu'on était capables de trouver à la bibliothèque. J'ai besoin de quelqu'un qui va pouvoir fouiller plus loin.

— Y a pas de gars.

— Hein ?

— C'était une pure invention.

— Comment t'as fait, d'abord, pour trouver tous ces documents-là ?

Marianne a soupiré, hésitant entre m'envoyer promener et tout me dire. J'ai insisté en lui faisant l'air le plus piteux que je suis capable de faire. Elle a grogné et s'est mise à fouiller au fond de son sac pour en sortir son téléphone. Après avoir tapé sur son écran à une vitesse impressionnante, elle a levé les yeux vers moi.

— Je vais l'faire, pour toi, parce que j'sais que tu capotes avec ça. Mais *just for the record*, j'pense qu'on joue avec le feu. Même Gabrielle est rendue obsédée ! J'comprends pas trop pourquoi vous laissez pas juste la police faire sa job…

Il a commencé à neiger lentement. Les premiers flocons de la saison. Au loin, parmi les voitures de la Sûreté du Québec, quelques élèves marchaient tranquillement en direction de la 33 pour rentrer chez eux. J'ai été saisi par le calme qui régnait sur le terrain de l'école. Le silence.

Sans trop savoir pourquoi, j'ai senti le besoin de lui dire.

— J'avais sept ans quand mon père est parti. Un soir y était là, en train de m'souhaiter bonne nuit, pis le lendemain, y était disparu. Y a sacré son camp en plein milieu de la nuit sans laisser d'note, sans rien emporter. Y nous a juste

abandonnés. Je sais pas pourquoi j'suis pogné au centre des événements… Mais y a un lien entre ce qui s'passe présentement pis ce qui s'est passé quand mon père était au collège. Pis j'ai besoin de savoir ce que c'est. C'est peut-être niaiseux pour toi, mais c'est important pour moi.

— Tu penses que ton père pis mon père…

—Je l'sais pas, Marianne. Mais ça s'peut. Si j'suis dans l'champ, tant mieux ! J'ai juste besoin d'en avoir le cœur net.

Le téléphone de Marianne a émis un petit tintement. Elle a consulté son écran avant de me dire :

— Demain matin, huit heures, je vais être devant chez toi.

✚ ✚ ✚

Je m'attendais à voir Gabrielle dans la voiture, ce matin, mais lorsque Marianne s'est garée devant ma maison, elle était seule. Je ne me rappelle pas la dernière fois que j'ai fait quelque chose seul avec elle. J'ai pris place côté passager, le cœur battant à tout rompre.

— Tiens, m'a-t-elle dit en me tendant un petit paquet. J'ai reçu ça par la poste pour toi.

Elle ne m'a pas regardé. Elle a simplement appuyé sur l'accélérateur et quelques minutes plus tard, elle s'est engagée sur l'autoroute.

Curieux, j'ai ouvert la petite boîte avec l'inscription « Pour William » écrite sur le dessus. À l'intérieur, j'ai découvert un petit sac en tissu accompagné d'une note :

Ça devrait t'aider.

Ulric

J'ai fourré le bout de papier dans ma poche de jeans et j'ai vidé le contenu du sac dans la paume de main : un petit pendentif en argent au bout d'un cordon noir. J'ai tout de suite été saisi d'un frisson en regardant l'étrange symbole gravé sur chaque face du médaillon circulaire. Huit lignes disposées de façon symétrique se terminant en fourche à trois branches.

—Je sais pas c'que tu lui as dit, mais si Ulric t'envoie ça, t'as dû l'impressionner. Ça fait quoi, y te l'dit-tu ?

— Non.

Sans même hésiter, j'ai passé le cordon autour de mon cou et j'ai enfoui le médaillon sous mon gilet. Marianne n'a rien ajouté. Elle a attrapé un CD et l'a inséré dans la fente. Je ne sais pas de quelle chanteuse il s'agit, mais elle est de toute évidence en colère. Ça fait maintenant plus d'une demi-heure qu'elle crache sa frustration dans les haut-parleurs de l'auto.

Je ne peux m'empêcher de repenser à ce qu'Ulric m'a dit : « Je comprends pourquoi elle n'ose pas trop te laisser entrer dans sa vie. » Depuis notre visite à Riddle, ma rencontre avec lui hante mes pensées. Selon lui, je serais un « éveilleur ». Si tout ce qu'il m'a raconté fait écho à ce que je vis depuis un an, jamais auparavant je ne m'étais considéré comme différent. Est-ce vraiment la raison qui pousse Marianne à se tenir loin de moi ? Que puis-je bien *éveiller* de si terrifiant autour d'elle ?

Soudainement, Marianne baisse le volume de la musique et remonte ses verres fumés sur le dessus de sa tête, dévoilant une mèche de cheveux violette derrière son oreille. Comme si elle venait de sentir mon regard sur elle, elle se tourne vers moi.

— On va bientôt arriver. J'ai besoin que tu m'promettes que ça va rester entre nous. Tu peux pas parler de ça, à personne ! OK ?

— Pas d'problème.

— J'te jure, Walker ! Si j'apprends que tu en as parlé, même à Gab, je t'étripe ! C'tu clair ?

— Oui, oui ! C'est clair !

Marianne active son clignotant et prend la sortie qui mène à une petite route secondaire. De chaque côté, des champs couverts de neige, à perte de vue, des fermettes ici et là. Nous roulons encore quelques minutes avant qu'elle ralentisse et engage la voiture dans une entrée rocailleuse qui s'enfonce entre deux rangées de conifères. Elle stoppe l'auto juste derrière une minifourgonnette beige stationnée sous l'auvent d'une petite maison de campagne.

Nous grimpons les marches qui mènent au grand balcon qui s'étend d'un bout à l'autre de la demeure. À une extrémité, une balançoire en bois oscille sous la brise hivernale. Marianne appuie sur la sonnette alors que je scrute les alentours. Devant la maison, parmi les plates-bandes, des nains de jardin en céramique me dévisagent.

Lorsque la porte d'entrée s'ouvre, je suis immédiatement persuadé qu'on s'est trompés d'endroit. C'est une femme dans la cinquantaine qui nous accueille. Des cheveux gris bouclés entourent son visage rond. Elle a des yeux rieurs et une drôle

de tache de naissance sur sa joue gauche. Sous son tablier rose, elle porte un pantalon de lin noir et un chemisier à motif fleuri. Aux pieds, deux énormes pantoufles en forme de chiens en peluche.

Elle ouvre grand les bras et un sourire bienveillant se dessine sur son visage.

— Marianne ! s'exclame-t-elle. Ma belle p'tite Marianne ! Ça fait plaisir de t'voir !

Elle attrape Marianne par la tête et dépose un bec bien sonore sur chacune de ses joues. Elle se tourne vers moi et me serre la main en me regardant dans les yeux.

— Bonjour, bonjour ! Toi, tu dois être William ! Entrez ! Entrez ! Restez pas plantés là comme des poteaux, on gèle !

Je suis légèrement confus.

L'intérieur de la maison est encore plus rustique que l'extérieur. Les murs sont recouverts de lattes de bois verni et partout, de la cuisine jusqu'au salon en passant par la salle à manger, des fleurs. Des cadres avec des fleurs, un tapis à fleurs, un canapé à motif fleuri, des pots de fleurs… Leur parfum envahit tout l'espace. J'en ai le tournis. J'ai l'impression d'avoir pénétré dans un entrepôt de pot-pourri.

— Prendriez-vous un bon café ? Je viens juste d'en faire.

Marianne accepte avec un brin trop d'enthousiasme. Je l'imite timidement, n'osant pas demander autre chose.

— Vous pouvez aller en bas ! J'vais venir vous rejoindre avec les cafés, ça s'ra pas long.

Marianne, qui connaît visiblement l'endroit, se dirige tout droit vers une porte au fond de la cuisine. Je la suis sans poser de questions. Un escalier étroit mène à la cave. Le plafond est si bas que je dois me pencher pour passer le cadre de porte.

En arrivant au pied des marches, j'ai le souffle coupé.

Si l'étage supérieur m'est apparu comme directement sorti d'un vieux téléroman de grand-mères, le sous-sol cache un décor bien opposé. Le sol est recouvert d'un tapis commercial rouge qui s'étend à la grandeur de l'immense pièce. Visiblement, personne n'a pris le temps de finir la construction. Si des tuiles blanches ont été suspendues en guise de plafond, le reste de la structure en bois est bien visible. Les murs, toujours nus, sont faits de béton gris.

D'un côté, un vieux sofa en velours brun fait face à un gigantesque écran haute définition autour duquel est éparpillée une armée de consoles de jeux vidéo. De

l'autre, une énorme cage vitrée a été érigée. À l'intérieur, outre un imposant système de ventilation, plusieurs boîtiers noirs aux lumières clignotantes d'où sortent une panoplie de fils colorés liés les uns aux autres.

Le plus impressionnant se trouve au fond de la pièce. Sur une longue table en bois, quatre écrans d'ordinateur sont alignés sous un plus gros accroché au mur. Il y a tellement de machines et de filage un peu partout que ça me donne le vertige.

Je remarque une porte un peu plus loin. Peut-être y a-t-il quelqu'un à l'intérieur de cette pièce. C'est sans doute cette personne qu'on vient rencontrer. La dame aux cheveux gris apparaît derrière nous avec un plateau sur lequel sont posées trois tasses blanches et une assiette de chocolatines. Elle se dirige tout droit vers le fond de la cave où elle dépose le tout sur une petite table pliante.

— Attrapez-vous une chaise pis v'nez vous installer.

La dame s'assoit sur l'imposante chaise en cuir devant les écrans et actionne la machine. Aussitôt, tous les écrans s'illuminent. Pendant que Marianne et moi allons prendre chacun une chaise pliante dans un coin de la cave, la dame s'affaire à ouvrir plusieurs fenêtres qu'elle dispose un peu partout sur les différents écrans, qui semblent être tous reliés.

Marianne dépose sa chaise juste à côté de la mienne.

— Merci, Karine, dit-elle. T'es vraiment fine de nous aider.

— Y a rien là ! Après tout c'que t'as fait pour moi, c'est juste normal.

C'est elle ! C'est elle, le pirate informatique. Je suis sous le choc. Karine reste immobile un moment à fixer Marianne. Celle-ci sursaute et fouille dans son sac pour en sortir une enveloppe jaune qu'elle tend à la dame.

— Tu peux compter si tu veux, tout est là.

— J'te fais confiance, voyons ! Bon…

Karine ouvre un tiroir et y lance l'enveloppe avant d'ouvrir une fenêtre noire à l'écran. Elle se met à taper à toute vitesse. Ce que je réussis à déchiffrer n'a aucun sens pour moi, mais au bout d'un moment, trois nouvelles fenêtres apparaissent dans l'écran. On dirait un vieux logiciel de clavardage. Sur chacune des interfaces, un petit emoji animé différent nous salue. Karine saisit une paire d'écouteurs sur la table, munie d'un petit micro, et se met à parler :

— Allo gang ! Merci d'être là, à matin !

J'entends des voix étouffées parvenir de ses écouteurs… C'est là que je réalise

qu'elle est en réseau avec d'autres personnes à qui elle parle en direct. Une nouvelle fenêtre apparaît à l'écran, dévoilant une interface étrange qui ressemble à un moteur de recherche.

— Bon ! s'exclame-t-elle. Qu'est-ce qu'on cherche ?

Marianne me donne un coup de coude et me fait signe de parler. Je cherche mes mots, je suis soudainement nerveux. J'explique à Karine que je veux d'abord en savoir plus sur des meurtres qui auraient été commis à Saint-Hector il y a vingt ans, quand mes parents fréquentaient le collège.

Elle se met à pianoter sur son clavier en murmurant dans son micro :

— Ok, ok, voyons voyons… Meurtres, Saint-Hector, collège….

Sur un des écrans de droite, une longue liste de liens se met à défiler à une vitesse folle. Plus Karine écrit, plus la liste semble s'écourter. Elle soupire.

— Oh *boy* ! On a du fouinage à faire !

Les autres écrans prennent vie. Karine nous explique en posant une main sur le petit microphone que nous pouvons suivre les recherches de ses acolytes sur les multiples écrans qu'elle possède.

Karine ouvre plusieurs articles de journaux qui relatent les événements du Noël noir de Saint-Hector. Aucun d'eux ne nous révèle quoi que ce soit de nouveau. Je lui demande si elle peut fouiller plus loin et elle éclate de rire, comme si je venais de lui dire la pire des conneries du monde. Elle ouvre deux autres fenêtres avant de retaper frénétiquement sur son clavier. Deux autres listes apparaissent. Sur un des écrans de gauche, une boîte rouge se met soudain à clignoter.

— Ah ! s'écrie Karine. Maudite sécurité niaiseuse ! Spyder21, c'est pour toi, celle-là !

Sur l'écran de droite, nous pouvons voir que ledit Spyder21 a ouvert un nouveau logiciel afin de passer outre le pare-feu en question. C'est impressionnant à regarder. Karine, elle, se met à tambouriner sur son clavier de plus belle. Elle appuie sur une dernière touche dans un geste triomphal et s'élance vers l'arrière en joignant ses mains derrière sa tête. Sur l'écran, une nouvelle boîte rouge, dans laquelle défilent à vive allure des combinaisons de lettres.

Karine prend une gorgée de café en enlevant les écouteurs de sur ses oreilles.

— Ça devrait pas prendre trop de temps, faut qu'on craque une couple de murs avant d'avoir accès à…

Le système émet un lourd bip.

— Ah ben coudonc, ça a pas été long ! Ça, c'est KillB0t. Ça fait des années qu'on se connaît. Pour pirater des systèmes informatiques complexes, y a pas meilleur !

Sur le grand écran du haut, Karine ouvre plusieurs documents. C'est incroyable. En quelques secondes à peine, elle vient de télécharger l'ensemble des rapports de police qui font référence à des meurtres et à des morts suspectes survenus à Saint-Hector. Elle appuie sur une touche et, immédiatement, la grosse imprimante qui se trouve à côté de la cage vitrée se met en marche. Marianne se lève pour aller récupérer les pages alors que Karine continue d'étaler d'autres documents.

— Tiens, murmure-t-elle, c'est bizarre…

— Qu'est-ce qu'y a ? que je lui demande.

— Même avec tous les filtres que j'ai entrés, ça m'sort des vieux documents numérisés qui remontent jusqu'aux années 1950. R'garde, juste là. C'est des rapports de la Sûreté provinciale de la division de la ville de Québec.

— La Sûreté provinciale ?

— Ouais. La SQ a été créée dans les années 1970. Avant ça, c'était la Sûreté provinciale.

— Tu peux les faire imprimer aussi ? lance Marianne.

Après quelques minutes, Marianne revient s'asseoir et me donne la moitié des pages que Karine vient de faire imprimer. Je les regarde les unes après les autres, ne sachant pas trop ce que je cherche. Marianne s'étire vers la table pour attraper un marqueur rouge et se met à encercler des choses sur les feuilles qu'elle tient dans ses mains.

— T'as trouvé quelque chose ? que je lui demande.

— Hmmm, peut-être.

Un des rapports numérisés attire mon attention. Il est daté du mois de décembre 1957 et décrit froidement la découverte de six cadavres sur le bord de la route 33, au kilomètre 14.

Sujets retrouvés le 22 décembre 1957 à 0645 par [redacted], déneigeur. Pendus aux arbres côté nord. Tous pensionnaires du centre Anna Caritas. Pas de famille immédiate. Suicide plausible. Homicide à évaluer. Voir pièces : 2.1 ; 2.2 ; 3.4 ; 3.6.

Je parcours les pages à toute vitesse afin de trouver un rapport qui parlerait du Noël noir de Saint-Hector. Toutes les feuilles sont dans le désordre.

— Karine ? Tantôt, les articles de journaux qui parlaient de Noël 1995… c'était quelle date ?

Elle retourne aux fenêtres précédentes et fait apparaître un article de *L'Écho hectorien* de cette année-là, qui annonce le décès de six élèves du collège.

— Le mercredi 27 décembre, me répond-elle. Mais les corps ont été découverts le 23 au matin.

— Est-ce qu'il y a un rapport qui date du 23 décembre 1995 ?

— Trois, lance-t-elle après avoir tapé la date dans son moteur de recherche.

Elle agrandit le premier rapport sur un des écrans qui se trouve devant moi. Je lis à voix haute :

— « Nous nous sommes rendus sur les lieux après un appel d'urgence de Nicolas Turcotte. Six élèves de l'école Anna Caritas retrouvés pendus dans l'église. Sécurisé scène de crime. Identification des victimes en cours. Photos jointes en annexe B. » *Fuck*…

— J'ai six décès, moi aussi…, dit Marianne d'une voix grave. Le 22 décembre 1976.

Elle me tend une feuille sur laquelle est imprimé un autre rapport de la SQ, avant de poursuivre :

— Six adolescents retrouvés morts dans un incendie.

— Un incendie ? À l'école ?

— Non, r'garde…

Elle me montre une ligne du rapport, sur laquelle est écrit :

```
Bâtisse en décrépitude dans forêt.
Nord collège Anna Caritas.
```

— Tu penses que…

— Qu'y sont morts dans les ruines de la forêt des Damnés, dit Marianne.

— Ça, ça peut pas être un hasard.

— Six morts, à plus ou moins vingt ans d'intervalle… tous en décembre, presque aux mêmes dates. Mais c'est quoi le lien ?

— C’est donc ben macabre, vot’ affaire ! s’écrie Karine.

Aussitôt, sans qu’on ait à lui demander, elle fait aller ses doigts rapidement et nous annonce, en continuant de taper :

— Toutes les dates, c’est des lendemains de solstice.

Mon cœur arrête de battre. Marianne écarquille les yeux en me regardant. Elle vient de saisir la même chose que moi… quelque chose que Nessa nous a dit l’autre jour. « Lui, il y retournait tous les ans au solstice d’hiver pour sa réunion d’anciens élèves. » John Roberts retournait à Saint-Hector chaque année pour retrouver ses anciens amis d’école, à cette date précise.

— OK…, que je murmure. Mais pourquoi juste ces dates-là ? Qu’est-ce qui les unit ?

— Karine ? fait Marianne.

Karine ouvre une nouvelle fenêtre et la positionne sur l’écran du centre en nous demandant les dates exactes des groupes de six morts que nous avons déjà répertoriés. Je les lui dicte calmement en essayant de garder mon calme, mais je sens la panique s’emparer de moi. J’ai un mauvais pressentiment. Elle lance la recherche et aussitôt, une petite icône de sablier s’anime sur l’écran.

— Croisez-vous les doigts, nous dit-elle en attrapant sa tasse de café.

Marianne a l’air contrariée.

— Nicolas Turcotte, me lance-t-elle. C’est…

— C’est le curé de Saint-Hector, oui.

Le sablier disparaît et trois minuscules fenêtres s’ouvrent automatiquement sur l’écran.

— Rien… rien… pis rien ! Ça va mal !

J’entends une voix féminine grésiller dans les écouteurs de Karine.

— *Shoote*-moi ça ! répond-elle dans le micro.

Aussitôt, une petite enveloppe grise apparaît sur l’écran et se déplie pour nous laisser apercevoir un lien numérique sur lequel Karine s’empresse de cliquer. Apparaissent trois captures d’écrans sur lesquelles on peut discerner des calendriers.

— TrollQueen, t’es mon idole, murmure-t-elle avant de faire tourner sa chaise pour nous faire face. La nouvelle lune, nous révèle-t-elle. Chacune de ces années-là,

la nouvelle lune tombait en même temps que le solstice d'hiver.

— Pis c'est quand la prochaine fois que ça va arriver ? que je lui demande. Es-tu capable de nous trouver ça ?

En quelques secondes, Karine trouve un calendrier lunaire en ligne et passe d'une année à l'autre. Je me doute déjà de la réponse, mais j'espère de tout cœur ne pas avoir raison.

— C'est cette année, nous annonce-t-elle. Dans la nuit du 21 au 22 décembre.



Par la porte-patio de la maison étrangement fleurie de Karine, je regarde les gros flocons de neige qui tombent sur l'eau gelée de la piscine hors terre. Je m'accroche au grand verre d'eau froide que je viens de me servir dans le distributeur. Mon cerveau roule à cent milles à l'heure. Trop d'informations en trop peu de temps. Je voudrais pouvoir appeler Gabrielle, tout lui balancer. Ça va être difficile de la mettre au courant sans partager le plaisir singulier que j'ai eu en rencontrant Karine et son armée virtuelle de pirates informatiques. En termes de hacker, c'est sans doute la personne que je soupçonnerais le moins au monde.

Au-dessus de la cuisinière, le micro-ondes affiche
16 heures. Il va falloir partir bientôt, sinon je n'arriverai jamais à temps chez nous pour garder mes sœurs. Ma mère travaille exceptionnellement de soir ce samedi. Elle doit s'occuper de l'inventaire.

Outre les rapports de police, nous avons demandé à Karine de rechercher tous les événements qui pourraient paraître étranges dans les mois qui ont précédé les décès. Ça lui a pris du temps, mais avec l'aide de ses trois amis, elle a fini par livrer. Comme je m'y attendais, chaque vague de morts fut précédée d'une série de phénomènes. Les plus fidèlement rapportés datent de 1995. Les journaux titraient qu'un pyromane faisait rage partout dans Saint-Hector. Ces incendies ont un lien avec ceux d'aujourd'hui. Peu importe qui s'amuse à créer le chaos dans la ville et dans l'école, ils reproduisent ce qui s'est déjà passé. C'est à la fois terrifiant et excitant. Reste à savoir ce que nous pouvons faire avec cette information.

Gabrielle serait du genre à vouloir tout déposer sur les bureaux de la Sûreté du Québec et laisser Bujold s'occuper du reste. Difficile d'exposer nos trouvailles sans dévoiler la manière complètement illicite qui nous a permis de les obtenir en premier lieu. De toute façon, même si nous en savons davantage sur ce qui est en train d'arriver, ça ne prouve rien. Encore faut-il trouver qui sont les coupables et les raisons qui les poussent à faire ça. Il ne s'agit plus seulement de six morts. Leur petit

jeu a déjà coûté la vie à deux personnes, sans oublier sœur Denise qui a failli y passer.

Marianne fait irruption dans la cuisine et ajoute une pile de feuilles sur celle que j'ai déjà déposée sur la table.

— Ça va ? me demande-t-elle.

— Ça m'fait rusher.

— William… Éventuellement, va falloir en parler aux autorités. Tu l'sais, ça ?

Je hausse les épaules. Je suis surpris par son affirmation. Elle a raison, sans aucun doute. Seulement, une partie de moi est allumée par le fait que notre enquête soit secrète. J'ai l'impression d'accomplir quelque chose d'important.

— Je l'sais.

— Noël, ça va arriver plus vite qu'on pense. Si y suivent le même *pattern*… y a six personnes qui vont mourir le 21 décembre. On peut pas juste… rien faire !

— Depuis quand tu t'soucies des autres, toi ?

— William !

— Quoi ? L'année passée, ça a tout pris pour que tu nous aides.

— C'était pas pareil ! Y a des choses que tu peux pas comprendre.

J'entends Karine remonter les marches. Sa tête frisée apparaît dans le cadre de porte.

— On a trouvé deux trois trucs. J'pense que vous devriez v'nir voir ça !

Avant que je monte pour aller aux toilettes et me servir un verre d'eau, Karine était en pleine recherche depuis au moins deux heures, épaulée par les trois emojis animés. Elle a grommelé un peu quand je lui ai demandé d'effectuer une nouvelle recherche, mais elle a malgré tout mis la main à la pâte. Il faut dire que mes interrogations étaient assez floues. Même le meilleur des hackers ne peut pas simplement taper « société secrète » dans son moteur de recherche et espérer tomber sur la bonne chose. Marianne est cependant convaincue que s'il existe la moindre trace de l'existence de ce club, Karine peut la trouver.

Je reprends ma place devant les écrans. Karine prend une grande respiration et nous dévoile ce qu'ils viennent de dénicher.

— OK. Ça a été compliqué, mais avec tout ce que vous m'avez dit pis les notes du carnet de William, j'ai entrecroisé ben des affaires. C'était assez confus au début. Premièrement, « forêt des Damnés », oublie ça ! C'est mentionné dans une foule de fichiers, mais rien qui a rapport de près ou de loin avec Anna Caritas. Mon

algorithme est pas parfait, mais en le poussant un peu pis en mélangeant certains mots, j'ai commencé à revoir les mêmes choses *over and over*. Dont ça.

Karine glisse son curseur sur un onglet clos et l'agrandit. Plusieurs fichiers s'éparpillent sur le grand écran et, pendant un instant, j'ai peur que Marianne réagisse violemment : ce sont les pochettes d'albums de SlaughterHaus, le groupe de son père, entrecoupées de plusieurs photos du jeune John Roberts.

— On dirait que ton père mentionne ton école dans plusieurs entrevues, Marianne. Tous ces fichiers-là sont ressortis sans même que je tape son nom. Par contre, et ça, c'est grâce à mon p'tit KillB0t ici, on a trouvé que tous ces articles ont plusieurs mots en commun. Saint-Hector et Anna Caritas, entre autres… Y a les symboles aussi, dans ton cahier, William. Ils se retrouvent presque tous sur les différentes pochettes. Mais le plus surprenant, c'est que mon logiciel a reconnu une variante du mot « damnés ».

Karine zoome sur une des pochettes. À l'intérieur d'un petit bandeau, on peut lire « *Damnatus sum* ».

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est du latin. Ça veut dire « Je suis damné ». Bon, à prime abord, ça vous aide pas. Mais pour le fun, j'ai cherché la phrase en latin avec mes autres mots-clefs, pis je suis tombée là-dessus.

Apparaît à l'écran une vieille photo en noir et blanc. Aussitôt, l'image me donne des frissons dans le dos. Un regroupement d'hommes, ils doivent être une vingtaine, petits et grands, portant des masques blancs et des tuniques noires à capuchon, nous regardent. Ils ont été photographiés devant une forêt sombre. En bas du portrait, sur le rebord jauni du cliché, est inscrit : « *Damnatus alumni 1968*. »

— Ça sort d'où, ça ? demande Marianne.

— C'est ça le plus *weird*. Ça fait partie des archives personnelles que Philippe Bernard a données au Musée national y a quelques années.

— Philippe Bernard… l'acteur ?

— Oui. J'ai vérifié, pis ça adonne qu'il était pensionnaire à Anna Caritas de 1964 à 1969. Non seulement ça, mais son père, Léopold Bernard, l'ancien magnat de la presse, a aussi des liens avec le collège. En 1951, c'est lui qui a payé pour la construction de l'aile nord. En fouillant un peu plus, j'ai trouvé un Célestin Bernard sur la liste des orphelins d'Anna Caritas au début du 20e siècle. Célestin, c'était le nom du grand-père de Philippe Bernard. Ça veut rien dire… mais c'est quand même étonnant.

— Sinon, vous avez trouvé quoi d'autre ? la presse Marianne.

— Deux choses. La première, c'est une liste de noms.

Malgré la numérisation, on peut à peine lire ce qui est écrit sur la vieille feuille jaunie, presque transparente.

— J'ai essayé d'éclaircir l'image, mais c'est un vieux document. Par contre, si on le traite en négatif, on arrive à lire un peu mieux.

Le blanc jaune devient noir et les noms calligraphiés se révèlent en bleuté. Au sommet du document, tracé de la même écriture cursive, un mot : « *damnatus* ». S'ensuit une liste de noms. Si quelques-uns ont été hachurés, un crochet a été dessiné à côté des autres.

— Dans le même serveur, TrollQueen a aussi trouvé ça.

Le dernier document a été soigneusement dactylographié et est daté du 22 mars 1976. Plusieurs passages sont hachurés, mais on peut quand même déchiffrer le propos.

Monsieur [redacted],

La présente a pour but de vous aviser que votre fils [redacted] a été surpris en train d'enfreindre les règles de notre établissement.

En effet, il semblerait que [redacted] [redacted] autrui. Outre l'incendie, [redacted] a été surpris à [redacted] avec plusieurs de ses confrères. Ce comportement est considéré comme inacceptable et [redacted] [redacted] à partir de maintenant. Sachez qu'aucune [redacted] [redacted] n'est tolérée ni encouragée au collège [redacted]. Si [redacted] établissement, il sera expulsé sans appel.

Veuillez agréer, chez monsieur, l'expression de mes sentiments les plus sincères,

[redacted]

[redacted], directrice

À voir l'expression médusée de Marianne, elle est aussi bouche bée que moi. Je lis et relis les mots en essayant d'imaginer les bouts de phrases qui ont été cachés et d'y trouver du sens. À qui pouvait bien s'adresser cette lettre et dans quelles circonstances a-t-elle été écrite ? Est-ce possible que ça ait un rapport avec les six décès de décembre 1976 ?

Marianne pose la question avant que j'aie le temps d'ouvrir la bouche :

— Pis ces deux documents-là ? Y viennent d'où ?

Karine nous regarde, un sourire en coin.

— Ça vient des archives de l'école… Ça vient d'Anna Caritas.

DIX-SEPT

L'hiver s'est installé en grand sur Saint-Hector. Depuis deux semaines, il tombe petite bordée après petite bordée, c'était inévitable qu'une tempête nous frappe avant la fin du mois.

Il faisait encore noir quand je me suis levé ce matin.
Je n'arrivais plus à dormir. Pourtant, depuis que je porte le pendentif d'Ulric, mon sommeil est réparateur. Plus
de cauchemars, plus de réveils en sursaut. Je ne me rends
même plus au sous-sol pour y passer mes nuits. J'ai l'impression de m'être réapproprié ma chambre.

Cependant, ce matin, pour la première fois depuis un moment, j'ai été pris d'un sentiment étrange en ouvrant l'œil. Une angoisse inexplicable. J'ai attrapé mon téléphone pour m'apercevoir que Gabrielle venait juste de m'envoyer un message.

FAUT QUE JE TE PARLE. O PC.

Je me suis habillé en vitesse et je suis descendu au rez-de-chaussée. Ma mère et mes sœurs dormaient toujours et la maison était silencieuse. En agrippant la pinte de jus d'orange dans le frigo, j'ai vu qu'il neigeait fortement dehors. Il a dû tomber au moins trente centimètres pendant la nuit, et ça continuait. Après avoir englouti un muffin en vitesse, j'ai enfilé mon manteau, ma tuque et mes mitaines pour aller pelleter l'entrée et les marches devant la maison.

Je prends une pause afin de reprendre mon souffle. La neige est lourde et collante. En prenant mon téléphone pour répondre à Gab, je remarque la date. Dans un mois nous serons le 21 décembre.

Après avoir débloqué grâce à notre visite chez Karine, nos recherches ont été infructueuses. Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Gabrielle et moi avons envahi la bibliothèque de l'école pour passer au peigne fin les archives d'Anna Caritas. Mais celles-ci se sont avérées vraiment décevantes.

— Il n'y a rien qui date d'avant la fin des années 1990, a souligné Gabrielle à sœur Catherine.

— Et puis ?

— Ben… on fait quoi si on veut voir ce qui a été archivé avant ?

— Pourquoi vous ne me dites pas ce que vous cherchez exactement ? Je ne

peux pas vous aider si vous ne me dites rien !

Gabrielle est maintenant persuadée que sœur Catherine s'amuse à nous mettre des bâtons dans les roues. Pour ma part, je pense seulement qu'elle n'a aucune idée de l'endroit où sont ces documents. Si ça se trouve, les sœurs ont tout jeté à la poubelle pour faire du ménage.

— Mais si votre… « source » a trouvé les documents sur un serveur, m'a dit Gab, ça veut dire qu'ils existent quelque part, même si c'est pas à l'école !

Chose certaine, après avoir passé des heures à fouiller dans la bibliothèque d'Anna Caritas, nous avons été forcés de nous rendre à l'évidence : nous ne trouverons rien au collège.

Hier, je retournais chez moi après avoir terminé ma tournée avec Luka et, en passant devant l'église, j'ai remarqué de la lumière à travers les vitraux. Sans réfléchir, j'ai bifurqué et j'y suis entré. J'ai toujours un peu l'estomac noué quand je pénètre dans l'église de Saint-Hector, je ne sais pas trop pourquoi. L'endroit me rend mal à l'aise. Je me suis avancé dans l'allée et c'est là que j'ai aperçu le curé Turcotte en train de décorer l'autel pour le temps des fêtes. Il a semblé étonné de me voir.

— William ? Est-ce que je peux t'aider ?

— Euh… oui, peut-être. Faudrait que j'vous parle, est-ce que j'peux vous déranger deux minutes ?

Turcotte m'a invité à m'asseoir sur un des longs bancs de l'église et il s'est installé dans la rangée derrière moi. Il a croisé ses mains sur le siège de mon banc et m'a demandé sereinement, comme si je m'apprêtais à me confesser :

— Qu'est-ce qui te tracasse, mon ami ?

Je pense qu'il ne s'attendait pas à la bombe que j'allais laisser tomber sur sa tête.

— Je sais qu'on n'a jamais trouvé les coupables… mais j'me demandais si vous aviez une idée de qui est responsable du Noël noir de Saint-Hector.

Pendant une seconde, j'ai cru que sa tête allait se mettre à tournoyer sur elle-même et qu'il allait me vomir dessus. Le curé Turcotte est devenu blême, livide. Puis son visage s'est empourpré et il s'est mis à trembler de façon incontrôlable.

— Comment oses-tu ? a-t-il sifflé en se levant.

Il a tout de suite commencé à s'éloigner.

— Attendez ! S'il vous plaît !

Turcotte s'est immobilisé sans toutefois me regarder directement. J'aurais dû mieux me préparer à le confronter, j'ai été maladroit. Ça faisait des semaines que j'envisageais de venir lui parler. Depuis l'agression de sœur Denise. Jamais je n'avais réfléchi précisément à ce que j'allais lui dire.

— J'pense que… J'pense qu'il y a encore quelque chose qui se prépare, monsieur Turcotte. J'pense que c'est des élèves de l'école qui font ça, j'peux pas vous dire pourquoi ni vous le prouver sans avoir accès aux archives du collège… Mais si on fait pas de quoi, on va se retrouver avec six autres morts sur la conscience.

Le regard qu'il m'a lancé me hante encore ce matin. Il m'a dévisagé comme si je le terrifiais, comme si je venais de cracher sur la Bible en hurlant le nom de Satan. Pourtant, c'est lui qui a retrouvé les six élèves pendus ce matin-là de 1976, les rapports sont formels. Puis je l'ai entendu confier ses craintes à sœur Denise au début de l'année… Ça, je ne le lui ai pas dit.

Le curé Turcotte s'est avancé vers moi lentement, presque menaçant. Il m'a jaugé pendant un moment puis, à voix basse, il m'a simplement dit :

— Pas ici. Pas maintenant. Ce n'est pas sécuritaire…

Il m'a calmement demandé de quitter les lieux, ce à quoi j'ai obéi, ne comprenant pas trop ce qui venait de se passer.

VEUX-TU UN LIFT ?

Je dépose ma pelle et je réponds à Marianne.

PAS BESOIN. MERCI ! ! ! 😀

Je ne sais pas si le médaillon que m'a offert Ulric fonctionne, mais une chose est sûre : depuis que je le porte, j'ai l'impression d'avoir retrouvé Marianne. Ça ne plaît pas du tout à Emily et, chaque fois que Marianne vient me parler à l'école, elle lui sert une attitude vraiment désagréable. Évidemment, Marianne le lui rend bien. Malgré toutes les bonnes choses que j'ai à dire sur Emily, Marianne est convaincue que je devrais garder mes distances avec elle. Et moi, je commence à être sérieusement amoureux d'Emily. Si ça rend Marianne folle de jalousie, tant pis. Elle a eu sa chance. Au moins, je n'ai plus droit au silence lourd qu'elle avait instauré entre nous depuis le début de l'année scolaire.

J'ai à peine fini de pelleter qu'une mince couche de neige a déjà recouvert les marches. J'aurai fait le gros du travail, c'est mieux que rien. Après l'école, mes petites sœurs pourront s'amuser à enlever le reste.

Le soleil commence à se lever quand j'entre dans la maison. Ma mère vient de

mettre la cafetière sur le feu, ça sent bon. Elle s'approche de moi et donne un baiser sur ma joue froide.

— Merci, mon Will. T'es fin.

Elle remonte à l'étage afin de sauter dans la douche et de se préparer pour aller reconduire mes sœurs au service
de garde avant le boulot. Je me verse une tasse de café. J'en bois de plus en plus ces temps-ci, j'y prends goût. Avec quelques cuillérées de sucre et une tonne de lait, ça part bien la journée. Je dépose un muffin sur une petite assiette et je m'installe à la table de la cuisine dans l'espoir de réussir un nouveau tableau du jeu bidon auquel je joue sur mon téléphone depuis quelque temps.

Au-dessus de ma tête, j'entends déjà les pas feutrés de mes deux petites sœurs qui viennent de se faire réveiller par maman. D'ici quelques minutes, elles vont envahir la cuisine et y démolir la tranquillité. Je prends une mini gorgée de la boisson bouillante quand tout à coup, ça m'envahit.

C'est comme une pression désagréable sur ma poitrine, une sensation de grande nervosité, comme si j'étais sur le point de faire un exposé devant la classe… Quelqu'un m'observe. Ma main cherche à tâtons sur mon torse. Je sens mon pendentif et je le serre de toutes mes forces dans ma main, mais le sentiment persiste. J'ai beau regarder partout autour de moi, je suis seul dans la cuisine.

Je me lève pour regarder dehors. Je vois à peine les maisons d'en face. Il n'y a que cette merde blanche qui s'abat sur nous et qui avale tout sur son passage. Pourtant, j'ai l'impression d'apercevoir une ombre de l'autre côté de la rue.

Je sursaute quand j'entends mon téléphone vibrer sur le bois de la table. C'est Gabrielle qui vient de me répondre.

CE MATIN. AVANT LE PREMIER COURS. TON CASIER.

Je lui envoie un pouce en l'air pour lui dire que j'ai bien compris avant de regarder par la fenêtre à nouveau. Rien. L'ombre est partie.

Je me secoue et j'examine l'heure. Si ma mère se dépêche, je vais peut-être avoir le temps de me doucher en vitesse et de me changer avant de m'élancer vers le collège. Pourvu que ce ne soit rien de grave. Ça m'inquiète toujours quand Gabrielle fait sa mystérieuse.

✚ ✚ ✚

— Ton sac !

Avec le temps qui passe, on aurait pu croire que les gardiens de sécurité changeraient d'attitude et deviendraient plus sympathiques avec les élèves. Grave erreur. Le gorille qui garde l'entrée de l'aile ouest est encore une fois d'une humeur massacrante. Je lui donne mon sac qu'il secoue vigoureusement pour chasser la neige qui s'est accumulée dessus. J'en profite pour nettoyer celle qui est restée collée au bas de mes pantalons. J'en ai jusque dans mes bottes. Je vais être obligé de passer la journée avec des bas humides.

Je récupère mon sac et je grimpe les marches deux par deux vers le troisième étage. L'école est presque déserte, encore trente minutes avant la première cloche. À cette heure, il y a encore des pensionnaires en train de déjeuner à la cafétéria.

J'effectue ma combinaison sans même regarder mon cadenas. Après deux ans et demi, c'est devenu un automatisme. Quand j'ouvre la porte de mon casier, quelque chose tombe par terre. Un papier. Je dépose mon sac et enlève mon manteau, ma casquette et mon foulard. Après avoir marché dans la neige pesante et monté les trois étages de l'école, j'ai trop chaud pour attendre.

Je me penche pour attraper le papier et j'essuie l'eau brunâtre dans laquelle il a traîné à peine deux secondes. Je regarde de chaque côté du corridor. Personne. Je déplie la feuille blanche et je suis aussitôt pris d'un vertige.

Arrête de chercher sinon on va te trouver en premier.

Je dois relire à plusieurs reprises la phrase écrite au feutre noir pour saisir l'ampleur de la menace. Quelqu'un sait que je fouille dans le passé de l'école et désire visiblement que j'arrête. Ça ne peut signifier qu'une chose : je suis tout près de la vérité. Cependant, la note est claire… Si je continue, ils vont s'en prendre à moi.

Des images du concierge me reviennent en tête. Aurait-il vu quelque chose qu'il ne fallait pas ? Avait-il, lui aussi, reçu un avertissement ? Une pensée morbide m'assaille. Et si sœur Denise avait fouillé elle aussi ? Si elle avait été sur le point de découvrir quelque chose ?

— Will ?

Le cri que je viens de lancer résonne dans le corridor vide. J'étais tellement dans ma tête que je n'ai pas vu ni entendu Gabrielle arriver à côté de moi. Je m'appuie sur mon casier pour reprendre mon souffle.

— *Man,* tu m'as fait peur !

— Est-ce que ça va ?

Je lui montre la feuille qu'on a glissée dans mon casier entre la fin de la journée d'hier et ce matin. Elle m'arrache la feuille et porte une main à sa bouche, les larmes aux yeux.

— Will… c'est grave. Faut parler à Bujold, ou à la direction… à n'importe qui.

— C'est juste des menaces ! Comment tu veux qu'y sachent ce qu'on a trouvé ?

Tout à coup, je repense à ce qui s'est passé ce matin quand j'étais dans la cuisine. *Ils me surveillent*, que je me dis.

Gabrielle tremble. Je la prends dans mes bras et je serre de toutes mes forces en lui répétant de ne pas s'en faire, que ça va bien aller. Au bout d'un moment, elle me repousse et cherche quelque chose dans son sac. Elle me tend un morceau de papier elle aussi.

— Moi aussi j'en ai reçu un… Je l'ai trouvé dans ma boîte aux lettres en revenant de l'école hier. J'en ai pas dormi d'la nuit.

Je déplie le message. C'est la même écriture que sur le mien. Le même feutre noir. Des mots différents. Plus épeurants.

Brûle, sorcière !

Meurs !

✚ ✚ ✚

J'ai passé la journée à regarder par-dessus mon épaule. À angoisser. Gabrielle a raison. Marianne me l'avait déjà dit, mais depuis ce matin, je commence à manquer d'options. Vendredi, après avoir effectué ma ronde avec Luka, je vais demander à ma mère de venir avec moi rencontrer l'inspecteur Bujold.

Ce midi, Emily avait envie qu'on aille se lover l'un contre l'autre dans un coin de corridor. Mon corps y était, mais ma tête flottait ailleurs. Ça ne lui a pas échappé, évidemment.

— C'est quoi, le problème ?

La préserver. Si je reçois des menaces, ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils s'en prennent à elle. J'en mourrais, s'il lui arrivait quelque chose par ma faute. Je ne veux pas lui faire de la peine, j'en serais incapable.

— Excuse-moi, Em… J'*feel* pas trop aujourd'hui.

Elle a semblé comprendre et s'est contentée de poser sa tête sur mon épaule en

silence. Et moi, j'ai dévisagé chaque élève qui passait devant nous. Je voyais un coupable en chacun d'eux. Les monstres sont là, quelque part dans l'école… Les Damnés. Il ne reste qu'à les démasquer.

Je vais tout déballer. C'est décidé. Je réalise que j'ai été con d'essayer de tout élucider par moi-même. Mes amies se sont tuées à me le dire depuis le début. J'étais juste trop absorbé par les événements pour y voir clair. J'ai agi exactement comme ces personnages ridicules qui se lancent dans la gueule du loup dans les mauvais films d'horreur. Au lieu de simplement fuir, j'ai foncé tout droit vers le danger, comme un stéréotype sur deux pattes.

Je me dépêche de quitter le vestiaire pour aller récupérer mes affaires dans mon casier. J'ai rarement eu aussi hâte de quitter le collège. Je n'en peux plus de cette journée interminable sous le signe de la paranoïa et de la panique. En arrivant chez moi, je m'enroule dans une couverture et je ne bouge plus jusqu'à demain matin.

La neige a cessé, les nuages commencent à déserter le ciel qui vient de prendre une couleur violette en cette fin de journée. *Il fait noir de plus en plus tôt*, que je me dis. En poussant la porte, je trouve Gabrielle, adossée à une des grandes colonnes de la devanture de l'école. Elle me sourit. Elle a l'air aussi fatiguée que moi.

— Ça te dérange si je marche un bout avec toi ?

— Ben non, franchement.

— Tu veux qu'on attende Emily ?

Sa proposition me fait sourire.

— Pas besoin. Elle devait partir plus tôt aujourd'hui.

Nous empruntons le chemin principal qui a été déneigé, histoire de ne pas piquer à travers le terrain de l'école dans la neige. Les autres élèves se ruent vers les voitures et les autobus qui attendent en laissant rouler leur moteur. Nous sommes déjà à la hauteur du café Chez Madeleine quand j'entends mon nom, loin derrière moi. Je me retourne. Personne ne semble me faire signe. Je m'apprête à poursuivre mon chemin quand Gabrielle me donne un coup sur la hanche en me désignant l'autre côté de la rue. Sur le parvis de l'église, le curé Turcotte me fait un signe de la main.

Gabrielle m'interroge du regard alors que je l'entraîne vers l'église. Turcotte, qui vient visiblement de déblayer les marches, dépose sa pelle sur le muret en pierre, et nous observe tandis que nous montons jusqu'à lui. Il nous guide vers l'entrée du sous-sol de l'église et ouvre la porte pour nous laisser entrer.

Le curé ferme la porte derrière lui, nous plongeant dans la noirceur de la cage

d'escalier. Il chuchote :

— Bonjour William. Est-ce que je peux te glisser un mot ?

— Oui, oui.

Il semble attendre que je rajoute quelque chose. Gabrielle, plus rapide que moi, réalise qu'elle est de trop. Elle pose une main sur mon épaule et me dit d'une voix douce :

— Je vais t'attendre dehors, OK ?

Je suis le curé Turcotte jusqu'en bas, où seule l'enseigne du bingo diffuse une lumière bleuâtre dans l'immense salle vide. Il a l'air nerveux et scrute les alentours avant de se pencher vers moi et de me parler d'une voix basse, presque feutrée.

— Écoute, je voulais m'excuser pour hier. Tu m'as pris de court, je ne m'attendais pas à ça. Je t'avoue que les derniers mois ont été assez stressants pour moi, et après ce qui est arrivé à sœur Denise, je… M'enfin. Je tenais à m'excuser.

— C'est moi qui devrais m'excuser, monsieur Turcotte.

— Non, non, écoute-moi. Tu as raison. J'ai beau harceler les agents de la Sûreté, ils n'ont pas l'air de me croire, pas le moindrement. Si tu veux mon avis, et je t'en fais part parce que je sais que tu es un bon p'tit gars, l'histoire se répète. Quand c'est arrivé, il y a vingt ans, nous n'avons pas réussi à attraper les coupables. Il faut comprendre que la plupart des pensionnaires du collège sont très bien protégés par des parents puissants et haut placés. C'était plus compliqué que ce que j'avais anticipé. Malgré la consternation des Hectoriens, la police a tout simplement abandonné l'enquête après quelque temps. Hier, tu as dit quelque chose d'intéressant, tu as dit que tu ne pouvais obtenir les preuves nécessaires sans avoir accès aux archives de l'école, je me trompe ?

— J'ai dit ça, oui.

— Tout ce qu'il en reste se trouve à la maison mère de la congrégation. Avant, les sœurs conservaient tout soigneusement dans leur réfectoire, mais cette année-là, quand leur maison est passée au feu, elles ont tout rapatrié en ville. C'est là que tu dois aller.

— À la maison mère ? Mais comment…

— Le couvent des sœurs de la Charité de Sainte-Anne est désormais annexé au centre de soins palliatifs qu'elles ont inauguré l'an passé à Québec. Tu demandes à parler à sœur Cécile. C'est elle qui est responsable du patrimoine religieux de la congrégation. Tu lui dis que c'est moi qui t'envoie, OK ? Que c'est Nicolas

Turcotte qui t'envoie. Elle ne te posera pas de questions.

— Mais, monsieur Turcotte, je sais pas si…

— Trouve les preuves dont tu as besoin, William. Expose-les ! Fais-le pour nous, fais-le pour la ville… Pour Anna Caritas. J'ai vu le diable en personne ce jour-là. Je n'ai pas envie de le revoir. Ton amie… celle avec la voiture, là... la Roberts... elle pourra t'y emmener, tu crois ?

Le curé Turcotte fouille dans les poches de sa veste et en sort trois billets de vingt dollars qu'il dépose dans ma main en la serrant très fort. Il touche mon front et murmure quelque chose, les yeux clos, avant de faire un signe de croix et de s'enfuir d'un pas rapide vers le fond de la salle paroissiale.

Je remonte les marches sombres et je rejoins Gabrielle à l'extérieur, encore un peu ébranlé par cette rencontre soudaine et complètement inattendue. Je lui raconte tout pendant que nous marchons vers l'Avenue.

— À Québec ? *Shit*. Je sais pas si Marianne va vouloir. J'comprends pas, par exemple… Vous avez pas *déjà* les preuves ?

— Non ! La lettre vaut rien. Les trois quarts des mots sont cachés ! Ça nous prend un nom, quelque chose. Une preuve qu'y a une société secrète à Anna Caritas, pis qu'elle est sur le point de tuer du monde.

Nous tournons le coin de ma rue. Au loin, une sirène de police se fait entendre, suivie par une sirène de pompier. *Encore un autre feu,* que je me dis. Peu importe ce qui arrivera, au moins, après le solstice, ces incendies devraient arrêter. Tout à coup, Gabrielle s'immobilise et m'empoigne par le bras. Sa main me serre tellement fort que ça me fait mal.

— Ouch ! Qu'est-ce tu fais là ?

Je suis son regard effrayé vers l'horizon, au-delà de ma maison. Un épais nuage de fumée s'élève dans le ciel, à quelques rues de chez moi… Gabrielle se met à courir. Ça me prend un moment avant de réaliser pourquoi. Je sacre entre mes dents et je pars à sa poursuite en paniquant à mon tour.

Gabrielle court vite, trop vite pour que je sois capable de la rattraper. Les trottoirs sont glacés. Je m'élance dans la rue et je sprinte de toutes mes forces. Quand je tourne le coin, je sais déjà ce que je m'apprête à voir… Ma gorge se noue, mes yeux s'embrouillent. Gabrielle est là, un peu plus loin, agenouillée par terre au milieu de la rue.

Devant nous, sa maison est en train de flamber.

---

1. Voir *Anna Caritas,* tome 1 : Le sacrilège.

DIX-HUIT

J'ai utilisé une partie de l'argent que Turcotte m'a donné pour prendre un taxi jusque chez Marianne à sept heures ce matin. Je n'ai pas osé demander à ma mère de venir me reconduire, elle aurait sans doute refusé de se lever aux aurores pour que j'aille « faire des devoirs » à l'autre bout de la ville. Habituellement, Marianne serait venue me prendre directement, mais quand j'ai su que Gabrielle refusait de venir, je me suis senti mal et j'ai insisté pour tenter de la convaincre moi-même.

— Viens donc, Gab !

— Non.

— Ça sert à rien, Walker. J'ai déjà tout essayé.

— Y ont brûlé ma maison ! *No fucking way* que je continue de me mêler de leurs maudites affaires ! Pis si vous arrêtez pas, c'est vous autres qui allez finir pendus dans l'église !

Gabrielle est hors d'elle. C'est compréhensible. Si on avait incendié ma maison, je serais sans doute dans un état proche du sien. Je ne crois pas l'avoir jamais vue aussi cernée ni aussi pâle. Marianne dit qu'elle refuse de manger depuis l'incendie. Elle s'inquiète pour sa mère. Heureusement, les pompiers sont arrivés à temps pour sortir Jeanne du brasier. Il s'en est fallu de peu pour qu'elle y reste.

Quand l'incendie s'est déclaré, la mère de Gabrielle dormait sur le fauteuil du salon. Les piles du détecteur de fumée n'ont pas dû être changées depuis des années, elle ne s'est donc aperçue de rien. Elle n'a subi aucune brûlure. Elle s'en tire avec une intoxication grave à cause de la fumée. Elle repose à l'hôpital depuis et, selon les médecins, n'en sortira pas avant encore quelques jours. Gabrielle, se retrouvant sans domicile fixe, habite chez Marianne depuis plus d'une semaine.

— Allez-y, j'vais être correcte. Ma grand-mère est censée venir me chercher tantôt, de toute façon.

Marianne a hésité à la laisser seule chez elle. Depuis quelques jours, tout ce qu'elle fait lorsqu'elle revient de l'école, c'est parcourir les livres de magie de Marianne en clamant à la blague qu'elle pourrait sans doute trouver un sort à jeter aux détraqués qui ont détruit tout ce qu'elle possédait. Malgré son ton sarcastique, Gabrielle en serait bien capable, selon Marianne. Après avoir passé l'été chez Riddle, elle sait désormais comment pratiquer des incantations de base. C'est Derry

qui lui a montré, ce qui a rendu Marianne encore plus en colère contre sa tante.

— Si j'avais su, m'a-t-elle confié, je l'aurais jamais emmenée là-bas. Est fine, ma tante, mais elle a la manie d'embarquer l'monde dans ses niaiseries. Gab est pas encore assez forte pour se lancer là-dedans… Elle contrôle à peine son don.

C'est la première fois que Marianne ose me parler ouvertement de ces pratiques. J'ai toujours su qu'elle avait fricoté avec la sorcellerie à un certain moment, avant que je la connaisse, mais elle a toujours évité le sujet. Gabrielle, au contraire, commence à se montrer plutôt à l'aise avec ses nouvelles croyances.

Nous avons donc abandonné Gabrielle à sa colère et nous avons pris la route. J'ai appelé Emily avant de partir.

— Tu t'en vas encore avec *elle* ? Qu'est-ce que vous vous en allez faire à Québec ?

— C'est une longue histoire… trop longue pour te la raconter maintenant. Mais j'te jure qu'en revenant, je vais tout t'expliquer…

J'ai senti la déception dans sa voix. Plusieurs fois, j'ai pensé lui déballer mon sac. Chaque fois, je me suis rétracté. Je ne saurais pas par où commencer, de toute façon. Il faudra bien, un jour ou l'autre, que je lui fasse assez confiance pour lui dire.

Je n'ai vu Québec qu'en photo. C'est là que mes parents ont passé leur voyage de noces. Marianne a rouspété un peu quand je lui ai demandé de m'y accompagner, mais je crois que, d'une certaine façon, elle aussi a envie d'aller au bout de cette affaire. Et puis, quoi de plus déprimant que Saint-Hector en plein hiver ?

Nous roulons dans la ville depuis près de dix minutes. Mon téléphone en main, je dicte les indications de mon logiciel GPS à Marianne. Selon mon écran, nous devrions être à la maison mère de la congrégation dans quelques minutes. Il y a moins de neige ici qu'à Saint-Hector, mais la ville est belle. Avec toutes les décorations de Noël sur les maisons et les commerces, Québec a des allures de carte postale. Si nous nous étions retrouvés ici en d'autres circonstances, j'aurais sans doute eu envie de me promener dans les rues et de prendre des photos de Marianne sous la lumière bleutée hivernale. Avec son manteau long, sa robe et ses Doc Martens, elle aurait parfaitement eu sa place dans le décor.

— Tourne à la prochaine à droite.

Je sais immédiatement que nous arrivons à destination lorsque j'aperçois l'imposante bâtisse en pierre grise. On dirait Anna Caritas en plus gros. Au centre

de l'allée en U, un gigantesque panneau indique : « Centre de repos et soins de fin de vie – Congrégation des sœurs de la Charité de Sainte-Anne ». J'éteins mon téléphone et nous suivons les flèches vers l'entrée du couvent, qui se trouve quelque part sur le côté du bâtiment principal.

Marianne a arrêté le moteur, mais elle garde ses mains agrippées au volant et prend de grandes respirations.

— Ça va ? que je lui demande.

— J'aime pas ça, ces affaires-là ! D'un coup qu'y nous retournent de bord ?

— Ben non, relaxe. Au pire du pire, on aura fait un tour à Québec. Y a pire moyen de passer un samedi. *Go ?*

La porte d'entrée pèse une tonne. Je m'attendais à ce qu'il fasse beaucoup plus chaud à l'intérieur, mais on dirait presque qu'il fait plus froid dans le vestibule que dehors. Dans le hall d'entrée, nous nous adressons à un petit monsieur en train de lire son journal derrière le comptoir vitré.

— Bonjour ! Nous aimerions voir sœur Cécile, s'il vous plaît.

Le monsieur saisit le combiné de son vieux téléphone et compose un numéro de poste. Marianne est nerveuse, ça se voit. Je lui fais signe de se détendre alors qu'elle replace ses cheveux pour la dixième fois depuis que nous sommes entrés. Après quelques minutes, une religieuse apparaît au bout du corridor et marche lentement vers nous. Elle a un air plutôt sévère, mais pour avoir eu affaire à sœur Denise, je ne suis pas trop déstabilisé. Elle se poste devant nous et nous observe curieusement.

— Oui ?

— Bonjour, ma sœur. C'est le père Nicolas Turcotte qui nous recommande à vous. Il nous a dit que vous pourriez nous donner accès aux archives du collège Anna Caritas.

Le visage de la religieuse s'illumine aussitôt. À côté de moi, Marianne se retient pour ne pas éclater de rire. Je sors rarement mon langage des grands jours, mais il me semblait approprié d'impressionner la bonne sœur en m'adressant à elle avec un vocabulaire impeccable et un sourire charmeur. Ça semble avoir fonctionné.

— Mais oui, ce bon Nicolas ! Comment va-t-il ?

— Bien, bien. Il a l'air en forme.

— Je me souviens, il m'a envoyé un courriel la semaine dernière pour me dire que des élèves du collège nous rendraient visite. Suivez-moi, je vous prie.

Sœur Cécile nous entraîne à travers un labyrinthe de corridors tout aussi vides les uns que les autres. Nos pas résonnent tellement fort sur les murs que je me sens mal de briser le silence absolu qui règne dans la place. Face à la chapelle, où j'entrevois quelques religieuses en train de prier, s'ouvre un grand escalier. Sœur Cécile nous fait descendre deux étages avant de nous faire prendre un nouveau corridor, plus sombre celui-là. Complètement au bout, elle déverrouille une porte et nous laisse entrer.

Lorsqu'elle actionne l'interrupteur, l'immense pièce est aussitôt baignée d'une lumière blanche. Marianne laisse échapper entre ses lèvres un « Wow ! » que sœur Cécile perçoit, ce qui la fait sourire.

— Impressionnant, n'est-ce pas ? Vous pouvez vous installer où vous voulez, les enfants. L'ordinateur là-bas est fonctionnel. Le mot de passe est inscrit sur un Post-it collé sur l'écran.

— Tout ça, que je demande à la religieuse, ce sont les archives de l'école ?

— Oh ! Non, non, non. Bonté divine, ce serait le comble ! Ce sont les archives de la communauté. Nous sommes établies au Canada depuis le 18e siècle et nous avons réussi à tout conserver. Je tente depuis quelques années de numériser l'ensemble, mais c'est beaucoup de travail et les postulantes se font de plus en plus rares. Vous trouverez tout ce qui concerne Saint-Hector au fond à droite. Tout est classé par date, ce qui devrait vous simplifier les choses. Si jamais vous vous intéressez à un sujet en particulier, les index ont été reliés dans les gros cartables que vous voyez là, en début de section. Je passerai de temps à autre pour m'assurer que tout va bien, ça vous va ?

— Oui, merci beaucoup.

— Je trouve ça formidable que les jeunes s'intéressent à l'histoire. C'est sur quel sujet, votre travail, déjà ?

— Euh…

— Sur la fondation du collège, lance Marianne en voyant mon hésitation.

— Oh ! C'est fascinant ! Allez ! Amusez-vous !

Sœur Cécile nous abandonne dans la vaste bibliothèque. Je remercie Marianne de m'avoir sauvé devant la religieuse. Lorsque le père Turcotte a dit qu'elle ne poserait pas de questions, je l'ai pris au mot ; je ne m'étais pas préparé d'histoire plausible pour expliquer notre visite.

Nous nous dirigeons vers l'endroit que nous a indiqué la sœur. Marianne s'installe devant l'ordinateur et je prends place à une table en bois qui date

visiblement d'une autre époque. Je parcours les rayons jusqu'à ce que je trouve les cartables sur lesquels est écrit « Index Anna Caritas » suivi d'années précises. Sur le premier, une étiquette blanche a été collée : « 1892-1902 ».

— Mille huit cent quatre-vingt-douze ? OK, je savais pas que ça remontait à si loin que ça !

Marianne est déjà concentrée. Elle a ouvert le cahier qu'elle a apporté, dans lequel elle a inscrit certaines dates et quelques observations. Sur un chariot métallique, elle a déposé son sac et sorti un dossier contenant les documents les plus significatifs que nous avons retenus de notre recherche avec Karine.

Je m'étale également sur la table avec crayons, carnet, bouteille d'eau. J'ai aussi traîné l'ordinateur portable. Mes sœurs ont dû hurler quand elles s'en sont aperçues, mais je me suis dit que ça pouvait toujours être utile si nous avions à copier certains fichiers. Je pars tout de suite à la recherche de la fameuse lettre dactylographiée.

Je trouve le classeur correspondant à l'année 1976 et j'épluche tous les dossiers qu'il contient. Je suis tout de suite découragé de constater que les sœurs ont amassé une quantité effrayante de paperasse inutile, des factures d'électricité jusqu'aux dossiers de tous les élèves ayant fréquenté le collège. Je me demande, du coup, si le dossier de mon père se trouve quelque part parmi ces classeurs.

J'ouvre le deuxième tiroir et je continue de fouiller. Je mets la main sur un dossier intitulé « Discipline ». Je le sors aussitôt de la filière et je le dépose sur la table. Je passe les feuilles les unes après les autres le plus rapidement possible jusqu'à ce que je voie une date familière. Au même moment, Marianne m'interpelle.

— Walker, *check* ça !

Je m'approche de l'écran sur lequel une longue liste de documents est affichée. Tout en haut, écrit en jaune sur fond noir : « Mot-clef : damn* 31 résultats ».

— Sors tout c'que t'es capable de trouver ! que je m'empresse de lui dire avant de retourner à mon dossier.

Aussitôt, Marianne se met à noter frénétiquement l'emplacement de chaque document avant de se diriger tout droit vers un des classeurs. Pour ma part, je reprends les deux feuilles brochées que je venais de mettre de côté. Il s'agit d'un rapport d'événement dactylographié sur du papier portant l'en-tête du collège.

21 mars 1976

Objet : Rapport d'événement

Dans la nuit du 20 au 21 décembre, je - soeur Marie Béatrice, responsable de l'internat - ai été alertée par du bruit dans les corridors du pensionnat. C'est ainsi que j'ai pris connaissance du fait qu'un groupe de nos pensionnaires venait de quitter les murs de l'établissement. J'ai alerté ma supérieure sur-le-champ.

Les enfants sont revenus au collège à 5 h 35 précisément, vêtus de capes et de masques. Ils avaient l'air fortement intoxiqués. Chaque élève a été rencontré individuellement par soeur Gisèle et moi. Nul n'a voulu parler, sauf Albert Masson, élève de 3e année, qui a tout avoué.

Selon ses dires, les délinquants forment un groupe secret nommé « Damnés » et prennent la poudre d'escampette durant la nuit pour jouer des tours aux habitants du village. L'enfant était très contrarié et pleurait beaucoup. Il nous a avoué avoir été forcé de joindre les rangs de ce groupe par son père.

Il a été porté à notre attention qu'un incendie majeur a été déclenché durant la nuit. La demeure qui a brûlé, sise rue des Lilas, était inhabitée.

Une note sera inscrite au dossier de chaque pensionnaire. Une lettre sera envoyée aux parents dès demain afin de souligner le caractère inacceptable de la présente situation et le renvoi immédiat en cas de récidive.

Ci-joint la liste des élèves pris en flagrant délit.

Soeur Marie Béatrice

Soeur Marie Béatrice

Je tourne la page pour constater que vingt-deux noms ont été écrits à la main. Je fais aller mon doigt le long de la page. Je reconnais certains d'entre eux au premier coup d'œil : Gauvin, Roch, Bernard, Vanier… Walker.

Je suis sous le choc. J'en ai le souffle coupé. Mon grand-père fait partie de la liste. Je ne savais même pas qu'il avait fréquenté Anna Caritas avant moi. J'ai devant moi une preuve irréfutable qu'un groupe secret a sévi au collège dans les années 1970, qu'ils se nommaient « les Damnés » et qu'ils portaient le même costume étrange que les jeunes sur la photo et ceux que j'ai vus courir vers la forêt. Une seule chose m'empêche de célébrer trop rapidement. Mon nom. Tout le monde pense déjà que j'ai quelque chose à voir avec les événements des derniers mois. Si la police voit le nom de mon grand-père sur cette liste, je n'ai plus aucune défense.

Outre mon nom de famille, il y a celui de Maddox.
Celui de Gabrielle. Celui d'Emily… Non, c'est impossible. Je refuse de croire qu'elle puisse être impliquée. Son frère, peut-être. Mais elle ?

Je me poserai des questions plus tard. Pour l'instant, j'attrape mon téléphone et je prends le document en photo.

Marianne vient vers moi et me tend une feuille. C'est une copie originale de la lettre avec des bouts manquants, que Karine a dénichée.

— Sur les trente et un résultats que j'ai eus, y en a vingt-deux qui me mènent à cette lettre-là !

Monsieur Primeau,

La présente a pour but de vous aviser que votre fils André Primeau a été surpris en train d'enfreindre les règles de notre établissement.

En effet, il semblerait que lui et quelques-uns de ses camarades de classe se soient enfuis du pensionnat durant la nuit avec l'intention de faire du mal à autrui. Outre l'incendie, André a été surpris à 5 h 35 du matin en train de revenir de la forêt des Damnés sous l'effet de l'alcool avec plusieurs de ses confrères. Ce comportement est considéré comme inacceptable et votre enfant devra recevoir un suivi extrêmement serré à partir de maintenant. Sachez qu'aucune fraternité ou société n'est tolérée ni encouragée au collège Anna Caritas. Si André est une fois de plus surpris en train d'enfreindre les règles de vie de notre établissement, il sera expulsé sans appel.

Veuillez agréer, chez monsieur, l'expression de mes sentiments les plus sincères,

Soeur Marie Gisèle

Soeur Marie Gisèle, directrice

— Ouais, André Primeau, il est sur la liste que je viens de trouver… avec mon grand-père.

Marianne ne semble pas surprise. Peut-être est-elle déjà tombée sur son dossier. Elle me laisse prendre le document en photo et retourne vers les classeurs. Moi, je commence à penser que c'était une mauvaise idée de venir ici. Plus j'en apprends, plus je voudrais ne rien savoir. M'imaginer que des jeunes de mon âge sont personnellement responsables d'autant de morts et de destruction, c'est pire que de ne pas savoir.

Au fur et à mesure que Marianne m'apporte des documents, je les photographie. Elle est déchaînée. Au bout d'un moment, je n'arrive même pas à étudier ce qu'elle
pose devant moi, je n'ai même pas le temps d'y jeter un œil qu'elle m'apporte d'autres documents. Après une heure, nous avons établi un système efficace et bien huilé. Nous prenons tout en considération, même si ce n'est qu'une mention ou un mot en apparence inutile. Marianne va même jusqu'à me présenter les recensions

des premiers orphelins hébergés à l'orphelinat à la fin du 19e siècle.

— Si la société secrète a l'air obsédée par les damnés de la légende, y doit ben avoir une raison. Ça fait qu'on prend tout. On aura ben l'temps de regarder tout ça plus attentivement rendus chez nous. Vaut mieux remonter le plus loin possible parce que j'pense pas refaire la route juste pour vérifier des noms.

De temps à autre, sœur Cécile vient s'assurer que tout va bien, que nous n'avons besoin de rien. Elle semble impressionnée par l'ardeur qu'on met au travail. Si seulement elle savait…

Après quatre heures consécutives à passer à travers plus de cent ans d'archives, je m'écroule sur une des chaises. Au bout du compte, nous avons peu de preuves tangibles de l'existence d'un club sélect parmi les pensionnaires. Il y a bien des mentions ici et là d'activités suspectes et de rassemblements non autorisés, mais tout cela paraît confus et inoffensif.

J'annonce à Marianne que la pile de mon téléphone cellulaire va rendre l'âme d'une minute à l'autre. Le logiciel GPS et les trois cents photos que j'ai prises l'ont achevée.

— C'est pas grave, on a fini, j'pense. Astheure, faut ranger c'qu'y reste.

J'examine tous les dossiers éparpillés sur la table en soupirant. Ça risque de nous prendre plus de temps à tout remettre en ordre que ça nous en a pris pour tout sortir. Je relève mes manches et je me mets à reclasser les documents aux bons endroits, tranquillement au début, jusqu'à atteindre une certaine vitesse de croisière.

Je suis en train de ranger les derniers dossiers dans le classeur des années 1950 quand une des filières attire mon attention. Je sors l'enveloppe en plastique et je m'installe à la table pour la vider de son contenu. Ce sont des plans, tracés sur du papier bible… les plans originaux de l'école, ainsi que les différentes modifications à la suite de l'ajout d'une nouvelle aile. Je déplie les immenses feuilles avec soin. Le papier est tellement mince que je crains de le déchirer juste à l'observer.

Marianne vient me rejoindre.

— C'est les plans du collège, ça ? Ça date pas d'hier.

J'examine le document avec fascination. Il y a une feuille pour chaque étage. Je remarque des pièces de l'école dont j'ignorais complètement l'existence. Ce n'est qu'arrivé à la huitième feuille que je me questionne.

— As-tu vu ça ? que je demande à Marianne.

— Quoi ?

— C’est marqué « SS2 », là.

— Ouin, pis ?

— Y a pas de deuxième sous-sol à Anna Caritas. Ça arrête à SS1.

Marianne réfléchit pendant un instant et hoche la tête. Elle se penche aussitôt sur le plan et fait aller son doigt sur les différents tracés. Ça ressemble davantage à une série de corridors qu’à un sous-sol. L’un d’eux s’allonge vers le nord et se termine à l’extérieur du plan. Inscrit en petites lettres à côté d’une flèche : « Vers le réfectoire ». Un autre corridor se dirige vers l’église… de l’autre côté de la route 33 !

— Mais c’est où, ça ? Comment ça, personne connaît l’existence de cet étage-là ?

— As-tu remarqué le dessin que les corridors principaux forment ?

Un corridor vers le sud, trois embranchements vers le nord…

— Une croix brisée… Ça peut pas être une coïncidence.

— Pis regarde, me montre Marianne. Cette petite ligne-là, c’est une porte. C’est la seule issue sur tout le plan. Pis ce grand espace-là, tu sais c’est quoi ?

— Non.

— C’est les fondations de l’église originale de Saint-Hector. Ça voudrait dire que cette grande pièce-là… elle est juste en dessous de la bibliothèque.

Marianne attrape le plan du premier étage de l’école et le dépose par-dessus celui du SS2. En les mettant devant l’éclairage, on voit bien qu’en effet, les deux espaces sont exactement de la même grandeur et sont placés au même endroit.

— Pis tu vois, l’entrée, elle est cachée là, dans le coin de la bibliothèque.

— Ça veut dire que n’importe qui qui connaît l’entrée peut se promener du collège jusqu’à l’église sans se faire voir, par personne…

— C’est l’idéal quand t’as le goût de créer le chaos dans une église en plein milieu de la nuit…

Nos regards se croisent. Je pense qu’on vient de trouver leur quartier général.

DIX-NEUF

— Joyeux Noël, William ! Passe des belles vacances.

Je remercie Luka et je lui retourne ses souhaits avant de le regarder courir vers l'aile des pensionnaires. En me dirigeant vers l'entrée principale, je replace la bandoulière de mon sac. Au loin, dans la cafétéria, il y a encore des cantiques de Noël qui sortent des haut-parleurs.

Je n'arrive pas à croire que c'est déjà les vacances. Entre l'école, les heures de fou de ma mère à son boulot et le gardiennage de mes sœurs, je n'ai pas vu les dernières semaines passer. J'ai à peine eu le temps de magasiner pour des cadeaux. Marianne et moi nous sommes vus à quelques reprises pour passer au crible toutes les photos que nous avons prises dans les archives d'Anna Caritas, mais toujours rien de concluant, encore moins d'incriminant. Juste des noms. Des documents issus du passé qui ne prouvent absolument pas que quelque chose de terrible se trame.

Marianne m'a formellement interdit d'interroger Emily.

— Mais elle sait peut-être quelque chose !

— C'est trop dangereux, on est trop près du but. Je l'sais que tu l'aimes, Walker, mais depuis le début, je lui fais pas confiance. Trop de hasards douteux.

Serais-je assez stupide pour tomber dans le panneau ? Est-ce qu'Emily me mène en bateau depuis le début de l'année ? Ça expliquerait sans doute bien des choses, mais je refuse d'y croire.

J'ai proposé qu'on kidnappe Maddox, qu'on le force à tout nous dévoiler. Marianne a simplement ri. Avec tout ce qui m'est arrivé depuis quelques mois, ça ne ferait qu'ajouter à la longue liste des actions suspectes dont on me croit responsable.

Si seulement le curé Turcotte était là ! À notre retour de Québec, je me suis rendu à l'église pour lui faire un compte rendu de nos recherches. S'il y a quelqu'un qui pourrait voir un sens parmi tout ce que nous avons trouvé, c'est sans aucun doute lui.

— Père Turcotte est à l'extérieur, m'a annoncé la petite dame au presbytère. C'est père Hachey qui dira la messe pour les prochaines semaines.

— Je comprends pas. Il est parti où ?

— Il a quitté la ville pour des raisons qui lui appartiennent, jeune homme.

Plus que jamais, l'ombre qui est en train de s'étendre sur Saint-Hector m'isole. Il ne me reste que Marianne.

Elle a continué de me répéter qu'il fallait trouver l'entrée secrète dans la bibliothèque, mais chaque fois que nous nous y sommes rendus, pas moyen d'être seuls. On dirait que tous les élèves se sont passé le mot afin qu'on ne se retrouve jamais là sans surveillance. Et encore faut-il déterminer où se trouve cette issue. J'ai eu beau regarder partout, aucune porte, aucune fenêtre. Rien. Juste des rangées de livres à perte de vue.

Il ne reste plus qu'un gardien faisant le guet à l'entrée principale. Tous les autres ont quitté l'école pour les vacances, j'imagine. Noël a beau n'être que jeudi prochain, les cours se terminent dès aujourd'hui. Derrière le comptoir du secrétariat, sœur Viviane est occupée à nettoyer l'espace de travail avant la fin de la journée.

— Ça y est ? Vous nous quittez pour aller fêter Noël, monsieur Walker ?

— Eh oui ! Dites-moi donc, ma sœur… comment va sœur Denise ?

— Oh, c'est gentil de t'inquiéter pour elle. Sœur Denise va mieux. Elle est en convalescence à Québec jusqu'à nouvel ordre.

— Allez-vous la voir pendant le temps des fêtes ?

— Noooon. Je reste ici avec les pensionnaires qui ne retournent pas chez eux.

— Vous voulez dire que le pensionnat reste ouvert pendant les vacances ?

— Il le faut. Ce n'est pas tout le monde qui a la chance d'avoir une famille unie avec laquelle fêter. Certains parents ne viendront chercher leur enfant que lundi ou mardi pour ensuite les ramener quelques jours plus tard.

— OK… Bon, ben… Joyeux Noël, ma sœur !

— À toi aussi, William.

Je passe à côté du gardien qui m'adresse un petit hochement de la tête avec un sourire. C'est la première fois que j'en vois un paraître sympathique.

Il fait noir quand j'arrive à l'extérieur. Le ciel est rempli d'étoiles, mais le vent arctique me fouette aussitôt le visage. Au loin, stationnée en bordure de la 33, Marianne m'attend dans sa voiture.

— Dépêche-toi, on gèle !

Je referme la portière en grelottant. Sans même me saluer, elle me lance :

— Pis ?

— Impossible. Sœur Catherine était là tout le long… pis après, y avait sœur Viviane qui traînait encore au secrétariat, ça aurait eu l'air louche que je continue mon chemin pour me rendre à la biblio.

— *Fuck !* On fait quoi, d'abord ?

— Y a toujours demain. L'école ferme pas complètement ses portes, y a plein de pensionnaires qui retournent même pas chez eux.

— Pas surprenant quand on sait ce qu'on sait…

— Ça fait que demain soir, on entre dans l'école pis on y va… On va avoir la place à nous autres tout seuls.

— Pis la sécurité ? Pis les caméras ?

— Si y a encore un gardien, pis ça me surprendrait, y va être du côté de l'internat. Pis les caméras, sérieux, on s'en fout. C'est Noël. Tout le monde a sacré son camp ! Au pire, on se fera pogner au retour des vacances.

Marianne se renfrogne.

— Toi pis tes plans !

J'attache ma ceinture pendant que Marianne relâche le frein à main pour tourner sur la rue Principale. À la radio, ils repassent les mêmes chansons de Noël qui jouaient quand j'étais gamin. Ça me rend de bonne humeur. Si tout va bien, demain à la même heure, on va avoir la preuve que le collège est aux prises avec une société secrète. Je ne serai plus un suspect, la police va enfin pouvoir arrêter de passer devant chez moi toutes les demi-heures et on empêchera peut-être six personnes de mourir.

Je me demande si nous allons réussir à convaincre Gabrielle de se joindre à nous. Elle a été relativement absente durant les deux dernières semaines, préférant demeurer chez sa grand-mère pour être près de sa mère. Elle est revenue il y a quelques jours pour faire le plein de devoirs et d'études pendant les fêtes, histoire de rattraper les journées perdues.

Selon Marianne, elle est toujours d'une humeur massacrante. Elle maudit ceux qui ont non seulement mis le feu à sa maison d'enfance, mais qui en plus l'ont menacée. « Meurs », ont-ils écrit. C'est assez violent comme message. J'ai essayé de l'attraper aujourd'hui dans les corridors, mais chaque fois que je l'ai aperçue, elle

marchait rapidement, la tête basse, ses cheveux en bataille devant son visage, des écouteurs sur les oreilles.

Mon téléphone vibre dans ma poche. C'est Anthony qui annule notre soirée.

POURRAI PAS VENIR CE SOIR. JE SUIS AVEC GAB ! ! !

La soirée s'annonce ennuyante. Ma mère ne sera sans doute pas rentrée avant 22 heures, si ce n'est plus tard. Je commence à la soupçonner de fréquenter quelqu'un. Je comprends que c'est Noël et qu'elle doit faire plusieurs heures supplémentaires au magasin, mais toute la semaine, elle est revenue tard, avec un drôle de sourire dessiné sur son visage.

— Gab est avec Anthony.

— Ouin. J'm'en doutais un peu. Ça fait une couple de fois qu'y se voient depuis l'incendie. Ça aura toujours eu ça de bon. Y s'aiment, ces deux-là… y savent juste pas comment.

— Bah, t'sais. Anthony, les affaires de sorcellerie, c'est pas trop son genre.

Marianne immobilise son auto devant chez moi. Je vois ma mère qui guette mon arrivée à travers le store du salon. Aussitôt que je serai rentré, elle va filer tout droit au boulot. J'ai la soudaine envie d'inviter Marianne à passer la soirée avec moi. Je me retiens. Je ne veux pas que les choses redeviennent ambiguës. Il faut que je respecte son choix de ne pas vouloir être avec moi. Peut-être vais-je appeler Emily. On dirait que ça fait une éternité que je ne l'ai pas vue.

— Tu me textes demain ?

— Oui… demain.

J'ai l'impression que Marianne veut me dire quelque chose, mais elle continue de fixer son volant. Tant pis. Après un instant, je sors du véhicule et je claque la portière derrière moi en m'en voulant d'être encore, malgré Emily, aussi attiré par elle.



Le collège Anna Caritas est lugubre lorsqu'il est plongé dans le noir. Seul l'écriteau avec le nom de l'école est illuminé, à moitié enseveli sous la nouvelle neige qui est tombée dans la journée. Quelques lumières sont allumées dans l'aile est, là où habitent les pensionnaires. Heureusement, je sais qu'aucun d'eux n'a accès aux corridors de l'école durant le week-end. Avec un peu de chance, personne ne vous verra et nous pourrons entrer sans fracas.

Je marche en tête, suivi de Gabrielle et de Marianne, qui ferme la file. Nous longeons la devanture sombre du collège, comme des mauvais espions dans un film. J'ai hésité longtemps entre l'entrée est et l'entrée principale pour finalement opter pour la seconde. La première est située trop près du pensionnat et de la cafétéria. Par les portes principales, nous pourrons nous glisser subtilement dans la bibliothèque à l'abri des regards. Je sors mon trousseau de clefs. J'en essaie quelques-unes avant de trouver la bonne puis de déverrouiller la grande porte en bois. Une fois dans le vestibule, je retiens mon souffle. Quinze. Trente secondes. C'est bien ce que je pensais. Tant qu'il y a des élèves dans l'école, ils ne peuvent pas activer le système d'alarme. Je remonte mon capuchon, juste au cas où on pourrait m'identifier trop clairement sur les caméras, et j'entre dans l'école à pas feutrés, suivi de mes deux amies.

J'ai écrit à Gabrielle ce matin.

VIENS-TU INCRIMINER CEUX QUI T'ONT TOUT ENLEVÉ ?

Il n'en fallait pas plus pour qu'elle me réponde par l'affirmative. Je suis content qu'elle soit là. À trois, j'ai l'impression que nous sommes plus forts. Puis je savais bien que sa curiosité l'emporterait.

Au bout du corridor sombre, j'insère ma clef dans la serrure de la bibliothèque et j'essaie d'ouvrir la porte sans trop la faire grincer. Nous nous faufilons à l'intérieur, et

dès que Marianne referme derrière elle, je respire mieux. Je sors une lampe de poche de mon sac, rapidement imité par les deux autres. Je chuchote :

— C'est par là !

Pendant que nous serpentons parmi les rangées, le souvenir d'un soir où nous nous étions réfugiés dans un coin reculé me revient. Un groupe de garçons étaient entrés dans la bibliothèque, sans jamais en ressortir. Ils s'étaient simplement évaporés. Maintenant, je comprends par où ils étaient passés.

Arrivé approximativement à l'endroit qu'a indiqué Marianne sur le plan, je regarde autour de moi, confus.

— J'comprends pas, ça devrait être… genre ici !

J'envoie le faisceau lumineux un peu partout, sur les livres, les murs, les meubles. Il n'y a pas la moindre ouverture. À bout de nerfs, je sors mon téléphone et j'ouvre la dernière photo du plan, que j'ai prise en essayant de me situer par rapport au dessin. Je pointe droit devant moi.

— Ça devrait être juste là.

Devant nous se trouve une imposante vitrine encastrée avec des contours en bois massif. J'essaie d'ouvrir la porte vitrée, mais elle est verrouillée par un petit mécanisme. De toute façon, tout ce qu'il y a à l'intérieur, ce sont de vieilles photos de la communauté religieuse. Je tâte tous les recoins, je pousse sur les reliefs du bois. Rien. Pourtant, le plan est clair. L'entrée devrait être là… à moins qu'elle ait été scellée.

— Will, *check*…

Gabrielle dirige sa lampe de poche vers la dernière tablette en bas d'une autre étagère, immense, qui est vissée au mur. Au début, je ne vois pas ce qu'elle me montre, puis ça me saute aux yeux. Parmi les Bibles qui ornent la tablette, il y en a une différente, d'un brun légèrement plus pâle. Sur la tranche, embossée à même le cuir, une croix brisée. Je m'accroupis et je tire sur le livre avec excitation. J'attends qu'un mécanisme s'enclenche d'une seconde à l'autre et que la vitrine se mette à s'enfoncer dans le sol, comme dans les films… La Bible me reste dans les mains et rien ne se passe.

— J'étais certaine…, murmure Gabrielle.

Je lui fais signe de patienter encore un peu et je me couche à plat ventre sur le plancher froid de l'ancienne chapelle. J'envoie le rayon de ma lampe dans l'ouverture laissée par la fausse Bible. C'est là. Je le vois. J'y enfonce mon bras et je tire sur la clenche intégrée au fond de l'étagère en chêne. Aussitôt, j'entends un déclic derrière moi. Quand je me redresse, le meuble encastré s'est discrètement retiré du mur et laisse entrevoir une mince embrasure. J'insère mes doigts sur le côté du contour en bois massif et je réussis à effectuer une petite pression. En un tour de main, la vitrine a pivoté vers l'intérieur, dévoilant une entrée secrète.

Mon cœur palpite. Ma lampe de poche illumine un étroit escalier de pierres en colimaçon qui s'enfonce et disparaît dans la noirceur la plus totale. Je lance un coup d'œil à Marianne et à Gabrielle, qui ont l'air incertaines de vouloir s'aventurer dans la minuscule ouverture. J'inspire profondément. Il est trop tard maintenant pour me découvrir claustrophobe. Je me lance.

Malgré ma lampe torche, je ne vois rien. Je descends à tâtons avec à peine assez d'espace pour respirer. Ça tourne, ça tourne, j'ai l'impression que ça tourne à l'infini. Quelques mètres au-dessus de moi, j'entends Gabrielle gémir à chaque nouvelle marche. J'essaie de m'imaginer où je peux bien être rendu… Sans doute quelque part entre le premier sous-sol et le deuxième. On dirait que je tourne depuis une éternité.

Un courant d'air. Je sens une brise froide me flatter le visage. Je hâte le pas et un instant plus tard, je pose un pied par terre. Je frissonne en essayant de reprendre

ma respiration normale. Mon torse me fait mal comme si je venais de retenir mon souffle pendant cinq minutes. On gèle. L'humidité traverse rapidement mes vêtements pour s'infiltrer dans ma peau. Gabrielle se frotte à moi et après quelques secondes, Marianne arrive à notre hauteur.

L'endroit n'a rien de ce que j'ai pu m'imaginer en étudiant le plan. Si je m'attendais à des corridors, je me retrouve plutôt dans un long tunnel s'étirant vers ma droite et vers ma gauche. Au-dessus de ma tête, une panoplie de tuyaux s'allongent à perte de vue des deux côtés. Je regarde d'un côté et de l'autre sans savoir par où aller. J'ai perdu tout sens de l'orientation. Je m'engage à gauche dans le tunnel étroit qui semble avoir été creusé à même la pierre.

— Will… Will ! J'aime pas ça, j'suis pas bien.

— Respire, Gab. Ça va être correct.

Je ne me sens pas bien non plus, mais l'adrénaline est plus forte que mon anxiété. Je marche péniblement. J'ai de la misère à mettre un pied devant l'autre tellement le sol est peu large. Ce n'est sans doute qu'une illusion d'optique, mais j'ai la sensation que plus on avance, plus le tunnel rétrécit et se referme sur nous.

— J'comprends pas, dit Marianne à voix basse. On devrait pas arriver directement dans la grande pièce ?

— Non, que je lui réponds. Je pense que l'escalier nous a amenés quelque part à l'extérieur des fondations… dans les passages qu'on a vus sur le plan.

Le faisceau de ma lampe finit par frapper quelque chose, d'autres pierres. Nous nous retrouvons dans un petit carrefour circulaire face à trois embranchements. Je ferme les yeux et je me remémore le plan. Depuis cinq minutes, nous marchons vers le nord, nous faisons fausse route. Un de ces tunnels doit mener directement au réfectoire des sœurs… celui du centre, si je me souviens bien. Celui de droite bifurque vers le cimetière, tandis que celui de gauche doit mener quelque part dans la forêt. À moins que ça ne débouche dans une autre pièce de l'école. Difficile à dire. J'aurais dû étudier les plans plus attentivement.

Marianne enlace ses doigts autour des miens. À côté de moi, Gabrielle sanglote en silence. Je suis incapable de bouger, trop obnubilé par ce que je vis.

— Qu'est-ce qu'on fait ? chuchote Marianne.

— Demi-tour.

J'emprunte le tunnel de nouveau, revenant sur mes pas. Cette fois, nous allons dans la bonne direction… du moins je l'espère. On dirait que nous marchons plus longtemps qu'à l'aller avant de retrouver l'escalier. Je panique. Est-ce que j'aurais

pris un autre embranchement sans m'en apercevoir ? Selon mes souvenirs, en plus des corridors principaux, le plan montrait clairement plusieurs autres passages souterrains secondaires.

J'accélère. Plus loin, sur ma droite, je vois l'ouverture par laquelle on est arrivés, le petit escalier. Je passe tout droit. Il doit y avoir une issue, un moyen d'entrer dans la grande pièce que nous avons vue sur le plan, de contourner les fondations.

Je me retrouve face à un mur. De chaque côté, un autre tunnel sombre s'allonge dans le néant. Dans celui de droite, à quelques pas, une autre ouverture tourne vers la gauche et nous permettrait de continuer dans la même direction.

— Ça doit être le passage vers l'église… j'imagine.

— Ça a du sens, me confirme Marianne.

J'entraîne les filles dans le tunnel de droite, puis nous tournons à gauche. Le passage est un peu plus large ici, le plafond un peu plus haut. On y respire mieux, même s'il fait plus froid. Au bout d'un moment, nous apercevons une série de portes sur notre droite. Il y en a trois, à quelques mètres les unes des autres. Les fondations de l'église devraient être sur notre gauche. Je décide donc de les ignorer, mais la troisième porte est entrouverte et attire mon regard. Je m'arrête.

Avec ma lampe de poche, je pousse délicatement le battant qui s'ouvre sur une pièce étonnamment grande. Je frissonne. Ça ressemble à un donjon. Ici et là, de vieux berceaux, deux lits pour enfant en métal, les barreaux crochis et rouillés. Au fond, un lit d'hôpital poussiéreux sur lequel est assis un ourson en peluche ravagé par la moisissure. Il y a des rebuts partout sur le sol, je n'ose pas regarder davantage.

Je reprends le tunnel, serrant la main de Marianne plus fort. J'ai de la misère à respirer et la tête qui tourne. La voie bifurque vers la gauche et je vois enfin une lueur jaunâtre au loin, comme le vacillement d'une flamme. Nous nous immobilisons. Je tends l'oreille à la recherche du moindre bruit. Il ne semble y avoir personne. J'avance plus lentement en faisant attention au bruit de mes pas sur le sol rocailleux.

Le tunnel semble continuer, mais je ne suis pas intéressé à savoir où il mène. J'entre dans la pièce illuminée par des dizaines et des dizaines de cierges. L'endroit est immense, aussi grand que la bibliothèque. Seulement, la salle est dénuée de tout meuble. Seul un gros bloc de ciment se dresse à notre droite. Au centre de celui-ci, entourée de chandelles, une longue croix inversée a été plantée. À sa vue, Gabrielle enfonce son visage dans mon cou. Marianne laisse sortir un juron dans un souffle.

Aucun de nous n'ose s'aventurer plus loin que l'entrée. Au milieu de l'immense

salle, quelqu'un a peint un pentacle dans un cercle blanc. Ça me rassure au début, puisque le pentacle est un symbole protecteur. Mais je réalise rapidement que si le bloc de pierre fait office d'autel, le pentacle, par rapport à cet autel, est à l'envers. C'est le signe du mal.

Marianne me montre du doigt quelque chose sur notre gauche, sans rien dire. Le long du mur de roche, plusieurs poutrelles de bois ont été déposées par terre. Il y a aussi trois rouleaux de corde épaisse, le genre de corde qui sert à attacher les bateaux. Le genre de corde qui peut servir à pendre quelqu'un.

Je recule d'un pas. Je veux partir d'ici. C'était une erreur. Aussitôt que nous avons découvert l'ouverture secrète, nous aurions dû aller directement voir Bujold. Qu'est-ce qui nous a pris ?

Gabrielle me tape sur l'épaule frénétiquement. Des voix. Il y a des voix qui s'approchent, exactement par où nous sommes arrivés. Je panique. Il n'y a nulle part où aller, nulle part où nous cacher. Nous sommes complètement à découvert.

Sans crier gare, Marianne tire sur ma main et m'entraîne plus loin dans le tunnel. J'éteins ma lampe de poche, imité aussitôt par Gabrielle qui nous suit. Avant de m'enfoncer dans la noirceur, j'aperçois son regard terrifié. Je n'ai aucune idée d'où je mets les pieds. Nous sommes submergés par le néant le plus épais que j'ai connu. Les voix s'intensifient, les bruits de pas aussi. Nous nous arrêtons juste à temps. Marianne m'attrape par l'épaule et me force à m'accroupir. Je suis aussitôt saisi d'un haut-le-cœur. Une odeur forte et nauséabonde règne autour de nous. J'enfonce mon nez dans le col de mon chandail pour atténuer la puanteur.

À l'autre bout du tunnel, deux figures viennent d'apparaître. L'une d'elles porte une lampe frontale qui illumine le sol, mais qui n'est, heureusement, pas assez puissante pour éclairer jusqu'à nous. Elle traîne également quelque chose sur son dos, comme un gros sac. Je croise les doigts pour que la noirceur du souterrain nous cache complètement et nous rende invisibles à leurs yeux.

Les deux silhouettes approchent de la grande salle et soudainement, à la lueur des flammes, je les reconnais. Aucun doute… Celle qui porte deux bidons d'essence, c'est sœur Catherine. Elle n'est pas vêtue de son habit de religieuse, mais malgré le bandeau qui couvre sa tête, je reconnaîtrais cet air bête n'importe où. À côté d'elle, un homme que je ne reconnais pas. Ils sont maintenant si près que nous pouvons entendre très clairement ce qu'ils disent.

— J'ai connu son père dans l'temps, dit sœur Catherine. Un vrai emmerdeur, j'te jure.

— Y paraît, oui ! lui répond l'homme à la lampe frontale.

— Inquiète-toi pas, Ben, c'est pas la première fois que j'le fais. Ça va bien aller.

Benjamin Scott. Mon tuteur. Mon prof de français. Je n'arrive pas à le croire. Je m'attendais à voir arriver deux élèves du pensionnat… pas un enseignant et une religieuse. Les deux entrent dans la salle sans même jeter un regard dans notre direction. J'ai envie de me mettre à courir à toute vitesse, mais je suis incapable de bouger.

Leur discussion se poursuit, mais plus moyen de distinguer ce qu'ils se disent. La pierre humide étouffe leurs voix. Nous restons immobiles en retenant notre respiration. La main de Marianne tremble dans ma main. Ou bien est-ce moi qui tremble de tout mon corps ? Je ferme les yeux et, pour la première fois depuis l'enfance, je prie en silence en me concentrant de toutes mes forces. *S'il vous plaît mon Dieu. S'il vous plaît, s'il vous plaît*.

Au bout d'un moment, les deux ressortent, déchargés de leur matériel, et repartent par où ils sont arrivés. Il se passe plusieurs minutes avant qu'un de nous n'ose briser le silence et bouger. C'est Marianne qui flanche la première.

— Ça pue, c'est dégueulasse !

Par réflexe, je secoue ma lampe de poche et je l'allume. Gabrielle place une main devant sa bouche pour ne pas se mettre à hurler. Marianne recule à l'opposé du faisceau de ma lampe. Là, par terre, juste à côté de nous, une tonne de sacs en plastique grouillent de vers blanc. Dans chacun d'eux, je peux clairement distinguer un chat mort… ou ce qu'il en reste. Il y en a plein. L'odeur est insupportable.

Je m'appuie au mur de pierres et je vomis tout ce que j'ai avalé aujourd'hui. Hier aussi, sans doute. Ils sont là… tous les chats disparus de la ville… pourrissant sous Anna Caritas.

Marianne m'écarte d'un geste de la main et se met à marcher d'un pas rapide.

— Moi, j'me pousse !

Nous partons à sa poursuite. Elle tourne à droite, longe le tunnel, passe les trois portes et arrive à l'embranchement. Elle semble hésiter un instant puis décide de prendre le tunnel de gauche.

— Marianne, qu'est-ce tu fais ? C'est pas par là !

Elle pointe sa lampe vers moi.

— Tu veux vraiment retourner à l'école, avec c'qu'on vient de voir ?

Tout bien considéré, Marianne n'a pas tort. Nous la suivons dans le nouveau tunnel. Nous courons presque. Il faut sortir d'ici. Après des minutes à tâtonner dans le noir, Marianne frappe un mur. Le tunnel s'arrête là. Aucune issue.

Non ! C'est impossible. Il faut que ça débouche. Il faut…

Gabrielle allume finalement sa lampe de poche et illumine le plafond. Il y a une échelle coulissante qui s'enfonce dans un tunnel vertical, à peine plus large que l'escalier de la bibliothèque. J'aide Marianne à grimper, puis Gabrielle, pour ensuite prendre un élan et attraper le premier échelon avec mes mains afin de me hisser en haut. J'entends Marianne frapper sur quelque chose et au bout d'un moment, la lumière m'aveugle. J'émerge dans la salle paroissiale déserte par une trappe dans le plancher. Si nous étions hier, nous serions arrivés en plein bingo.

Je m'écroule par terre et je vomis de nouveau.



J'ai tellement chaud que mon corps fait de la buée au contact du froid glacial qui règne sur la ville. Nous marchons en silence, le plus vite possible, en direction de ma maison. J'essaie de mettre de l'ordre dans mes pensées, mais je n'arrive pas à formuler la moindre idée claire. Tout est flou, chaotique. Incroyable.

— On devrait aller à l'hôtel de ville, répète Gabrielle. On devrait aller parler à Bujold !

— Pour lui dire quoi ? répond sèchement Marianne.

— Je l'sais pas, moi ! La vérité !

— Pis y va croire qui entre nous pis sœur Catherine, tu penses ?

Marianne a raison. Il faut réfléchir. Élaborer un plan d'action.

— On va chez nous, Gab ! dis-je fermement. J'ai besoin de reprendre mes esprits. J'ai besoin de…

Je suis coupé dans mon élan quand j'aperçois Emily devant chez moi. Elle est assise dans les marches avec son frère Emrik, l'air grave. Elle se lève pour venir vers moi. Je me précipite à sa rencontre.

— Em ? Qu'est-ce qu'y a ? Es-tu correcte ?

Marianne et Gabrielle viennent nous rejoindre. Emily m'agrippe les mains, le regard embrouillé par les larmes.

— Will, je… Il faut que…

Emrik se lève et s’avance vers nous d’un pas lent. Il me regarde d’un air solennel.

— Il faut qu’on vous parle.

VINGT

Quelqu'un cogne à la porte de ma chambre.

— Will ?

Emily entre avant que j'aie le temps de lui répondre. Le contour de ses yeux est violacé, comme si elle avait pleuré beaucoup. Elle s'avance vers moi et m'entoure de ses bras. Ses mains froides sur ma peau me font frissonner.

D'un côté, j'ai envie de l'embrasser, de rester enfermé ici avec elle jusqu'à ce que Noël soit passé. D'un autre côté, j'ai envie de la repousser. Je ne sais plus quoi penser. Je ne sais même pas si je la connais vraiment. Depuis que j'ai aperçu le nom « Roch » sur la liste des Damnés, je me demande si Marianne n'avait pas raison de s'en méfier depuis le début.

Je dénoue notre étreinte afin d'enfiler le t-shirt sec que je viens de sortir de mon tiroir. Emily s'assoit sur le bout de mon lit et m'observe en silence.

— Ça sera pas long, Em.

— Est-ce que t'es fâché contre moi ?

— Est-ce que je devrais ?

Elle ne dit rien. Je saute dans mes godasses et j'attrape les couvertures que j'ai sorties avant de me changer. Emily me suit jusqu'au sous-sol où Gabrielle et Marianne m'attendent, assises en face d'Emrik qui semble mal à l'aise. Je leur lance les couvertures qu'elles s'empressent de passer autour de leurs épaules, puis je m'installe derrière le sofa, adossé à la vieille commode. Les bras croisés, je fixe Emrik, tandis qu'Emily reste debout à côté de lui. Au bout d'un moment, je brise le silence.

— On t'écoute.

Emrik bouge un peu, tentant de trouver une position confortable. Il a l'air nerveux. Blême. Terrorisé.

— On devrait pas être ici… Je devrais même pas vous dire ça.

— Nous dire quoi ? fait Marianne.

— Ils savent que vous êtes au courant. Ils savent que vous cherchez à les démasquer.

— Qui ?

— Les Damnés, William. Pis ils sont pas contents.

Nous demeurons silencieux pendant quelques secondes. Je tente d’absorber ce qu’Emrik vient de nous balancer en plein visage. Nous sommes suspendus à ses lèvres.

— C’est gros. Beaucoup plus gros que ce que j’imaginais avant d’arriver au collège. Mon père nous parlait de sa fraternité depuis des années, mais jamais j’aurais pensé que c’était aussi intense. Ni moi ni Emily, on voulait venir s’installer à Saint-Hector. C’est lui qui a insisté. C’est une année importante, qu’y disait. C’est le moment de conjurer le sort.

Marianne sursaute.

— Comment ça, « conjurer le sort » ?

— La malédiction des Damnés… Ça remonte au début d’Anna Caritas. Avant même que le collège soit construit. Avez-vous déjà entendu l’histoire des Damnés de Saint-Hector ?

— La légende de la sage-femme ? dis-je tout bas.

— Non. Ça, c’est des histoires de grand-mères. Je vous parle de la vraie histoire derrière ce qui est arrivé aux villageois qui habitaient dans la forêt avant que l’Église catholique vienne coloniser la région… Ils s’étaient installés près de la rivière pour bâtir leurs maisons. Des familles d’un peu partout, des États-Unis surtout. Ils vivaient sans faire de trouble à personne, en communauté, en dehors du gouvernement pis des obligations, sans électricité, sans lien avec le monde extérieur. Quand l’Église a voulu exploiter le territoire, les prêtres ont essayé de les convertir. Mais ça s’est pas bien passé. Ça fait qu’ils ont donné un ultimatum aux villageois : soit ils partaient d’eux-mêmes, soit on allait les chasser de force. Les villageois ont refusé de céder… Après une couple d’années, Saint-Hector a commencé à prendre forme. L’église a été construite pis les sœurs sont venues s’installer. Les colons sont arrivés. Pis dans la nuit du solstice d’hiver, une nuit sans lune, quand les villageois dormaient tranquillement dans leurs maisons, les colons ont saccagé le village. Y ont mis le feu. Partout. Y ont pendu tout le monde pis y les ont tous brûlés. Tout le monde… sauf les enfants de dix ans et moins. Une trentaine d’enfants. Une trentaine d’orphelins. C’est à ce moment-là qu’Anna Caritas est né… Les religieuses ont pris les jeunes en charge et ont ouvert l’orphelinat. Y ont essayé de les convertir de force, à coups de torture pis de lavages de cerveau. Y ont essayé de leur faire accroire que leurs parents étaient des pécheurs, des alliés du diable… des damnés… qu’y faisaient ça pour leur bien. Pour leur éviter l’enfer. Mais les enfants

des Damnés ont jamais oublié ce que les Hectoriens avaient fait. Jamais. C'est comme ça que la fraternité s'est formée en secret, dans l'ombre des sœurs, dans l'ombre d'Anna Caritas.

— Pis ça, ça vous donne le droit de vie et de mort sur n'importe qui ? lance Gabrielle, hors d'elle.

Emrik baisse les yeux, l'air triste.

— Ça n'excuse rien, poursuit-il. Je fais juste vous raconter les faits. Notre arrière-arrière-grand-mère s'appelait Lydia Smith. Pendant quinze ans, jusqu'à ce qu'elle atteigne ses dix-huit ans, elle a été la prisonnière des sœurs de la Charité de Sainte-Anne. Elle a été enfermée, séquestrée, torturée, battue… Elle a été traitée comme une possédée. Comme une folle. C'était la même chose pour tous les descendants des Damnés. Pendant ce temps-là, Saint-Hector est devenue la ville qu'elle est aujourd'hui, sur le dos de centaines d'innocents assassinés pour l'unique raison qu'ils n'étaient pas catholiques. Pendant ce temps-là, Anna Caritas a grossi, est devenu puissant, à seulement un kilomètre des ruines que les Hectoriens avaient eux-mêmes causées. Même après des années, les Damnés ont continué de se réunir à tous les solstices pour se souvenir de leur passé. Plus les années passaient, plus ils étaient enragés. Je connais pas toute l'histoire, mais je sais que depuis ce temps-là, chaque fois que la nouvelle lune tombe en même temps que le solstice d'hiver, les Damnés prennent leur revanche. Leurs descendants mettent la ville à feu et à sang pour rétablir l'équilibre. Pour faire payer les traîtres qui ont décimé des familles entières. À force de se faire dire qu'ils étaient le diable, ils ont fini par faire un pacte avec lui. Six générations, six morts chaque fois, à six heures du matin…

Marianne sacre du bout des lèvres. Pendant que son frère nous dévoilait tout ça, Emily a fini par s'écrouler par terre et sangloter en silence. Tout va vite dans ma tête, trop de questions s'imposent. C'est Gabrielle qui prend la parole en premier.

— L'église, le cimetière, les incendies… c'était vous autres ?

Emrik hoche la tête lentement, les yeux fermés.

— Œil pour œil, dent pour dent… Ça fait partie de la tradition, depuis cinq générations.

— Pis monsieur Marcel ? que je demande.

— Il s'est retrouvé au mauvais endroit au mauvais moment. Selon ce que j'en sais, c'était le seul moyen de s'assurer qu'il ne dirait rien.

— Pis sœur Denise ?

— Elle commençait à poser trop de questions… Visiblement, ils ont raté leur

coup là-dessus.

— Pis Aurélie Lemoyne ?

— Son initiation a mal tourné. C'est le risque à prendre… Si t'es pas prêt à risquer ta vie pour la fraternité, t'es pas prêt à en faire partie. Aurélie a voulu imiter Justin Chen et elle s'est lancée du haut de la vieille chapelle dans la forêt. Elle est morte sur le coup.

— Pis toi, Emrik ? C'était quoi ton initiation ?

— Moi ? Je… William, je…

Marianne se lève soudainement, les poings crispés.

— L'auto… c'était toi ? C'est toi qui as essayé de nous rentrer dedans ?

Emrik se met à pleurnicher comme un bébé. Marianne commence à faire les cent pas autour du sofa en pestant à voix basse. Au même moment, Emily se redresse.

— C'est pas de sa faute. Une fois que t'es admis dans le groupe, soit t'obéis aux ordres, soit t'es un traître. Pis ça finit jamais bien pour les traîtres… Aux yeux des Damnés, vous en êtes tous.

— De quoi tu parles ? crache Marianne.

— Vous êtes des descendants des Damnés, vous aussi. Mais tout le monde pense que toi, tu as tué ton père. Ceux de Gabrielle pis de William, eux, ont déserté la fraternité… Pire : ils l'ont trahie.

Plus personne n'ose parler. Tout semble logique désormais. Tout s'explique. Tout à coup, je réalise quelque chose. La colère m'envahit. Je m'avance vers Emily sans même réfléchir.

— Toi ! Depuis le début, tu… Tu savais tout ça depuis le début !

Emily se lève d'un bond et essaie d'attraper mes mains, mais je recule d'un pas. Je suis horrifié par la simple pensée qu'elle a un rôle à jouer dans toute cette histoire, que ça fait des mois qu'elle est avec moi en sachant que ce groupe secret me veut du mal.

— Will, je m'excuse…, me dit-elle en sanglotant. J'ai jamais voulu que… C'était pas supposé aller aussi loin. J'étais juste supposée me rapprocher de toi. J'avais pas prévu que je tomberais amoureuse ! J'avais pas prévu que ça se passerait comme ça. J'ai essayé de faire marche arrière mais… Écoute-moi…

— Comment t’as pu faire ça ? C’est dégueulasse. C’est juste… J’en reviens pas !

Emrik se lève à son tour, semblant avoir repris ses esprits.

— William, en étant ici ce soir, c’est Em pis moi qui devenons des traîtres, comprends-tu ça ? On a pus envie d’être damnés. On n’a pas envie de tuer personne…

— C’est un peu trop tard pour ça ! que je lui crie.

— Si on est là, continue Emrik, c’est parce qu’on a peur, William. Pouvez-vous nous aider ?



L’inspecteur Bujold nous dévisage. Il n’a même pas pris le temps de s’asseoir. Il s’est adossé au mur de la salle d’interrogatoire improvisée et il nous a écoutés sans broncher. Je devais m’arrêter à certains moments pour reprendre mon souffle, boire un peu d’eau. C’est alors Gabrielle qui s’empressait de remplir les vides.

Nous avons laissé Emrik et Emily retourner chez eux. Lorsque j’ai proposé qu’on aille tout raconter à la police, ils ont aussitôt paniqué.

— Faites ce que vous voulez, je leur ai dit. Quittez la ville si y faut… Mais faut que ça s’arrête maintenant. On va tout leur dire. Pour de bon.

Marianne a décidé de nous attendre chez moi.

— J’peux pas. J’peux pas avoir affaire à la police. J’vous expliquerai, un moment donné… Bonne chance !

Elle nous a fait promettre de la texter aussitôt que nous serions sortis de l’hôtel de ville. Mais à voir l’expression de confusion qu’affiche Carl Bujold, nous ne sommes pas près de retourner à la maison.

Je suis vidé. Je n’ai plus du tout d’énergie. Je m’écrase sur le dossier de ma chaise et je lâche un soupir de soulagement. J’ai l’impression que je viens de me libérer d’un poids ridiculement énorme. L’inspecteur s’avance vers moi et s’assoit de côté sur la table. Il est saisi d’un fou rire nerveux. Il attrape mon téléphone, qui affiche toujours le plan des souterrains de l’école, et le fait tourner dans sa main.

— C’est toute une histoire que vous avez là, les jeunes ! J’me demande ben si vous allez trouver quelqu’un d’assez niaiseux pour croire ça !

— Monsieur, on niaise pas, réplique Gabrielle, les larmes aux yeux.

Je n’aime pas le ton de l’inspecteur. Il y a quelque chose qui cloche.

— Non mais j’veux dire, c’est fort, c’est très fort, votre témoignage. Ouh ! Ouh ! Une société secrète ! Ouuuuuh ! J’ai peur !

Je me lève d’un bond en frappant sur la table.

— Le solstice, c’est demain soir ! Si vous nous croyez pas, vous avez juste à aller voir par vous-même, tout est là !

Carl Bujold se redresse et me regarde de haut avec un air méchant. Il me pousse et me force à me rasseoir sur ma chaise.

— J’vous crois. Ça, là… toute ça… c’est tout à fait plausible ! Vous avez même des preuves, des témoignages pis toute... C’est impressionnant ! Dis-moi donc, William Walker… est-ce qu’y existe d’autres copies de ces photos-là ?

— Monsieur Bujold…

— Réponds-moi !

— Non, que je lui mens, la tête basse.

L’inspecteur prend un élan et lance violemment mon téléphone sur le mur. Celui-ci vole en éclats partout sur le plancher. C’est alors qu’il se penche vers moi, menaçant.

— Vous savez pas à qui vous vous en prenez ! Moi je l’sais. Des Damnés, y en a partout, des haut placés à part ça ! Pis c’est exactement pour ça que je ferai absolument rien. Là, vous allez me faire plaisir, pis vous allez oublier ça, OK ? J’vous ai jamais vus, vous avez rien vu, rien dit ! Astheure, sacrez votre camp d’icitte avant que j’vous arrête tous les deux pour entrée par effraction !

Bujold n’a pas le temps de finir sa phrase que Gabrielle est déjà en direction de la sortie. Je fixe l’inspecteur dans les yeux, je le défie du regard. Au bout d’un moment, je me lève lentement et je tourne les talons pour me diriger vers la porte du local. Je m’arrête, c’est plus fort que moi, et je me retourne vers lui.

— Vous l’saviez depuis l’début, hein ? C’est pour ça qu’vous êtes là, que vous faites semblant d’enquêter…

— C’est fini, Walker. Rentre chez vous.

VINGT ET UN

Sur le vieux sofa du sous-sol de ma maison, Gabrielle est recroquevillée sur elle-même et somnole entre deux sanglots. Moi, je fais les cent pas en attendant Marianne. Ça fait déjà une heure qu'elle a texté Gab pour lui dire qu'elle s'en venait nous rejoindre avec des pizzas.

Je n'ai pas faim. J'ai à peine fermé l'œil de la nuit. Ça va bientôt faire trente-six heures que je suis debout. Jamais je ne me suis senti aussi impuissant. J'ai beau tourner et retourner les choses dans ma tête, je n'arrive pas à trouver une solution. Si même la police refuse d'agir, c'est que cette société est plus puissante que je ne le croyais. Le curé Turcotte avait raison. Il n'y a rien à faire. Quelque part, présentement, quelqu'un s'apprête à mourir… pour aucune raison logique. Toute la journée, je n'ai pensé qu'à ça. Mais je ne pense plus clairement, j'ai besoin de dormir.

Je sursaute quand j'entends qu'on cogne à la porte d'entrée, en haut. Gabrielle se lève d'un bond, apeurée. Elle me lance un regard interrogateur. Marianne sonnerait, elle ne cognerait pas. Je scrute la pièce et j'attrape un vieux bâton de baseball en aluminium pour monter à l'étage. Ça cogne de nouveau, plus fort cette fois.

Lentement, je regarde par la fenêtre. C'est Emrik. Il me voit et il se met à cogner de plus belle.

— William ! William, s'il te plaît, ouvre-moi, s'il te plaît, c'est urgent !

J'hésite, puis j'ouvre la porte d'un coup, le bâton dans les airs, prêt à frapper quiconque tentera de me faire du mal. Emrik lève les mains au-dessus de sa tête en la secouant. Ses joues sont inondées de larmes.

— Non, non ! S'il te plaît, *man*, faut que tu m'aides ! C'est Emily ! Y ont pris Emily !

— Qui ça ? lui dis-je, sur le point de me mettre à crier.

— EUX ! Les Damnés ! La fraternité des Damnés ! Y vont… Y veulent…

Emrik s'effondre dans le cadre de porte et se met à pleurer à gros sanglots, comme un enfant qui vient de voir un monstre. Gabrielle se jette sur lui et l'aide à se relever. Elle le soutient et marche avec lui jusqu'à une chaise de la cuisine. Je ne prends aucun risque. Je verrouille la porte et je vais les rejoindre en tenant toujours

mon bâton élevé.

Gab s’assoit face à lui en lui prenant les mains.

— Vous nous aviez pas dit que vous vous en alliez à Montréal pour les fêtes ?

Emrik retrouve un peu son calme et ravale ses sanglots.

— C’est ça qu’on voulait faire ! On était en train de faire nos valises pis… Faut que tu m’écoutes, William ! Ma sœur… Ma sœur… y vont la sacrifier parce qu’on a voulu lâcher. On a refusé d’participer à leur cérémonie pis pour nous faire payer, y vont…

Je me lance sur lui et je lui prends la tête entre mes mains. Je n’arrive pas à me contrôler.

— Qu’est-ce qu’y vont faire, Emrik ? Hein ? C’est quoi, la cérémonie ?

— Y vont la tuer ! C’est ça qu’y font avec les traîtres… C’est ça qu’y font à ceux qui sont contre eux ! Mon père va me battre à mort !

Il se remet à pleurer de plus belle. Il a l’air démoli.

Em. Ils vont pendre Emily. Je ne peux pas les laisser faire. Il y a sûrement un moyen de les arrêter. Je cours dans l’entrée et j’enfile mes bottes à toute vitesse, j’attrape mon trousseau de clefs.

— Will, qu’est-ce que tu fais ?

Je pose ma main sur la joue de Gabrielle. Je vois bien l’inquiétude sur son visage, l’expression de panique. J’essaie de la regarder dans les yeux, de lui parler calmement.

— Gab… reste ici. Barre la porte derrière moi, pis ouvre pas à personne, OK ? Appelle la police. Les pompiers. La GRC. La télé. N’importe qui... Appelle tout le monde pis dis-leur ce qui se passe au collège. J’te promets que j’vais revenir, OK ? J’te l’promets.

— Will, fais pas ça…

Je suis déjà parti.

Je cours aussi vite que je peux, en plein milieu de la Principale, avec mon bâton de baseball dans la main. Je ne sais pas encore ce que je vais faire rendu là-bas, mais je sais que je ne peux pas les laisser tuer Emily… je ne peux les laisser tuer personne. Si la police refuse de les en empêcher, alors je vais le faire, quitte à passer le reste de ma vie en prison.

J'arrive devant la porte principale, à bout de souffle. Ma tête tourne, mais je n'y porte pas attention. J'essaie juste de contrôler ma main tremblante afin de déverrouiller la serrure. Anna Caritas est complètement plongé dans le noir. Aucune lumière. Aucun signe de vie. *Non, ils sont là,* que je me dis. *Ils sont dans le souterrain.* Je cours jusqu'à la porte de la bibliothèque. Elle est ouverte.

Je fonce tout droit vers l'ouverture béante derrière la vitrine et je dévale l'escalier en colimaçon, je touche à peine aux marches. Je me laisse glisser vers le bas, vers les ténèbres. Une pensée vient troubler ma chute : je n'ai pas de lampe. J'ai uniquement mon bâton.

Mais je ne peux plus reculer. J'arrive peut-être déjà trop tard…

J'atterris sur le sol rocailleux et froid. Pendant un instant, je suis désorienté. Je me secoue. Je vire à droite et je m'engouffre dans la noirceur en me guidant avec ma main libre sur la paroi du tunnel en pierre humide. Je dois continuer. Courir. Même si ça fait mal. Même si chaque inspiration brûle ma gorge. Je trébuche.

Tout à coup, j'aperçois une lueur au loin.

C'est une chandelle. Elle a été déposée sur le sol, devant moi. J'avance à pas plus légers vers la lumière. Lorsque j'arrive à la croisée des chemins, je vois une file de chandelles qui éclairent le chemin. Au loin, j'entends des chants macabres. C'est commencé. Le sacrifice est commencé…

Je passe une porte, deux portes, trois portes, je bifurque à gauche et ils sont là. Ils sont tous là, dans le tunnel, et ils me regardent avec leurs yeux morts, leurs orifices noirs et béants. Ils ont tous le même visage pâle, sans expression, sous leurs capuchons aussi sombres que ce qui m'entoure.

Je me positionne et je lève mon bâton bien haut. Si je dois mourir aujourd'hui, je mourrai en me défendant corps et âme.

Soudain, je ressens une douleur vive derrière la tête, comme si je venais de percuter le sol. Ma vue s'embrouille et je me sens tomber.

Et je tombe.

Je tombe de très haut.



Au début, c'est comme si je me réveillais d'une longue nuit de sommeil. Je suis en apesanteur, quelque part entre le monde physique et le monde spirituel. J'entends les bruits autour de moi, les voix… mais je ne réalise pas encore ce qui se

déroule. Mes perceptions sont endormies, mon corps flotte.

C'est la douleur qui arrive en premier. Une migraine fulgurante qui envoie des vagues d'électricité se répercuter à l'intérieur de mon crâne. Mon cerveau implose. Puis des petites choses s'y rajoutent. Un filet de bave qui pend de mes lèvres. Ou de sang, peut-être. Ma peau qui s'étire, mes bras tétanisés, la sensation rugueuse de la corde qui lie mes poignets derrière mon dos. Il y a des petits cailloux enfoncés dans mes genoux. Ça brûle. Je suis à genoux. Je reviens à moi. Je suis désormais conscient de mon corps. Tout me revient. Un flash. Des éclairs d'images qui défilent, qui m'assaillent. Ils étaient là, devant moi, avec leur masque macabre et leur cape… Les Damnés.

J'ouvre les yeux. Malgré ma tête qui menace de se fendre en deux, je réussis à me redresser. Ils m'observent en silence, positionnés autour du pentacle inversé peint à même le sol. Je n'arrive pas à voir derrière moi, mais j'imagine l'autel de béton. J'ignore comment ils s'y sont pris. Combien de temps ai-je été inconscient ? Dans mon dos, je sens une des poutres en bois qui traînaient sur le sol encore hier.

Dans un effort surhumain, je réussis à me mettre debout. À côté de moi, dans la même position, Marianne me supplie du regard. Le noir autour de ses yeux a coulé le long de ses joues pour venir se perdre dans le sang qui humecte ses lèvres. À côté d'elle, je reconnais un élève de secondaire II qui habite tout près de chez moi. Il semble inconscient. Au bout complètement, une grande fille aux cheveux blonds. C'est une des finissantes, je crois, je ne la vois pas clairement.

Je regarde vers ma gauche avec appréhension. Je ne connais pas le garçon qui pleure au bout de la rangée… mais je reconnaîtrais Gabrielle n'importe où. Mon amie garde la tête basse, les yeux fermés. Je crois voir une larme couler sur sa joue. Comment ont-ils réussi à l'attraper ? Je ne comprends pas. Je lui ai pourtant demandé de s'enfermer chez moi, de ne pas bouger. Combien d'heures ont pu passer entre le moment où je suis entré à Anna Caritas et maintenant ?

Tout à coup je réalise qu'Emily n'est pas là.

— C'est pas la peine de la chercher. Elle a jamais été ici. On a d'autres plans pour Emily Roch. Elle va payer, d'une manière ou d'une autre.

Je scrute la foule en essayant de déterminer lequel d'entre eux vient de dire ça. J'ai ma réponse quand l'une des figures se détache du cercle et s'avance vers moi en soulevant son masque. Les lèvres de Justin Chen dessinent un affreux rictus qui déforme son visage.

— Vraiment… c'était beau à voir ! William Walker, courant à la rescousse de sa bien-aimée ! Un vrai chevalier. Emily mérite mieux qu'une merde comme toi.

Ce soir, tu vas payer pour la lâcheté de ton traître de père. C'était un des nôtres, puis il nous a trahis. Trop faible pour aller jusqu'au bout.

Un peu plus loin, j'aperçois Emrik, le visage défait. Le traître ! Sa crise de larmes, sa panique, son insistance… c'était de la comédie. Une simple ruse pour m'attirer jusqu'au collège, pour nous séparer, Gabrielle et moi. J'ai mal au cœur, ma tête tourne. J'essaie de mettre les morceaux du casse-tête en place. Je n'arrive pas à croire que j'ai pu être aussi stupide. Je me suis aveuglément lancé dans la gueule du loup, comme le plus idiot des héros. Tout ça pour une fille qui me mentait depuis le début.

Justin est maintenant à quelques centimètres de moi. Je rassemble tout ce que j'ai d'énergie et je lui crache au visage pour réaliser que c'est bien du sang qui pend à mes lèvres. Il s'essuie le visage avec sa manche et éclate de rire.

— Le courage de celui qui s'apprête à mourir!

Justin replace son masque devant son visage et retourne prendre son rang en vitesse. Emrik regarde vers moi et articule un « Je m'excuse » silencieux, avant de remettre son masque. J'ai envie de hurler. De lui crier qu'il peut bien se les mettre où je pense, ses excuses !

— Ça suffit ! lance une voix masculine puissante derrière moi.

Je fige. Je connais cette voix-là.

— Mes confrères, mes consœurs, soyez les bienvenus. En ce jour de solstice, alors que la lune s'est dissipée, nous célébrons la noirceur qui s'étend sur nous en nous remémorant ceux et celles dont la vie a été écourtée injustement. Les mères de nos mères. Les pères de nos pères. Assassinés froidement au nom d'un dieu qui ne nous a jamais entendus. Au nom d'une ville qui ne nous a jamais inclus…

C'est la voix de Benjamin Scott. C'est lui qui préside la cérémonie. J'essaie de me défaire de la corde, mais j'arrive à peine à remuer mes poignets. Je ne sens plus mes mains.

— Il y a cent vingt-cinq ans, aidé par les sœurs de la Charité de Sainte-Anne, aidé par les colons venus prendre possession du territoire, un prêtre vicieux a dépossédé nos ancêtres de leurs terres… de leurs maisons… de leurs enfants. Comme si ce n'était pas suffisant, il les a condamnés, au nom de l'Église catholique. Il les a accusés d'hérésie. De sorcellerie. De vivre dans le péché. Il les a condamnés à mourir en brûlant leur village au milieu de la nuit… Il y a cent vingt-cinq ans aujourd'hui. Par une nuit sans lune.

Les figures masquées font toutes un pas de côté et lèvent les mains dans les airs

en chantant en chœur :

— *Damnatus sum.*

— Oui ! Oui, nous sommes les enfants des Damnés. Les descendants d'une lignée d'orphelins qui ont décidé de ne jamais oublier les véritables coupables. Des hommes et des femmes, comme vous et moi, qui ont décidé d'appliquer la devise de leur geôlier. *In necessariis unitas*… Dans le besoin, l'unité.

— *Damnatus sum !*

— Oui, je suis damné. Et pour conjurer le sort, cette nuit, nous offrons aux forces obscures six vies… Six âmes afin de payer pour le salut de nos ancêtres, brûlés vifs dans leur propre demeure, pendus sans merci sur la terre qu'ils avaient défrichée. Leur sang pourri servira d'offrande à la bête et expiera nos actions. Encore et encore, pour les générations à venir, leur sacrifice nous protégera, et plus que jamais, nous nous élèverons dans la société pour reprendre ce qui nous a été arraché… ce qui nous appartient… ce qui est notre droit. D'abord le sacrifice du sang. Une fois que leur sang se sera répandu sur notre autel, nous les baptiserons avec de l'essence pour les préparer à affronter le feu. Nous les emmènerons dans la forêt pour les brûler, là où nos ancêtres ont brûlé avant eux. Puis ils seront pendus devant l'école, afin que tous les Hectoriens reconnaissent notre pouvoir. Notre grandeur.

La confrérie s'active. Quelques-uns brisent le cercle et passent à côté de nous pour se diriger vers l'autel. Les autres se mettent à tournoyer autour du pentacle en murmurant une complainte dans une langue inconnue. Du latin probablement. Marianne a les yeux écarquillés de panique. Gabrielle demeure immobile. J'ai l'impression que le sol se met à trembler sous mes pieds.

Deux figures masquées apparaissent soudainement de chaque côté de moi. Les autres s'occupent des cinq autres prisonniers. Celui de gauche fouille dans mes poches et me dépouille de mes possessions. Mes clefs. Mon porte-feuille. N'importe quoi qui pourrait m'identifier. J'essaie de distinguer les yeux qui se cachent derrière le masque, mais je n'arrive pas à voir.

— S'il vous plaît, faites pas ça ! que je les supplie.

Ils restent impassibles.

Celui de droite passe un nœud coulant autour de mon cou. Il semble hésiter, mais je réalise qu'il vient de voir la ficelle noire de mon pendentif. Il l'agrippe fermement et m'arrache mon médaillon, qu'il remet à son confrère avant de s'éloigner.

À mes côtés, Marianne se débat en grognant. Ils lui ont fait la même chose.

Les disciples retournent prendre leur place dans le cercle et leurs chants s'intensifient. Je ne sais pas quelles forces obscures ils sont en train d'invoquer, mais j'ai la sensation que la pièce bouge, tourne autour du cercle et fait vibrer le sol.

Une autre figure masquée apparaît avec un grand seau. Elle s'arrête devant moi, lève le contenant bien haut et m'asperge d'essence. L'odeur s'insère dans mes narines, l'air devient irrespirable. Je sens une grande colère monter en moi, une force que je ne connais pas… une présence. Ils n'auraient pas dû m'enlever mon médaillon de protection.

Scott reprend son homélie pendant que son disciple asperge mes camarades d'essence.

— *Suscipe, Tenebris, munus quad tibi offerimus memoriam Recolentes vindex*. Prince des ténèbres, nous vous offrons ces âmes perdues. Mathias Vaillancourt, arrière-petit-fils de Michel Vaillancourt, premier colon de Saint-Hector et assassin. Gabrielle Vanier, fille du traître Marc-André Vanier qui a déshonoré ses frères. William Walker, fils du traître Stephan Walker qui a déshonoré ses frères. Marianne Roberts, fille de notre frère John Roberts et responsable de sa mort. Cédric Provencher, fils de…

Il faut que j'arrête de l'écouter, que je fasse quelque chose, que je dénoue mes liens. J'ai beau me débattre, me secouer, rien n'y fait. Soudain, à côté de moi, Gabrielle lève la tête et se met à réciter une formule qui m'est familière.

— Par les pouvoirs de l'air, de l'eau, du feu et de la terre, par le pouvoir de l'esprit, entends-nous.

Marianne tourne la tête et, en entendant les murmures de Gabrielle, se met à répéter la même chose à voix basse en fermant les yeux.

— Par les pouvoirs de l'air, de l'eau, du feu et de la terre, par le pouvoir de l'esprit, entends-nous.

Ça ne sert à rien, que je me dis. *C'est trop tard. Ils vont nous pendre d'une minute à l'autre. Ils vont nous brûler.* Je ferme les yeux et je plonge en moi en suppliant l'univers de nous venir en aide. Malgré moi, je me mets à murmurer les mêmes paroles que mes deux amies. Après un moment, les trois autres décident de faire de même. Bientôt, notre murmure se répand en écho à travers la pièce et déstabilise les Damnés qui tentent de continuer leur chant. Scott hausse le ton. Sa colère est perceptible. Il n'aime pas qu'on réplique.

À travers mes yeux fermés, je vois le visage bienveillant d'Ulric : « Tu es

capable d'invoquer naturellement. » Je me concentre de toutes mes forces et je recherche cette sensation d'être observé. Je veux la ressentir complètement, l'accueillir, cesser de la combattre. Si je suis un véritable descendant des Damnés, il doit bien y avoir une présence ici qui hante ces lieux et qui peut me venir en aide.

Un grondement passe à travers la pièce, comme une onde de choc. Cette fois, j'en suis persuadé, le sol tremble. Les murs tremblent. Tout branle autour de moi, mais je continue d'appeler les forces de la nature, les quatre éléments, comme Marianne nous l'a appris. S'ils veulent éveiller les forces obscures, je vais les attaquer de lumière, leur rendre la monnaie de leur pièce.

Quelqu'un crie au loin.

J'ouvre les yeux. Le seau rempli d'essence gît sur le sol et le liquide se répand à l'intérieur du cercle où ils ont déposé nos effets personnels. Dans la panique, l'un d'eux a dû faire tomber un des cierges parce que la flaque s'embrase. L'habit noir de deux des Damnés prend feu instantanément. C'est la panique. Le chaos. Ils courent tous vers la sortie en hurlant alors qu'une épaisse fumée noire commence à envahir la pièce. Je continue d'invoquer les éléments, plus fort, plus intensément. *ENTENDS-NOUS !*

Les fondations de la bibliothèque tremblent de nouveau. J'aperçois trois ou quatre disciples qui tombent sur le sol, les uns sur les autres. Bientôt, il n'y a plus que nous. Nous et les flammes qui se répandent à une vitesse folle. Je suis à bout de force. J'entends Gabrielle tousser à côté de moi. Marianne qui hurle mon nom. Mais je n'ai plus d'énergie. Je ferme les yeux et je laisse les ténèbres m'envahir.

✚ ✚ ✚

— Will ! William !

Non. Laisse-moi.

— William !

À travers le brouillard et la douleur, je sens une présence familière qui libère mes poignets et qui me soutient. J'essaie d'ouvrir les yeux, de comprendre ce qui m'arrive, mais mon corps refuse de m'obéir.

— William ! Réveille-toi, vite. Faut que tu sortes.

J'entrouvre mes paupières. La lumière des flammes m'aveugle. Je réussis à murmurer le nom de Marianne et la voix de mon sauveur me répond :

— Elle est correcte, Will. Sont tous corrects. Accroche-toi à moi !

On me traîne. Mes pieds frôlent le sol, j'en suis conscient, mais mon esprit demeure embrouillé. Quelqu'un me tire par les épaules à toute vitesse et je perds connaissance à nouveau.

Quand j'ouvre les yeux, je suis sur la neige. Je sens le froid envahir mon corps et se diffuser dans tous mes membres. Au loin, j'entends des sirènes chanter. Elles viennent pour nous, que je me dis. Je me mets à rire de façon incontrôlable.

Quelqu'un se penche sur moi et murmure mon nom.

Je le vois. Je le reconnais.

— Papa ?

— Les secours sont en route, William. Les secours arrivent… Encore quelques minutes.

Mon père me sourit. J'ai envie de rire. De pleurer. Je me sens tout léger. Mais au lieu de flotter, je m'enfonce dans le sol.

Je tombe… et je laisse la noirceur me posséder.

VINGT-DEUX

La première chose que je vois à travers la lumière blanche qui m'entoure, c'est le visage de Gabrielle qui me sourit. Je ne sais pas où je me trouve, mais je suis bien. Je suis en sécurité. J'essaie de bouger mon bras pour me redresser, mais il est trop lourd. Je sens mon corps. Je sais qu'il est là. Mais je n'arrive pas à le contrôler. Je ferme les yeux et je me laisse reconquérir par la lumière.

Lorsque j'ouvre de nouveau les yeux, ma mère murmure mon nom et son odeur remplit ma tête. Je lui demande :

— Papa… il est où ?

Maman pleure.

Je vais et je viens entre l'inconscience et les rêves. J'ignore si les mots que j'entends sont réels ou s'ils font partie de mes souvenirs. Tout est flou.

— Joyeux Noël, Will, me dit Anthony sur un ton que je ne lui connais pas.

Je réussis à m'appuyer sur mes coudes. Noël ? Déjà ? Combien d'heures ont passé depuis la cérémonie ? Combien de jours ?

— Doucement, me souffle Gabrielle.

— Où est-ce qu'on est ?

— À l'hôpital, Will. Tu as été hospitalisé après… Tu te souviens de ce qui s'est passé ?

Certaines images me reviennent. Il y avait le feu. Je me souviens du feu. Je me rappelle l'odeur de l'essence… la voix de monsieur Scott. Que s'est-il passé ?

— Le sol a tremblé…, que je dis, un peu confus.

— Prends ton temps, ajoute Anthony. Le médecin a dit que c'était normal que t'aies des trous de mémoire. Ça fait trois jours que t'es *passed out.*

— Marianne… est-ce qu'elle est correcte ?

Anthony et Gabrielle échangent un regard anxieux.

— Personne l'a vue depuis cette nuit-là… Mais tu la connais, elle doit pas être loin.

— Le feu. Y avait du feu.

— Marianne est sortie avec moi, Will. T'inquiète pas. Tout le monde a réussi à sortir… même toi.

— Comment ?

— Quelqu'un nous a détachés. Personne sait c'est qui, il portait un masque comme les autres.

— Mon père… c'était mon père, Gabrielle.

Mes deux amis restent silencieux. Je tends la main vers eux. Anthony la serre fermement en me souriant tristement. Je ne l'ai jamais vu aussi sombre. J'ai la tête qui tourne. Je ferme les yeux en me laissant retomber sur le lit. Je suis couché dans un lit. À l'hôpital. À Noël. Je ne pense plus à rien et je m'endors.

Je me réveille en sursaut, surpris d'entendre le nom d'Emily sortir de ma gorge. Il fait noir maintenant. Quelqu'un se penche sur moi. C'est ma mère qui me caresse le visage, qui me dit que tout va bien. Je suis tellement triste. Je pleurniche. La voix de maman se brise quand elle me dit de me rendormir. Ça me rassure de la savoir près de moi.



Je me souviens maintenant.

Mes idées sont plus claires. Je parviens à m'asseoir péniblement. Depuis quand suis-je ici ? Tous mes muscles sont endoloris, je me sens comme si je venais de courir un marathon. Sur un plateau, à côté de mon lit, je trouve un verre d'eau. Je m'empresse de le boire. Ça me fait du bien. J'avais oublié à quel point ça fait du bien, boire de l'eau.

Il n'y a personne dans ma chambre. Je voudrais parler à Marianne, lui demander où elle est, ce qui est vraiment arrivé dans la pièce souterraine. Je me rappelle avoir dit une incantation avec elle… avoir cherché à invoquer des forces surnaturelles pour nous libérer… puis je me souviens de la voix de mon père. Ai-je rêvé ? Est-ce lui que j'ai éveillé pour qu'il vienne nous sauver ?

— Tu es réveillé !

Gabrielle contourne le lit et vient s'installer à mes côtés. Elle me frotte le dos comme le ferait ma mère.

— Anthony est parti tout à l'heure. Il est resté à ton chevet toute la nuit, je l'ai

obligé à aller dormir un peu… Comment tu te sens ?

— Un peu confus.

— Je pensais que t'étais mort, m'avoue-t-elle. Ils t'ont retrouvé au matin, près du réfectoire des sœurs. Trente minutes de plus et tu y serais passé, qu'ils ont dit…

— Est-ce qu'ils les ont arrêtés ? que je demande. Monsieur Scott, sœur Catherine, Emrik Roch… tous les autres ?

Gabrielle se lève doucement et va se poser près de la fenêtre par où entre la lumière du soleil. Elle croise les bras en s'accotant sur le rebord, l'air pensif.

— Pas tous, Will.

— J'comprends pas… Leur as-tu dit ? Leur as-tu montré les photos sur mon ordi ?

Gabrielle n'a pas le temps de me répondre qu'un homme entre dans ma chambre. Ce n'est que lorsqu'il m'adresse la parole que je le reconnais.

— Bonjour, William.

— Monsieur Turcotte ?

Le curé Turcotte s'avance vers le lit. Il porte un gilet noir et des jeans bleus. Ça le fait paraître plus jeune que ses habits de prêtre. Gabrielle insiste pour qu'il s'assoie sur le vieux fauteuil en cuir près du lit. L'homme s'exécute et, avec un sourire en coin, il pose sa main sur la mienne.

— On pourra dire « Mission accomplie ! » mon cher.

— Accomplie ? lance Gabrielle derrière lui. Voulez-vous rire de moi ?

— Il n'y a pas eu de morts, mademoiselle Vanier. C'est une grande victoire en soi. L'horrible vérité a été exposée et, bien qu'il reste encore bien des choses à élucider, les Damnés ont commencé à payer. Dieu n'a pas créé le monde en une journée, vous savez.

— Vous voulez dire qu'on a tout fait ça pour rien ? que je lui demande.

— Pas tout à fait…

— Y en a qui ont pas réussi à s'enfuir à temps, coupe Gabrielle. Y a une quinzaine d'élèves qui ont été expulsés sur-le-champ et qui sont détenus en centre jeunesse en attendant leur procès. Maddox, Justin, Lohan… ils se sont fait prendre. Emrik aussi. Quand il est venu tout nous raconter, il s'en est pas rendu compte,

mais j'ai tout enregistré sur mon téléphone.

— Pis les autres ?

Les deux me regardent en silence. Au bout d'un moment, le curé Turcotte prend la parole.

— Il faut que tu comprennes, William, que l'ordre des Damnés existe depuis des années. Si nous ne sommes pas près de les revoir à Anna Caritas, ils ont quand même réussi à intégrer plusieurs postes importants, que ce soit au gouvernement ou encore dans les forces de l'ordre. Ils sont partout. Ils contrôlent tout.

— Mais on a des preuves !

— Personne n'a voulu entendre ce que j'avais à dire, me dit Gabrielle. Personne m'a crue. De toute façon, y avaient déjà décidé de leur version des choses… Pour l'instant, ils sont tous innocents jusqu'à preuve du contraire. On s'est pensés ben intelligents pendant un bout, mais à partir de maintenant, c'est fini. C'est eux qui ont le gros bout du bâton. Je sais même pas ce qui va se passer après les vacances.

— Emily ?

Gabrielle soupire.

— Emily est partie. Elle est venue te rendre visite à Noël, mais tu t'en es jamais rendu compte. Elle a laissé une lettre pour toi, sur la table, juste là.

— Partie ?

— William… je pense que c'est elle qui a appelé la GRC. Moi, j'ai à peine eu le temps de faire deux pas dans ta maison qu'Emrik m'attaquait par-derrière. Elle a rien voulu me dire… mais si on est en vie, si certains d'entre eux ont été arrêtés, c'est grâce à elle.

Ma tête me fait mal, je n'arrive pas à penser clairement.

Le père Turcotte se lève.

— Je vais te laisser te reposer un peu, William. Il y a beaucoup de travail à faire à Saint-Hector, une école à rebâtir…

— Anna Caritas ?

— Le feu a ravagé une bonne partie de l'aile est. Mais l'école devrait rouvrir ses portes après les vacances de Noël.

— Monsieur Scott ? Sœur Catherine ? dis-je en paniquant.

L'air triste, le curé Turcotte finit par m'avouer :

— Ils sont toujours en place. Ce n'est pas annoncé encore, mais selon ce que j'ai entendu, monsieur Valcourt a donné l'ancien poste de sœur Denise à sœur Catherine…

Je suis sous le choc. Comment est-ce possible ?

Une fois Turcotte parti, Gabrielle vient s'asseoir sur le bord du lit. Elle replace une mèche de mes cheveux en me souriant tristement.

— Ils vont me laisser sortir quand, sais-tu ?

— Aucune idée. Essaie de pas penser à ça. Dors un peu, ça va te faire du bien. De toute façon, le collège, c'est le dernier de tes soucis.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Ils pensent que c'est toi le coupable… En fait, sont convaincus que c'est toi. T'as toujours été leur suspect numéro un. Puis quand ils t'ont retrouvé, il y avait un masque à côté de toi. Ça n'en a pas pris plus à Bujold pour tout te mettre sur le dos, malgré tout ce qu'on a pu dire pour te défendre. T'étais le suspect idéal, celui qu'ils visaient depuis le début. Si ça se trouve, Bujold est l'un d'eux.

Je scrute pour la première fois la chambre dans laquelle je me trouve. Je remarque les deux agents de police qui me dévisagent du corridor. Les barreaux sur la fenêtre. Les sangles attachées au lit. Je commence à paniquer.

— Gab. À quel hôpital est-ce que je suis ?

Mon amie me regarde, les larmes aux yeux.

— À l'institut Ferney.

— Mais l'institut Ferney, c'est… c'est un institut de détention psychiatrique !

Gabrielle acquiesce d'un hochement de tête en essuyant les larmes qui coulent sur ses joues. Je me laisse tomber sur le lit et je fixe le plafond, incapable de former une seule pensée linéaire. Tout va trop vite dans ma tête, rien n'a de sens. Marianne me l'avait pourtant dit : à force de jouer avec le feu, ça finit par nous exploser en pleine face.

Je suis prisonnier de cette histoire désormais. Je suis un Damné moi aussi.

Je ne retournerai pas à Anna Caritas.

Retrouve

Anna Caritas

sur Facebook

facebook.com/SerieAnnaCaritas



L'été tire à sa fin et William Walker s'apprête à entamer son secondaire III au collège Anna Caritas. S'il est impatient de retrouver ses amis, et surtout de revoir l'insondable Marianne Roberts, il ne sait pas encore que la rentrée scolaire lui réserve une surprise des plus macabre... Il se passe des choses étranges à Saint-Hector : quelqu'un ou quelque chose met la ville à feu et à sang. Ses amis Anthony et Gabrielle ont beau le supplier de ne pas s'en mêler, William a l'impression d'être au centre de ces événements terrifiants. Mais comment combattre le Mal quand celui-ci semble avoir une longueur d'avance ?



La vie de Patrick Isabelle a changé le jour où il a découvert Stephen King, à l'âge vénérable de 11 ans. Il s'est aussitôt mis en tête de devenir le maître de l'horreur québécois, mais le titre lui fut ravi par un autre Patrick. Résigné, il s'est plutôt consacré corps et âme à la recherche de la meilleure recette de Kraft Dinner au monde. Une fois ce défi relevé, il s'est retrouvé devant rien. Après avoir tenté de sauver le royaume d'Hyrule à plusieurs reprises, il s'est enfin décidé à reprendre la plume afin d'écrire pour la jeunesse. Incapable d'oublier son amour pour l'épouvante, il décide maintenant de joindre l'utile à l'agréable et d'affronter une fois pour toutes les forces du mal.

16,95 $



facebook.com/
SerieAnnaCaritas

éditions les malins

lesmalins.ca

ISBN 978-2-89657-694-4

